

SAS

MATRIE

IVOIRIA

De patrie à Matrie, de guerre à paix : Contre les stakhanovistes de la bêtise.

DÉDICACES

Spécialement pour la Patrie Ivoirienne et son peuple dont je me suis énamouré.

Pour toutes les victimes innocentes et coupables des guéguerres politiques ethno-tribales vécues et subies depuis les premiers balbutiements de la Côte d'Ivoire.

Très symboliquement à la mémoire des défunts civils et militaires tels Camara Yerefe dit «H», Marcelin Yacé, Emile Boga Doudou, Dr Dacoury, Désiré Tagro, Jean Remarck, Ibrahim Coulibaly, Les gendarmes de Bouaké, Diomandé Souleymane dit « La Grenade »...

Aux jeunes patriotes froidement tués en Novembre 2004 par l'armée Française.

Pour mon père, géant au sens où l'entendait Salisbury et sur les épaules de qui, j'aurais dû me jucher plus tôt.

Pour mes mères et mes sœurs que j'aime par-dessus tout.

Pour mon irremplaçable nièce Fatou sy, avec tout ce que ce vocable implique.

Enfin à Sarah Ouattara.

OSSATURE

Exorde : Complainte Matriotique

I-Folle histoire, fol amour

II-Patrice la ~~patrie~~/la Matrie

III-Capo Rambo gueule cassée

IV-Ensauvagement patriotique

Epilogue pour un recommencement : En quête de paix

Tous coupables, de notre innocence au moins ; nous ne sommes que les victimes de victimes, elles-mêmes victimes de victimes, elles-mêmes tout aussi victimes d'autres victimes, elles-mêmes victimes. En d'autres termes, la victime originelle et originale, victime zéro est inexistante.

À Monamyba, nymphe de mon olympe.

EXORDE :

COMPLAINTE MATRIOTIQUE

Contre les stakhanovistes de la bêtise

MATRIA IVOIRIA

Parce que j'aurais aimé, que vous cessassiez de me meurtrir tout en affirmant m'aimer.

60 ans ! Ça fait beaucoup, n'est-ce pas ? Déjà plus d'un demi-siècle étoffé de 10 ans ! J'en arrive à en être moi-même surprise. Ainsi s'écoulent nos années, jusqu'à ce que, soumis au poids de l'âge ; arrive la phase valétudinaire. Celle-là, qui lâchement nous précipite aux mains de la mort : la cause de notre permanente hantise. Notre *faucheuse*, comme l'avait si bien nommée un génie du verbe.

Bien tragique destin ! Moi, j'y échappe, car je suis de celles qui, de par leur nature transcende Thanatos. Je suis insoumise au temps, donc à la mort. Mais, tout privilège ne pouvant sans contrepartie souvent fâcheuse se faire ; je suis hélas, condamnée à bien ou mal me porter, selon que bien ou mal se comporteront mes filles et fils.

Aujourd'hui, il faut bien le dire, la tendance est plus à la méforme qu'à la forme. Pourtant, ça n'a pas toujours été ainsi. Dans mes souvenirs, moi aussi j'ai été aimée, chouchoutée, adulée, encensée.

Je me souviens qu'il y'a de cela quelques décennies, la moindre rhinite, faisait à mon chevet, accourir mes filles et fils. J'étais l'objet d'attention particulière de la part de ma progéniture, et même d'autres membres beaucoup plus riches de la sororité que nous formions.

Ma tranquillité d'alors suscitait jalousie de la part de certains compères, mais cela n'eut pas grand effet sur l'attention dont me gratifiaient les miens. Et si à présent je souffre, c'est encore plus le fait de ceux qui hier m'ont tant aimée, que de cette petite jalousie exogène, somme toute pas très dangereuse, nécessaire et inhérente à la joyeuse concurrence que nous nous livrions les autres et moi.

J'ai 60 ans ! Et plutôt que des jubilations ; en moi cet âge suscite d'angoissantes interrogations. Comment, en suis-je arrivée là ? Que puis-je faire pour me désempêtrer ?

C'est à ces questions, que je tente désormais de répondre. Le faire me permettra d'éviter avec un peu de chance, et beaucoup d'espoir-mon leitmotiv actuel-, ma très prochaine et indubitable dislocation.

Je partagerai avec vous, mon expérience et mon histoire, celle dont j'ai été victime, celle qui aurait pu être assimilée à un parricide, si j'avais été mortelle. Mais, comme je vous l'ai déjà dit : je ne le suis pas ; à mon regret maintenant. Car si la seule chose dont je peux jouir dans mon immortalité, c'est cette insupportable souffrance ; alors pourquoi ne pas tout de suite m'euthanasier ?

M'euthanasier ? Je n'en suis malheureusement pas capable, et je crois que je n'en aurai pas besoin. Certains des miens, s'y attèlent brillamment. Après m'avoir enchemisée de la camisole de la honte sur laquelle, ils ont cousu l'étoile de la mère déshonorée ; comme si de mes entrailles ils n'étaient pas issus, ils posent actes à me déposer sur le banc des mères démembrées par la castagne des siens.

Je vous raconte mon histoire, elle fait partie de l'Histoire. Je vous la raconte, parce que vous et moi avons besoins de la connaître. Il y a-t-il meilleure manière, de livrer les faits dans leur quintessence que par le prisme de l'histoire ? Non !

L'histoire est « *l'émule du temps, depositaire de nos actions, témoin du passé, modèle et leçon pour le présent, avertissement pour l'avenir* »¹. C'est ce jugement qu'une belle plume des siècles passés avait porté sur elle, et je suis d'avis.

Mon histoire à moi, aura le mérite d'avertir, celles de notre grande sororité dont, le présent rime avec mon bonheur d'antan. Elle donnera aussi, peut-être, matière à réfléchir à ceux de mes descendants, qui voudront encore bien me mettre sous l'ascendance de l'étoile

¹ Miguel de Cervantès dans : Don Quichotte de la Manche. Chapitre IX

apporteuse de paix. Je sortirai ainsi de l'ancre de l'incertitude, du désespoir et de la meurtrissure.

Mon histoire commence bien avant ce fameux 7 août 1960 : date officielle de ma naissance.

Bien avant cette date, j'existais et j'étais honteusement occupée par des gens venus d'ailleurs. Mes fils furent soumis, contraints au travail forcé sous la menace de la chicotte et de l'estoc. Quant à mes filles, soumises elles aussi ; souvent abusées, violées, elles n'échappèrent guère à la furia de ces étranges civilisateurs : les colons.

Cette époque dont le souvenir me transit, était celle de la colonisation. Pourfendue, j'ai été défendue au prix de la chair et du sang des miens : politiciens, écrivains, femmes et hommes de diverses horizons et régions, tous se mobilisèrent. Les étranges civilisateurs furent vaincus, et je fus libre. Je raconte cette époque avec une étrange, mélancolie, les fruits mûrs de l'arbre de l'union me paraissaient alors imputrescibles.

Puisque les colons furent vaincus, désormais mes filles et fils allaient librement s'occuper de moi. Je fus alors confié à **Féhoubo**, celui-là je ne l'oublierai jamais. Plus que tout autre personnage, il me manque encore en ces temps difficiles.

Aux côtés du peuple, déjà acteur majeur de ma décolonisation ; **Féhoubo**, et ses amis ont été d'une attention particulière à mon égard, et je me portais très bien. Je pense que c'est lui qui m'a le plus aimée, du moins factuellement.

Je me souviens même que sous lui, je vécus une des plus belles époques de mon existence : on la nomma *miracle*. Je n'aimais pas trop ce mot *miracle*, parce que mon état d'alors ne relevait pas du miracle, mais du travail. Ce qualificatif de ma situation d'alors me déplut, car il en évacuait, du moins lexicalement, la dimension anthropique.

J'avais eu comme ministre chargé de gérer mes richesses matérielles, un certain **Hékobé** : souvenez-vous-en, ce fils deviendra plus tard, un des personnages de la tragicomédie de ma dégringolade. De l'ère des stakhanovistes de la bêtise, il est un des héros.

Pendant cette période d'extrême opulence, mes fils et filles étaient unis, travailleurs, et soucieux de mon avenir. Se dessinaient alors les prémices de mon devenir national. Je débordais de talents littéraires, artistiques, sportifs, scientifiques...

Comparée aux consœurs qui comme moi venaient d'accéder aux indépendances, j'étais une exception. Je fus ainsi l'une des premières à avoir de grandes infrastructures, permettant de bien augurer de mon avenir. Bref, je rayonnais !

Autre exception, mes fils et filles de religions différentes vivaient paisiblement. Parce que je l'ai vraiment aimé, j'idéalise beaucoup cette phase de mon histoire. Il eut tout de même je le reconnais, quelques périodes noires, dont trois retiennent particulièrement mon attention.

La première se passa en 1963, je pense que mon **Féhoubo** soupçonnait certains de mes fils, de vouloir le déposer. S'en suivit une chasse aux sorcières ; le problème fut tout de même réglé plus tard, et la réconciliation des braves fut scellée.

Ensuite, il eut une période plus dramatique où certains de mes fils furent tués, parce qu'ils avaient décidé de s'autogérer, donc de me mutiler. Il faut dire que contre rien au monde je n'accepterais cela, mais je regrette fortement cet épisode de mon histoire. Il aurait pu être autrement réglé. Dommage, que cela se soit achevé tragiquement !

La troisième, elle fut plus longue et tenace, c'était la lutte pour le multipartisme. Ce fut une période épique ! Malgré la tension qui régnait, je la vécus avec beaucoup d'admiration. Un des téméraires acteurs d'alors était **Lakogba**. Il était accompagné de plusieurs de mes géniaux fils.

Mes enfants l'ignorent peut-être, mais j'adore les querelles intellectuelles, j'aime les débats d'idées, je raffole de la culture de la contradiction. Je pense que chacun doit pouvoir exprimer ce qu'il pense, sans pour autant en être blâmé ou traqué. Et pendant cette période, malgré de nombreuses difficultés, la parole était tant bien que mal libérée. Des débats étaient organisés dans les universités, et il y avait des manifestations.

Durant ces trente premières années de mon existence officielle, jamais mes fils écrivains n'ont été autant qualitativement prolixes. J'en suis plus que jamais convaincue, l'ostracisme, la marginalisation, la soif de changement, l'intime conviction de mener un combat juste et noble, sont des adjuvants à l'explosion du génie littéraire. Du génie humain tout court ! J'en veux pour preuve, ces quelques chefs d'œuvres littéraires d'alors : *les soleils des indépendances, les voix dans le vent, d'éclairs et de foudres ...*

La conjoncture internationale, et la mauvaise gestion corrodant ma notoriété de miraculeuse opulente, je commençais à perdre de ma superbe.

En plus, la météo politique d'alors était favorable à la lutte menée par **Lakogba** et ses amis, elle porta donc ses fruits ; le multipartisme devint une réalité en 1990.

En cette même année, mon *Féhoubo* avait fait venir un de mes brillantissime fils, économiste retors ; il devait me sortir du marasme économique dans lequel j'étais plongé : *Adraoua*. Celui-là, de lui je me suis tout de suite entichée, et lui aussi deviendra plus tard acteur majeur de mon histoire, mon drame.

À mes fils **Adraoua, Henkobé et Lakogba** ajoutez **Guérob** alors chef d'état-major. Vous tiendrez alors de lecture, le quatuor qui a généré, et génère toutes mes présentes souffrances. La chose dont j'étais tout de même sûre, c'est qu'ils m'aimaient tous. De cet amour je tire une précieuse leçon : *À trop aimer on peut souvent blesser.*

La santé de mon *Féhoubo* devenait de plus en plus précaire, et je sentis qu'après la tragique période coloniale, j'allais, pour une fois encore pleurer. Le deuil de ce grand homme, je le fis avant tout le monde. Entre nous c'était fusionnel ! Je ressentais un tel amour pour lui, qu'il ne me fut point difficile de savoir que sa fin fût proche. Il m'abandonna officiellement un 7 décembre 1992.

Le chiffre 7 lui collait décidément à la peau, peut être à la mienne aussi. Souvenez-vous que c'est un 7 qu'il célébra mon indépendance, c'est aussi un 7 qu'il décida de laisser mon avenir pendante.

Comme pour me manifester son amour dont je ne douterai jamais, il m'offrit l'inoubliable un an plutôt, le dernier présent que je reçus dignement d'un de mes fils : La coupe d'Afrique des nations de football.

J'ai encore, indélébilement gravé dans ma mémoire, ce geste annonciateur de *Gouaméné Alain*, alors gardien de but. Il se toucha le nez, fixa le tireur et d'un geste magistral stoppa le ballon, de même que le rêve de l'équipe Ghanéenne d'être championne d'Afrique.

La seconde leçon très importante, que je retins de cet épisode de ma vie est la suivante : des sportifs, sans être stars, ni milliardaires ; peuvent apporter de la joie au peuple qui les soutient. Ils sont en réalité portés par l'envie d'honorer leur pays, et les populations qui leur renvoient l'image d'un peuple soudé et uni derrière ses champions. C'est pour cette raison que les *Gadji Celi, Ben Badi, Aka Kouamé* pour ne citer que ces derniers, se sont donnés corps et cœur pour cette coupe. Je remercie mes héros qu'ils ont été, qu'ils sont pour toujours. À jamais, j'aurais en mémoire ce présent qui m'a honorablement été offert par eux.

Pour en finir avec, ces trois premières décennies de mon existence officielle : je crois qu'elles furent, dans l'ensemble positives. Sauvée et ovationnée, j'ai été chérie. Je reçus honneur et gloire.

La mort des grands est parfois un signe précurseur de l'histoire, qui comme pour les absoudre des tragédies à venir, les retire du monde des hommes, évitant ainsi qu'ils subissent humiliation, et soient témoins d'évènements indignes de leur rang.

Ainsi, après avoir bien joué son rôle, ***Féhoubo*** se retira comme un brillant acteur. Les hommages que lui rendirent mes filles et fils, montraient à quel point il fut aimé. Ce fut le meilleur ! Fils comme lui, il me semble que, je n'en aurais plus. En réalité, j'ignore d'ailleurs, si je pourrais de nouveau aimer comme je l'ai aimé.

La fin de ce cycle, annonçait le début d'un autre. Bien tragique d'ailleurs ! Avant de vous le conter, j'aimerais tout de go démentir la thèse selon laquelle, le principal responsable de mes malheurs actuels est *Féhoubo*.

Je refuse cette indigne accusation à titre posthume. La grandeur d'un cacique réside aussi dans son aptitude à pouvoir régler les problèmes de son temps, et cela il le fit tant bien que mal. Soutenir qu'il laissa en latence des conflits dont ces quelques-uns dont je vous ai fait état, ne peut être acceptable.

C'était à ses successeurs de continuer là où il s'était arrêté. Tout ce que je demandais alors, c'était qu'on accompagnât ma marche dans les sentiers du progrès et la paix. C'était, peut-être beaucoup trop quémander, parce que c'est à reculons qu'on me fit marcher. Et si pour certains le règne de *Féhoubo* fut la phase subclinique de mon mal, sa mort ouvrit sa phase clinique : la guerre.

Oui, c'est à la guerre que me menèrent mes chers fils et les héritiers de *Féhoubo*.

Comme toute guerre, elle ne fut pas immédiate. Elle est la conséquence, de plusieurs des inconséquences des héritiers de *Féhoubo*. Et loin d'avoir tiré leçon de tout ça, je sens à nouveau le retour des nuits ensanglantées, des corps tailladés et calcinés, des grondements de kalache, « *des abattoirs humains dansement viandeux* » comme dirait mon mandé. Tout ça, et tant d'autres tragédies. Les spasmes prédictifs de cette cauchemardesque guerre à venir, m'insupportent.

J'entends les miens encore subrepticement parler de match retour, et le préparer. La guerre retour à vrai dire, guerre de l'ineptie contre la cécité. Ineptie et cécité patriotiques ! Devenus à mon grand regret « *stakhanovistes de la bêtise* », comme les appelle avec l'excès qui est le sien, cet écrivain que j'ai mandé ; ils espèrent une nouvelle guerre pour moi leur patrie.

D'ailleurs je refuse maintenant qu'on m'attife de cette livrée : patrie. Elle s'est laissée salir, et est dorénavant décrédibilisée à mes yeux. Martiale au plus haut point, elle ne semble point s'encombrer des tonnes de macchabées qu'en son nom, entassent, ceux qui ont toujours ici et partout ailleurs, prétendu aimer ce qu'elle représente.

Chacun de ces fieffés et fougueux amants patriotiques, me fait tant souffrir, se prépare à vouloir le faire à nouveau ; mais prétend m'aimer et le faire pour mon bien. De surcroît, ils sont tous innocents, mais se plaisent à être des victimes, pour mieux justifier leur ensauvagement patriotico-filial dans le sein d'une mère qui n'a que trop souffert, et jamais demandé cela.

Que demande-t-elle cette mère ? Que demandai-je ? Simplement que l'on m'aime autrement. J'implore qu'on prévienne l'encore plus immense, et imminent étripage humain et si patriotique à venir.

Je le répète : d'ailleurs, ne m'appeler plus patrie ! Je vomis cet appellatif. Aussi ne vous appeler plus patriotes ! C'est trop guerrier. Appelez-moi *Matrie*, et appelez-vous *Matriotes* : c'est plus vénusien, doux, matriciel, aimant, inclusif, adoucissant et rassembleur.

Il s'agit de mot certes, mais pas que de cela. Ceci n'est pas non plus, un caprice lexical d'une mère extrêmement souffreteuse. C'est un cri de cœur, un appel alarmant pour un changement d'état mental.

Qui mieux d'ailleurs qu'un écrivain, pour clairement vous l'expliquer, et vous transmettre mes états, la souffrance de mes filles et fils ? Car souvenez-vous-en ma souffrance peut ne pas être la leur, mais la leur est gémellaire à la mienne.

Pour vous narrer ce que par le biais des miens j'ai vécu, j'ai mandé un écrivain. Un écrivain-journaliste pour tout dire. Lui-même victime armé de sa plume, il sera l'itinérant qui vous présentera quelques traits de ma tragédie. La tragédie de mes fils, commise en mon nom prétendu, au nom de la patrie ! Il vous en dépeindra quatre, mais quatre sur des centaines, voire des milliers.

Je vous préviens, ne faites pas trop attention à sa grande gueule, et son style un tantinet provocateur, et pamphlétaire. Chacun à ses excès, et tels sont les siens. Suiviez plutôt attentivement les histoires, qu'il a la charge de vous narrer.

Regardez par vous-mêmes ! Admirez l'horrible tableau, que par le bras de ces spahis, Picassos du laid, la guerre patriotique fit. Gardez-le à l'esprit, hantez-vous en. Les stakhanovistes de la bêtise souhaitent récidiver, et en bien pire. Tout ça patriotiquement, je vous en prie !

Lisez, et rappelez-vous-en : plus jamais ça ! Telle est ma doléance. Vous voulez la satisfaire, alors joignez-vous à cette belle initiative lancée par certains des miens, que vous rencontrerez à quelques jets d'encre d'ici. Soutenez leurs initiatives ! Rejoignez les hussards et la fondation ! Retrouvez la veuve, *Pablito*, *Capo Rambo* et *Patrice la patrie*, maintenant *patrice le Matriote*.

Quelles qu'en soient les raisons, refusez-vous tout bonnement et avec entêtement de servir gratuitement de chair à canon pour une quelconque cause. Suivez celles et ceux qui hier encore furent victimes, et ont décidé aujourd'hui de vous montrer la voie, donner de la voix. La voie *Matriotique*, la voix des *matriotes*, la voie d'un amour de la patrie ouvert, intelligible et non guerrier.

J'ai déjà beaucoup parlé, je manque cruellement de force. Je pars ! Je vous laisse en compagnie de victimes. L'histoire de la première, devrait suffire à vous dégouter de la guerre dite patriotique, faite pour moi, mais qu'encore une fois je le redis, je n'ai jamais demandée.

Ne vous arrêtez tout de même pas à cette première histoire : continuez ! Suivez *Patrice* ! victime lui aussi. Ecoutez *Capo Rambo* et *Pablito* ! Admirez la souriante désinvolture avec laquelle, eux hier guerriers patriotiques, mais aussi victimes narrent leurs histoires, mais surtout travaillent à « *aller frapper la guerre à venir* » comme ils disent.

Pérégrinez par vos œillades dans la tragédie des miens, et pensez à moi ! Adhérez massivement aux initiatives prises par ceux-ci, hier victimes des guerres passées dont je fus le théâtre. Faites-le, car je ne veux plus la guerre, mais la paix à jamais. Si votre amour est vrai comme vous le prétendez, alors offrez-la-moi, entretenez-la et conservez-la jalousement. Cette guerre à re-venir que je sens, faites-lui rageusement la guerre par anticipation, par vos actes d'intelligence et de raison : soyez-*Matriotes* !

Matrie Ivoiria

I

FOLLE HISTOIRE, FOL AMOUR.

I

Aujourd'hui encore j'y suis ! Ça doit être bientôt la fin, je suis déjà nostalgique : la joie d'être triste comme on dit. Les trois jours par semaine, dont on me fait exceptionnellement grâce viennent de s'évaporer. Je dois donc partir ! Pour mieux revenir, il le faut toujours.

C'est vrai que trois jours sur sept, sont très peu, très peu pour moi, trop peu pour nous. J'aurais préféré beaucoup plus de temps. Et il faut le reconnaître, je demeurerais avide en temps, quand bien même pour moi auraient été inventées des journées de soixante-douze heures, et des semaines de dix jours, voire même plus.

Tourner et retourner à souhait, aucune clepsydre, fût-elle exceptionnellement inventée pour l'occasion, ne réussirait à circonscrire le temps dont j'étais affamée. Un temps nouveau, un temps immesurable et immémorial. Pauvre clepsydre s'époumonera d'impuissance, et s'éventrera donc tragiquement pour finir.

Pourquoi pas, l'option Chronos pour solution ? Je n'y crois plus ! Invoqué, sondant mes exigences quant au temps, Chronos se serait avoué incapable. Il aurait par la même occasion découvert, l'instance surestimée qu'il a toujours été, quant à son empire trompeur sur le temps. Quand on aime, on ne compte plus, le temps ne compte plus. Je comprends enfin le sens de ces phrases.

Ce que je voulais, c'était rester indéfiniment à ses côtés, et non vivoter dans ce bonheur à temps partiel, que tant mes refus et mes acceptations m'avaient imposé. Je refusais de cesser de venir, les autorités du lieu, elles refusaient que j'y reste définitivement. Nous avons donc trouvé un compromis, c'est ainsi que ces trois jours sur sept me furent octroyés.

Je dois impérativement respecter les termes du contrat, tels que librement consentis par mon vouloir. Je dois m'y astreindre, comme me le rappelle incessamment le gardien. C'est lui le garant de mon respect de l'accord, de même que le surveillant de ma nouvelle demeure. Il est très méchant ! Pour moi, il n'est rien d'autre qu'un vilain chérubin.

Vilain Chérubin n'est peut-être pas aussi méchant, mais je ne l'aime pas.

Ce buste aux muscles constamment turgescents, maladroitement monté sur des jambes, j'aurais tant voulu, qu'il restât à jamais immobile. Pour tout dire, il m'exaspérait ce gardien drôlement lippue, augmenté d'un sifflet si fermement et intimement marié à sa bouche, qu'on se serait mépris à ne pas croire, qu'il en était une extension.

Ah celui-là ! Toujours à perturber notre intimité de son regard voyeur et moqueur.

Moi, je m'en fous pas mal de ce qu'il pense, lui et tous les autres d'ailleurs. Ce qui m'intéresse, c'est être avec ma moitié. Alors, dès mon arrivée sur le lieu, dans l'indifférence des regards tiers, c'est à cela que je m'attèle avec empressement.

Nous sommes sous ce grand, et bel arbre qu'il aime tant. Les oreilles du géant vert nous servent d'auvent, et les gémissements de ses feuilles immaculées sont nos témoins. Je m'affaisse à ses côtés, pose et dépose la nappe et les mets exquis que je lui ai concoctés : ceux dont nous nous régaliions, autrefois insatiablement.

Après le repas, nous voilà partis pour des heures et des heures de conversations. Épanchements, questionnements, esclaffements, bribes de regrets, lyrisme, truisme sentimentaux sont les notes de nos tendres entretiens. Il faut y ajouter mes interminables reproches. Pourquoi son refus de revenir à la maison ? Pourquoi sa décision de finalement s'installer ici ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Je sais que ces questions-reproches le refroidissent. Je le sens au panorama de son expression faciale. Lorsque je les lui pose, son beau visage raidit, sa voie se tord, une métamorphose se produit. J'ai alors subitement l'impression d'avoir en face de moi, quelqu'un tout droit sorti d'un thermes à reproche.

C'est rabat-joie tout ça ! J'arrête donc, en espérant secrètement une réponse, un retour chez nous, notre ex chez nous. Enfin partir de ce nouveau faux chez nous, le quitter rapidement.

Puis c'est dimanche, le Christ pour les uns, la crise pour moi. Nous devons nous séparer : les trois jours sont épuisés. Nos corps s'entrelacent pour une dernière fois, nos lèvres aussi. Nous avons du mal à nous lâcher, il le faut pourtant.

La nuit ne démord pas, elle nous stresse et réclame ses droits. Sa robe sombre, découvre déjà des bouts d'elle. Altière et gaillarde, bientôt elle s'affichera entièrement.

Le gardien quant à lui, est toujours aussi ennuyusement scrupuleux. C'est le coryphée de ma tristesse. Cet interrupteur permanent de bonheur est infatigable. Il veille au grain, et me fait des grands signes de la main. Je l'ignore en retour, je feins de l'ignorer.

Militairement, alors à grands pas menaçants, vilain chérubin s'approche. À distance d'ombre de moi-la sienne-, il s'immobilise puis me fixe. À mon tour, je le regarde méchamment, puis me retourne aussitôt vers mon autre.

À vilain chérubin, mon œillade furieuse, fait autant d'effet que pourrait en faire le rugissement d'un moineau. Impavide, il se rapproche encore plus, son ombre m'avale totalement cette fois.

Osmotique à son sifflet, vilain chérubin y vente rageusement. Le son qui s'y échappe, me fait tressaillir. Il s'engouffre en moi par effraction. Il y fait siège, pour déchaîner des échos qui ont mes tripes pour empire. Ils ne me lâcheront, qu'à condition que j'obéisse. Je me refuse à le faire pour l'instant, alors l'épreuve de torture s'affermit. À mesure que je résiste, le supplice auditif et tripal, continue de s'abattre impitoyablement.

Je déteste Chérubin ! Comment ne pas le détester ? Il est mon bourreau, c'est mon Phalaris. Lui Phalaris avait son taureau d'airain, chérubin son épigone, a son sifflet de bourreau. Chérubin est bien pire pour moi ! Lui et son terrible sifflet, c'est Phalaris puissance mille.

Oh cette union ! Cette union de mauvais augure. Maudite soit-elle ! Damnée soit, l'ignoble communion qui unit cet être à son instrument de torture, son sifflet.

À les voir et entendre, je tremblote tristement, puis de désespoir, je bluffe une dernière fois. D'une nouvelle œillade voulue plus foudroyante, je lapide vilain chérubin. Résultat : réaction similaire, indifférence impériale.

Avec beaucoup plus d'entrain, vilain chérubin siffle de nouveau. Mon regard cette fois suppliant, embrasse le sol. Impitoyable, laid chérubin demeure intraitable. Rebelote, j'ai encore perdu ! Il faut se l'avouer.

Je le regarde néanmoins une dernière fois, lui avec son sifflet presque fondant sur ses lèvres. M'apparaît alors automatiquement une scène : celle spectrale d'un trompettiste apocalyptique annonçant un temps d'épouvante. Ce temps est le mien, celui de ma séparation avec mon autre.

Ça y est ! J'ai encore capitulé, lourdement capitulé. J'abandonne mon autre, je l'ai encore abandonné. En pleurant intensément, je prends dès lors le chemin du retour.

Nous nous perdons de vue, chacun allant de son côté. Comme à mon habitude, je prends soin de tout noter dans mon carnet. Une fois à la maison, je le lirai pendant quatre jours : c'est ma thérapie antidépressive hebdomadaire.

J'oublie *Domie* ! Elle aussi est à mes côtés, et me console en plus de mon carnet. Je ne savais pas qu'elle et moi, deviendront un jour amis. C'est ainsi, le malheur est une formidable source de solidarité, allant des plus homogènes aux plus hybrides : ma nouvelle amitié avec elle en est la preuve. Nous venons de deux univers apparemment inconciliables : ceux de la pensée et de l'instinct.

Je longe le chemin qui, me mène à cet autre chez moi. Cette demeure devenue un faux chez moi, parce qu'amputée de l'être que je viens à nouveau d'abandonner pour quatre jours.

Sur le chemin du retour, les uns et les autres me regardent. Pour eux je ne suis qu'un phénomène de foire, dont eux demeurent les spectateurs gratuits. Certains me font me sentir, tel un troglodyte débarqué d'une antiquité tardive.

Tous me raillent ! Tous, sauf cet écrivain ténébreux, à l'allure souffreteuse. Il m'a toujours l'air très fatigué, et me harcèle depuis des semaines. Il dit de lui-même qu'une certaine *Matrie Ivoiria* dont je ne sais pour l'instant rien, est la maîtresse et la mandante. Elle l'a dit-il mandé, pour un travail titanesque, dont j'ignore tout. En tous cas, il veut mon histoire, il veut tout savoir. Il m'interpelle encore, et un bref dialogue s'en suit.

-Moi, je refuse de faire courir des pasquins sur vous comme le font les autres. Je veux juste que vous me racontiez votre histoire, et je me contenterai de la retranscrire fidèlement. Vous en aurez le contrôle absolu à la virgule près. En plus, tous sauront que vous n'êtes pas ce qu'ils croient que vous êtes. Du moins, ils vous comprendront. Ils cesseront de vous affubler de tous ces quolibets. Croyez-moi, votre histoire sans que je la connaisse, défrayera la chronique : j'en suis sûr ! J'ai un flair incomparable en la matière. Les hommes, les journalistes surtout inventent quand ils ne savent rien, il faut vendre du papier vous savez. De surcroît tout ce qui se dit sur vous est faux, tout le monde le sait et tous n'attendent que la vérité, votre vérité. Laissez-moi faire de votre histoire un roman, une trilogie, ou une histoire en beaucoup de parties si vous préférez. Et puis, pensez à moi, je suis éreinté. Quitte à mourir, je ne partirais pas tant que, vous ne m'aurez pas tout dit de vous. Raconter votre histoire et celle des autres, j'en ai obligation. Voudriez-vous avoir ma mort sur votre conscience ? Acceptez, pour que je puisse revivre moi aussi. Dans tous les cas, je ne vous lâcherai jamais. D'ailleurs, je n'ai plus le choix, Matrie Ivoiria me somme de narrer votre histoire à tous.

-Jamais ! Je vous ai déjà répondu que, jamais je ne consentirai à votre demande. Dégagez !

Je suis enfin à la maison, il fait minuit et je ne dors pas. La nuit si, elle dort et j'entends ses ronflements somniaux. Vêtue d'étoiles coruscantes, douce et belle sans les hommes ; je la regarde, l'envie, puis la jalouse. Je la jalouse et l'envie, parce que je ne dors pas. Je ne dors pas, parce que je pleure. Je pleure parce que, mon autre et moi passions nos nuits ensemble et ce n'est plus le cas.

La journée, j'accepte beaucoup plus son absence, parce que le travail rend celle-ci nécessaire, du moins partiellement. Horloge biologique inversée en ces temps de folie, C'est donc, à ce moment que je dors.

Afin de m'endormir, quand j'ouvris ma fenêtre ce lundi pour constater qu'il était bel et bien matin, il pleuvait à peine quelques gouttes de soleil. Juste en bas, je vis misérablement affalé le journaliste-écrivain. Il m'attendait toujours. Cette image me transit de compassion, je venais de succomber à ses caprices. Il voulait tout savoir, alors je lui dirai tout, ainsi j'aurai enfin la paix.

Je me suis convaincue que, me désencombrer de lui, me permettrait d'être beaucoup plus libre dans la nouvelle vie que je mène. Rien ne me semblait pouvoir détourner ce personnage loufoque, de son intransigeante volonté de tout savoir de mon histoire. Je l'ai alors interpellé :

-hé vous venez là, montez ! Voilà dans ma tête c'est tout un fatras, je vous raconterai donc mon histoire telle qu'elle me viendra. Elle sera assez désordonnée, à l'envers même. Il vous reviendra de l'arranger. Vous saurez enfin tout ! Vous saurez enfin, le pourquoi de ce bout de tissu énigmatique qui me tient lieu d'alliance. D'abord prenez une douche, puis installez-vous. Pas dans cette chaise, elle lui appartient. Ici par contre, vous pouvez ! Une dernière condition : ne m'interrompez point ! Sinon...

-Non, je la raconterai telle que vous me la direz, telle que vous la sentez. Je me ferai le narrateur fidèle de votre histoire à l'envers ou à l'endroit soit-elle. De fer ou de soie fût-elle.

- *Je suppose que vous désirez que je vous raconte aussi ma journée d'hier, celle du dimanche ? Je vous lirai mon carnet, cela reviendra à la même chose. J'y note tout dans les moindres détails depuis que... Je viens à peine d'y clouer la scène à la suite de laquelle, j'ai enfin accepté de vous raconter mon histoire. Vous êtes prêt ?*

-*Oui ! Je suis tout disposé à vous entendre et retranscrire.*

-*Alors nous pouvons commencer. Pour la journée d'hier, je vous lis mon carnet à haute voix comme convenu. Après, je vous relaterai toute mon histoire de la fin au début. Je vous lirai tantôt mon carnet, et parfois je parlerai sans son secours.*

Aujourd'hui encore j'y suis ! Ça doit être bientôt la fin, je suis déjà nostalgique : la joie d'être triste comme on dit...

II

Je suis aux urgences, la sœur cadette de la morgue ! J'exècre cet endroit, il me semble être l'étage en dessous de la mort. J'y suis tout de même, j'irai jusqu'à me baigner dans *Léthé* pour être aux côtés de celui y est admis.

Je le regarde, lui telle une pieuvre, membré de nombreux tubes lui servant tour à tour à manger, boire et tout le reste. Hier, il était brusquement sorti du coma, m'avait observée langoureusement, puis m'a suffoquée un *je t'aime* douloureux. Après, il s'est mis en veille et plus rien. Plus rien, jusqu'à aujourd'hui.

« *Madame ! Madame ! Que je m'écris* ». Ensuite me voilà à vitesse *Boltienne*, me projetant vers elle, l'infirmière. « *Il est encore de nouveau éveillé, enfin réveillé !* » que je lui dis. Elle me fait encore le même reproche : « *Madame ! Nous vous avons signifiée que le patient doit être seul et se reposer* ».

C'est lui qui lui répond cette fois : « *Madame, où diantre voyez-vous ici deux personnes ? Elle et moi formons un. Allez ! Vous, laissez-nous plutôt et sortez si vous êtes encline à ma solitude ! Ici, il n'y a que moi et moi. Et moi et moi ne pouvons faire qu'un ; c'est donc vous qui êtes de trop ici. J'étais seul jusqu'à ce que vous arriviez.* »

Mon Dieu, comme il était poétique, beaucoup trop poétique. C'était mon homme, homme-vers, homme-poème, homme-madrigal, homme...

« *Approche Nefert* » qu'il me dit ensuite : j'obtempère militairement.

-Fus-tu heureuse ?

- À rendre jaloux le diable !

-M'aimes-tu ?

-Incurablement !

-Me pardonnes-tu ?

-Oui si m'aimer comme tu le fis indépassablement est un délit !

-Mais, je ne t'ai pas...

- Si, tu le fis plus que personne d'autre.

-Veux-tu m'épouser ?

-Plus que jamais !

- Approche, *Domie* sera notre témoin !

Après, il est parti ! Mort, pour eux il l'était, pour moi il ne le sera jamais. Je venais ainsi de le perdre physiquement. Je me souviendrai toujours de son dernier acte, il m'a demandée de le rejoindre dans son lit de patient, et de l'étreindre à faire pâlir cupidon. Ensuite, il m'a dit : *je t'aime* et ...

Il est parti, tel qu'il m'a traitée : poétiquement. C'est peut-être elle la mort, qui confirme ou infirme la quintessence de nos attraits. Sa fin à lui, a confirmé les siens : aimant, gentleman, et poétique.

Tout aurait pourtant pu prendre une pente contraire. Il aurait été sûrement en vie, si je n'avais pas été orgueilleuse, si nous ne l'avions pas été. L'orgueil est à l'amour ce qu'est la corde au pendu, il ne faudra plus jamais l'oublier. Moi, j'en ai depuis fait une maxime. Il y avait notre orgueil, mais aussi mon voyage. Mon voyage pour l'occident. L'occident, puis l'accident.

Ce matin-là, il m'interpella : « *Allez ! Tu es prête ? Il ne faudra surtout pas qu'on soit en retard. Revérifie tout Nefert ! J'espère que, les numéros et adresse de Ib ont été correctement notés. Une fois sur place, il te faudra immédiatement l'appeler.* »

Qu'est-ce qu'il avait, à familièrement me parler d'*Ib* ? C'est lui qui m'intéressait désormais et il l'ignorait. J'aurais aimé alors, lui hurler que je l'aimais, que j'avais succombé à ses charmes, sa poésie, sa galanterie. En plus, il m'avait surnommé *Nefert*. Je trouvais cela beau !

Pourquoi donc, ne m'avait-il pas lui aussi dit qu'il m'aimait ? Comment avait-il pu penser que je ne l'accepterais pas ? Bêtes ! Bêtes et sots les hommes ! Tout en moi éructait mon amour pour lui, et tout en lui, ne voyait que mes amours et désirs pérégrins.

Je me suis engouffrée dans la voiture, et nous nous sommes dirigés vers l'aéroport. Sur les lieux, il s'était empressé de faire enregistrer les quelques affaires que j'avais, m'a dit qu'il détestait les au revoir, m'a câlinée, puis a posé ses lèvres sur mes joues.

Qu'avait-il donc à donner aux joues, ce que les lèvres désiraient ardemment ? Je l'ai laissé partir, je me suis laissée partir, c'était une partie de moi.

J'étais dans l'avion, prête à décoller. Devant moi, l'hôtesse gesticulant tel un robot. Elle nous instruisait, sur les précautions à prendre en cas de danger. Elle ne s'en doutait guère encore, mais les passagers en auraient besoin. Moi pas !

J'ai dangereusement improvisé. Je n'avais pas d'autre choix !

« Alerte à la bombe hôtesse ! Demandez au pilote d'atterrir en urgence ! Je porte une bombe sur moi qui explosera si vous décollez. »

L'avion est alors subitement traversé par un concert de cris désordonnés, apeurés et retentissant à carillon. Personne ne voulait mourir, moi aussi d'ailleurs. C'est pour cette raison, que j'avais inventé cette captieuse bombe.

Partir sans lui signifiait indubitablement ma mort, celle de mon cœur, ma mort tout court donc. Je ne pouvais pas ainsi m'en aller, je devais le rejoindre, lui parler. À dos ce faux eldorado, je m'en foutais désormais. Je m'en foutais d'*Ib* et l'eldorado, lui seul était mon obsession. Il était donc devenu mon eldorado.

Je me suis jetée dans le taxi, mon imagination comme compagnon. Dans ma tête le film de nos retrouvailles. D'abord je lui infligerai une magistrale paire de gifles, ensuite je l'embrasserai outrancièrement, par la suite ensemble nous consommerons le fruit édénique pendant des heures et des heures. Je rêvais de le faire pleinement avec lui depuis...

À quelque centaine de mètres de l'aéroport, le conducteur du taxi ralenti. Devant nous, une foule bigarrée, s'affairait autour d'un accident. L'importance des spectateurs me laissait présumer, qu'il était grave, donc grandiose pour eux. C'était ainsi, notre siècle développait une curieuse appétence pour les laids tableaux. Parce qu'il y avait grande foule, j'en déduisis, que l'accident était horrible, et très ensanglanté. Chacun des spectateurs, tenant, qui de la gauche, qui de la droite, sa vie entre ses mains : son téléphone. De lui, ils tentaient de satisfaire la désormais gloutonne, bouffonne et insatiable *photophilie* des contemporains.

Face à cet accident, chacun voulait virtuellement immortaliser, son spectaculaire monceau ensanglanté, du tragique évènement. Ensuite, il le répandra sur la toile, fera apothéose de lui-même, et de sa désolation, signe d'un humanisme auto-jouissif, infatué et théâtralo-publicitaire ; validé par commentaires et pouce virtuel en érection. Beaucoup plus clamé, que ressenti, cet humanisme farcesque ; nous avait à nous deux, toujours paru dangereux. Sur le théâtre de l'accident, ma moitié en était l'enjeu, le jeu comme je le découvrisse.

J'ordonnais au conducteur d'accélérer la cadence. « *Je ne peux pas Madame* » qu'il me dit, « *l'accident et l'attroupement crée un embouteillage* » qu'il conclut. Le statu quo, m'obligeait alors à être moi aussi, spectatrice de ce drame.

Les pompiers venaient d'arriver, en retard comme d'habitude. J'étais heureuse, je pourrai enfin m'en aller. À leur arrivée, mimant la mer face à Moïse, la foule se fend minutieusement. La fente occasionnellement créée, permit à mon regard de s'échapper.

J'observais furtivement, une voiture éventrée. Les pneus tutoyant le ciel, son unique passager me paraissait alors mort. Ladite voiture avait donné un baiser à une remorque, un baiser *Azraélien*. Mes yeux en doutaient, mais ils avaient tort, c'était sa voiture. Il avait lui aussi décidé de me rejoindre, il voulait m'empêcher de voyager, me dire qu'il m'aimait.

Il était dans le coma, transporté dans l'ambulance. J'accourais, je courais, criant alors d'une voix de stentor : « *c'est mon mari Monsieur ! Laissez-moi rentrer* ». Las, les pompiers finirent par abdiquer, pouvaient-ils en faire autrement ?

Je me glissais alors violement dans le ventre de la bête rouge, hurlant de son gyrophare : j'y étais, et j'y resterais tant que mon autre y sera. Son coma était le mien, sa mort aussi.

Deux semaines plus tard, j'étais encore aux urgences, dans sa chambre et à ses côtés. Je n'avais pas bougée d'un millimètre, j'étais lui et il était moi. Je l'observais. Non ! Je le contemplais ! Pour moi il valait alors cent Picasso, non mille, dix mille peut-être bien. Lui, là couché, comateux, inerte l'âme flottante et ballotté entre vie et mort, coincé par l'époché circonstanciel de Dieu quant à son sort ; était plus beau et aussi stellaire que mille Apollon fondu en un seul.

J'étais tiraillée entre attentes et remords. L'attente d'un signe de sa part, et remord de ne l'avoir pas retenu et avoué mes sentiments. Lui aussi n'avait pas à précipiter ce voyage, ce maudit voyage qui bien qu'avorté n'aurait jamais été précipité, si trois jours avant, entre lui et moi rien ne s'était passé.

Il a eu peur, peur de s'avouer qu'il puisse être amoureux de moi. Peur d'assumer. Peur de revenir en arrière, pourtant il le fallait parfois. Surtout en amour...

III

-Qui est-ce ?

-Ouvre, c'est moi !

-Qui est-ce ?

-Arrête de faire l'idiot et ouvre-moi cette porte ! Qui d'autre que moi connais-tu sur cette terre ? Toi, tu es seul, et tu l'as toujours été ouvre donc idiot !

-C'est toi *Nefert* ?

-Oui ! Ouvre gros idiot.

Comme à son habitude, d'un calme magistral il a ouvert la porte, m'a portée jusque dans la chambre, puis m'a prudemment déposée sur le lit. Il agissait toujours ainsi, comme si j'étais un trésor, ou toute autre pierre précieuse qu'il fallait prendre, et déposer précautionneusement, afin de ne pas l'amocher.

Pour ce qui était de m'amocher, il faut dire que je m'en chargeais pas mal toute seule. En la matière, j'étais imbattable depuis que la tragédie patriotique s'était abattue sur moi.

Lui était toujours égal à lui-même. Il ne se trahissait jamais, et ne trahissait jamais personne. Pour lui, la fidélité commençait toujours par la fidélité à soi. Il m'avait l'air d'être parfait, un être venu d'un ailleurs inconnu et s'étant imposé trop de principes, beaucoup trop par moment.

Tout ça, m'attirait et me révoltait en même temps. Pour moi, la vie devait être arrosée de quelques brins de folies et d'imprévus, tels étaient ses limons. Lui ne pensait pas ainsi, tout était porté à mesure, à juste mesure. Point d'hubris, jamais point d'hubris !

C'est peut-être pour cela qu'il a mal supporté, qu'il n'a pas supporté, qu'il a supporté et accepté trop tard. Il se refusait à accepter que, ses nouveaux sentiments à mon endroit, avaient une démesure que ses mesures ne pouvaient contenir. C'est aussi pour ces mêmes raisons, que mon présent est tel qu'il est : risible aux yeux des autres, fou pour eux, pour eux si dément.

J'étais rentrée encore saoule, saoule morte, beaucoup plus saoule qu'à mes habitudes. J'avais dépassé mes propres limites. À vrai dire, j'en donnais brillamment l'impression.

Ce soir à me voir, on aurait dit que, j'avais été enfin victorieuse du combat que je menais depuis des années contre *Bacchus*. Je l'avais poussé dans ses derniers retranchements, puis l'avais abandonné agonisant dans un des nombreux bars dont j'étais devenue la marraine attitrée. Impressionné, il avait accepté, acquiescé que l'élève peut dépasser le maître, que l'élève avait dépassé le maître, que l'élève dépasse toujours le maître surtout dans de basses affaires. En matière de beuverie, j'en étais la preuve.

À ce propos, Il ne faudrait surtout pas qu'on surprenne un jour le diable à trainer encore par ici. Lui qu'on dit être maître du mal et de toutes nos déviations, on le réduira à revenir réapprendre le mal-agir auprès de nous, afin de réactualiser ses subterfuges désormais désuets. Puis, nous l'enverrons afin d'aller corrompre d'autres hommes pas encore à notre hauteur. Tout ceci parce qu'ici, à n'en point douter, il n'avait plus d'émule, d'épigones ou des disciples ; mais que des maîtres, des êtres maîtres dans les arts supposés être les siens.

Pour revenir à moi la soulographe, quand bien même cette nuit-là, j'aurais aimé donner cette fausse impression d'être ivre morte ; tout était joué, *surjoué*, secrètement enjoué.

Oui, par le passé, je fus telle que je voudrais paraître ce jour-là. Je le fus les jours passés. Ces jours auxquels, j'avais définitivement tourné le dos, ce fameux soir où à coup d'excès de toutes natures et de semblants, j'ai joué à donner une tout autre impression.

Il avait refait la même chose, moi j'en voulais plus ce jour-là. C'est d'ailleurs pour cela que je feignais.

Il m'avait encore préparé une bonne douche froide, puis poliment priée de rentrer en salle de bain, afin que je prisse ma douche. Il s'était ensuite empressé d'aller me faire à manger, a préparé cette tisane *déssaoulante* dont lui seul avait le secret, et il m'a attendue.

Il n'avait encore rien compris, tout était d'ailleurs fait pour qu'il ne comprît rien. Dans la salle de bain, je me suis appliqué à ébouriffer ma coiffe, je me suis mise le doigt dans la gorge, puis j'ai salement dégueulé. De mon vomi, j'ai repeint les murs, puis j'ai me suis répandue en cris tintamarresques. À l'intérieur, j'ai provoqué un charivari sans précédent.

Tout comme je l'avais deviné, il s'est machinalement précipité dans la salle de bain. D'une voix lourde, je lui ai fait savoir que j'étais dans l'impossibilité de me doucher, et que c'était à lui de le faire. Il était tout confus. Mon homme, ce gentleman inatteignable, il était incorrigiblement trop élégant.

Je ne lui avais pas laissé le choix, je me suis mise nue, d'une nudité *Èvéenne*. Rien ! Rien de rien, ni vêtements, ni dessous, ni dessous même en deçà. Rien je vous dis Monsieur ! Pour la première manche de cette épreuve sournoise que je lui avais concocté, il a capitulé. Je l'avais vaincu !

Victoire et demie tout de même, car tout ne s'est pas déroulé tel que je le souhaitais. Il est sorti, est revenu, les yeux soigneusement couverts d'un bandeau, puis a entrepris de me faire prendre mon bain. L'idiot ! Il estimait ne pas devoir abuser de moi, alors que je ne demandais que cela. Il avait trop de principes, beaucoup trop je vous le dis.

Sans le vouloir, beaucoup plus qu'en ces quelques temps passés à ses côtés ; il m'avait encore séduite en cette nuit-là. Il avait un touché délicat et frissonnant. Le corps le plus rigide se serait attendri, et aurait réagi à cette sensualité ineffable, non captive par des mots. Elle ne pouvait être que ressentie, et je l'ai ressentie. Pas assez, mais à jamais et jalousement, elle restera au pinacle de toutes sensations jamais éprouvées. Elle était de celles ailées, qui

comparativement, rapetissent, ringardisent, annihilent le souvenir de toutes les autres ; celles par exemple, que font ressentir les guerriers patriotes ensauvagés. Elle était de loin, l'inégalée et exclusive maîtresse de toutes. Sa réminiscence est imputrescible.

- À ce point madame ?

-Je vous avais demandé de ne point m'interrompre.

-Désolé madame ! Vous ne m'y reprendrez plus.

- À vous voir, vous ne me croyez pas !

-Absolument pas !

-Oh que si.

-Que non madame !

- Ça suffit !

-D'accord madame ! Désolé encore une fois.

-Pas bien grave, et puis je n'ai d'ailleurs aucunement besoin que vous me croyez, je témoigne juste, je vous fais un témoignage. Je continue !

-Vous avez raison ! Tout est de ma faute, continuez !

Disais-je donc, Il était d'un touché à faire vibrer un macchabée. Pour aguicher une femme, il n'en faut pas plus, pour aguicher sa femme que j'étais, il n'en fallait pas plus. Il venait de me décider à aller jusqu'au bout de mon entreprise, ma combine de cette fameuse nuit.

Après ma douche, il m'a offert un peignoir, m'a portée sur le canapé, m'a servie sa fameuse tisane puis m'a fait prendre des comprimés. Il s'est empressé d'aller me faire coucher, a insisté pour appeler un médecin car j'avais vraiment l'air mal en point. Je l'ai convaincu qu'il n'aurait qu'à le faire le lendemain matin, et que j'avais beaucoup plus besoin de sommeil que d'autre chose.

Il a voulu s'en aller, je l'ai supplié de rester, je lui ai dit que je ne voulais pas rester seule. Je lui ai sorti l'une des armes fatales féminines : le chantage lacrymal. J'ai pleuré, je savais qu'il ne supportait pas cela, qu'il ne supporterait jamais de me voir pleurer.

Toutes les femmes dont les larmes n'émeuvent, ni n'attendrissent un homme, devraient immédiatement le quitter. C'est le smic sentimental, quiconque ne le possède pas ne mérite ni épouse ni compagne. Quelques soient ses sentiments à son égard, un vrai homme ne supporte pas de voir une femme pleurer. Lui était un vrai homme, alors il ne l'a pas supporté. Il a décidé de rester, m'a dit qu'il resterait assis à m'observer, jusqu'à ce que je m'endorme. Moi je ne voulais pas en rester là, j'en voulais plus. De lui, je voulais plus, je le voulais lui.

Je suis repartie à l'assaut, et je lui ai froidement menti. Je lui ai dit que cette nuit-là, je me sentais particulièrement mal, que je pensais à mon père et ma mère. Une larme perla alors sur ses joues, j'ai eu des regrets par la suite. Que pouvais-je faire ? Lui et ses nombreux principes ne m'avaient laissée d'autres choix qu'évoquer cet épisode. Lui, à juste titre, il le détestait ! Moi également d'ailleurs.

Il ne l'évoquait jamais ! Il avait décidé de ne plus l'évoquer, car il lui était trop difficile de le faire. Il se refusait à se rappeler de cette mystérieuse période où certains des nôtres, avaient semble-t-il conclu ce troc dolosif du cerveau et de l'humanisme contre le treillis et la kalache. Treillis et kalache sanguinairement patriotiques !

Dans le caveau du silence, nous avons englouti cette histoire, mon histoire, notre histoire, notre triste histoire commune, nos tragiques histoires. Celles de la sauvagerie des hommes, et de l'insensée anthropophagie qu'ils nomment mal, politique ou démocratie. Pour nous deux, la politique ne fut jamais que *macchabéecratie*.

J'avais longtemps pensé que, toutes ces bonnes manières à mon égard étaient relatives à cette tragédie que nous partageons. J'avais partiellement raison, donc partiellement tort. Il avait ce drame commun, mais il y avait aussi le fait qu'il lui était impossible de se comporter autrement. En plus, moi il avait fini par m'aimer.

Cette fameuse nuit, sous la couverture dans laquelle il m'avait enrôlée, j'ai légèrement ouvert le peignoir dans lequel j'étais enveloppée. Ensuite, l'air attristé, je lui ai demandé de me serrer dans ses bras. J'avais besoin de toute une autre enveloppe, une enveloppe corporelle. Pas n'importe laquelle, la sienne exclusivement, celle de ses bras, celle de son corps exquis et non d'une couverture, vaine chose inanimée.

Lorsqu'il s'est glissé sous la couverture, je me suis agrippée à lui. Il a essayé en vain de se départir de moi, je l'ai empêché de le faire. Je l'ai contraint à rester, il était fait, je l'avais fait mien, prisonnier de mon emprise, de mon corps, de sa chaleur et de mon...

-Arrête tu es ivre !

-Non je ne le suis pas !

-Si !

-Si je le suis ! Je suis ivre de toi.

-Arrête tu es ivre !

-Non je ne le suis pas !

-Si !

-Si je suis ivre de toi !

-Non !

-Bon oublie tout ça. Oui je suis ivre ! Tout ce que je veux cependant, c'est que tu restes à mes côtés pour cette nuit. Demain tu t'en iras.

Il est resté, j'avais une fois de plus vaincu. Partiellement vaincu, donc partiellement perdu. Il est resté cette nuit-là, nous avons passé des heures entières à nous amouracher, à flirter, nous embrasser, nous toucher, attoucher et...

Il était trop gentleman, il était fou. J'étais folle d'un fou. Fou parce qu'aucun homme n'avait de toute ma vie résisté à mes charmes et rondeurs *hottentotesques*. Le popotin, le *tafanari* comme on le disait dans mon ex jargon, a toujours été le fricot le plus affriolant pour les hommes. Ni prélat, ni abbé, ni imam, ni ministre n'y résiste. Personne, d'hier à aujourd'hui, de l'antique jardin à notre présent enfer ne s'y refuse. Personne, aucun homme normal ne l'a jamais victorieusement affronté. Le mien surtout, tout le monde en rêvait, et chacun voulait le posséder, même par abus. Lui, avait pourtant refusé. Il l'avait eu cette nuit-là, il l'avait eu mon corps et tout mon être avec. Il les avait eus, cette nuit-là à portée de volonté, et avait partiellement décliné l'offre. Il estimait que j'étais ivre, et qu'il ne devait pas abuser de moi. Or, je ne demandais que cela moi : qu'il abuse de moi.

Mon homme ! Mon homme ! Mon homme !

Le lendemain matin, il s'est réveillé m'a préparée un petit déjeuner royal comme à son habitude. Il est sorti, et m'a laissée un court message dans lequel, il s'est fendu d'une repentance niaise pour ce qui s'était passé la veille. Qu'est-ce qui s'était diantre passé la veille ? Il m'avait seulement embrassé, divinement embrassé et fait quelques...

Il croyait m'avoir abusée, mais il se trompait. Je désirais tout ce qui c'était passé, je désirais plus. Cette nuit-là, j'avais tout manigancé, tout fémininement manigancé. Depuis que nous partagions la même maison, il avait été d'une exemplarité sans stries avec moi.

Je passais mes jours devant la télé qu'il avait installée rien que pour moi, puis sortais la nuit tombée pour m'adonner à ce que je savais faire : boire, boire, me saouler à volonté, défier Bacchus.

Je rentrais toujours dans un piteux état. Lui, sans jamais m'en faire reproche, m'attendait, m'accueillait, puis me préparait ma douche.

Ce fameux jour, prenant notre déjeuner, comme à mes habitudes je l'avais obligé à me répondre, à me dire ce qu'il pensait de tout ça. Fidèle à lui-même, il s'était refusé à dire mot. Il arguait que j'étais libre de faire ce que je voulais, et qu'il ne lui revenait pas de me juger. J'avais tellement insisté, qu'en quelques phrases, il avait anéanti tous mes penchants bachiques : *« je pense qu'une femme belle et intelligente comme tu l'es, ne devrait pas qu'elle qu'en soient les motifs, fussent-ils justifiables ; agir de la sorte. C'est laid, ce n'est point féminin, ne concevant la femme que placée à des hauteurs, je suis forcément triste de te voir si rabaissée. »*

Ces phrases, m'avaient profondément pénétrée et piétinée. Après maintes injures dont je le lapidais, j'ai quitté la table et je l'ai laissé seul. Le soir venu, je suis allée dans un bar, j'ai commandé de l'alcool en grande quantité, sans pouvoir en toucher une seule goutte.

Je suis sortie, j'ai marché longtemps, j'ai repensé à ses phrases, mais surtout à lui. Je m'étais définitivement avouée que j'étais amoureuse de lui, je ne pouvais plus résister aux caprices de mon corps ; alors j'ai inventé cette histoire. J'ai fait la saoule, pour capturer le fou. J'ai joué la saoule, et je suis rentrée à la maison.

Deux jours plus tard, il n'était toujours pas revenu. J'étais morte d'inquiétude et d'impatience de le revoir. Il me fallait lui avouer sans subterfuges, qu'il n'avait pas à s'en vouloir et que j'étais folle de lui, j'avais succombé à ses charmes. Que pour lui, j'avais cessé d'être l'amie de Bacchus, et que j'avais définitivement confié au passé cette vie indigne que

je menais alors. Mon amour pour lui m'y avait poussé, et c'est pour cet amour que j'avais inventé toute cette combine.

Il est subitement apparu, dans l'après-midi. Je me suis empressée de prendre la parole, j'allais tout lui dire, mais il m'a interrompue :

-J'ai vu ton mot, tu sais...

-Non, je m'excuse, c'est moi qui m'excuse. Je n'aurais jamais dû faire cela ! Tu étais ivre et je n'avais pas abusé de ton état. Je m'excuse encore une fois. Et puis j'ai une excellente nouvelle pour toi, j'ai pu tout régler, tu pourras enfin rejoindre *Ib*. J'ai ici ton passeport, ton visa, et tous les documents nécessaires à ton voyage. Tu iras dans deux jours, tu n'as donc que peu de temps pour faire tes dernières courses. Je t'accompagnerai ne t'en fais pas ! Voilà, je m'excuse encore une fois.

J'étais partagée, partir ou rester ? Aimais-je vraiment *Ib* ? L'ai-je jamais aimé ? N'était-ce pas ce pays que je voulais fuir ? Pourquoi malgré tout, je ne lui avais pas finalement dit que je l'aimais. Peut-être par peur, peut-être parce que...

Je sais Mr l'écrivain que, vous vous demandez qui était *Ib* ? Vous vous demandez aussi, qui étions nous tous les deux ? Qui était-il ? Qui suis-je moi ?

N'ayez crainte, je satisferai votre curiosité.

IV

« Eh toi l'homme seul, arrogant et prétentieux ! Soyons tout de suite clair, je ne serai jamais ta femme. Jamais tu m'entends ! Qui d'ailleurs voudrait d'un homme comme toi ? Qui voudra de toi et tes bizarreries ? J'espère que tu ne te fais aucune idée à mon propos, je ne suis devenue ton épouse que par la volonté du vieux. C'est pour ne pas lui désobéir que j'ai accepté, donc : fais gaffe ! Je te le dis tout de suite, ne t'avise jamais à essayer de me toucher, sinon je te tue. Crois-moi j'en suis capable, et si je ne le peux pas, je trouverais des personnes pour le faire. Des tueurs, j'en connais pas mal ! Beaucoup sont mes amis et ont maintenant pignon sur rue ici depuis la fin de la guerre. Note-le donc bien : je ne te ferai jamais la cuisine, je ne te repasserai jamais les vêtements, je ne te ferai ni lessive, ni cuisine. De surcroît, il faut que tu le saches : je ne t'aime pas, je ne t'aimerai jamais, et je suis amoureuse d'Ib. Toutes les forces qui me restent, sont destinées à avoir le visa et aller le rejoindre en Europe. »

Telles sont mes premières phrases, à celui dont on m'avait faite épouse. Dès les premières heures de nos noces, je les lui ai débitées à mon arrivée chez lui.

Finalement, c'était peut-être de ma faute tout ça et non la sienne, encore moins celle de ses nombreux principes intangibles. Toutes ces phrases étaient miennes, et elles ont participé à ses réticences quant à moi. Rétrospectivement, je crois que c'est cet épisode, qui lui a donné l'illusion que ce qui s'était passé était relatif à mon état d'ébriété, et non à mon vouloir malin et féminin.

C'est peut-être ce soir aussi, que j'ai commencé à l'aimer. Sa réaction face à ces phrases voulues violentes, querelleuses, méprisantes et insultantes m'a déconcertée.

« Ok, je prends note de tout ce que tu viens de dire. Tout ça est de ma faute, et je suis désolé de la situation complexe dans laquelle je te mets. Je respecterai tout ce que tu viens d'exiger, et je ferai même plus. Je t'aiderai tu verras ! Sache aussi que tu n'auras à te préoccuper, ni de cuisine, ni de lessive. Je fais moi-même la cuisine et je ne supporte pas voir les femmes faire la lessive. C'est pour cela, que j'ai toujours fait traiter mes vêtements par le pressing, plutôt que de les donner aux laveuses ambulantes. Je te donnerai les doubles des clés de l'appartement, pour que tu puisses rentrer et sortir à tes aises. Je t'installerai aussi une télévision, et tu disposeras d'argent de poche, afin que tu ne sois pas obligée de travailler. »

Aucune réplique à la bassesse de la mienne, aucune injure, aucune colère. Calme magistrale, sérénité déconcertante, de l'adversaire et l'ennemi que je voulais susciter ce soir-là.

Désarmée dès mes premiers assauts, je m'en allais dans la chambre dubitative quant à l'image que je me faisais de cet homme de qui je croyais tout savoir. Cet homme à propos de qui, je m'étais jusque-là gavée de plates certitudes calmement guillotiné par sa sérénité monacale.

C'est que, l'homme dont je suis tombée amoureuse m'avait depuis toujours paru être, un dandy, arrogant, bellâtre inutilement maniéré et bêchant à tout-va de son phrasée attique. En réalité, il était tout autre. Il était lui aussi, victime de l'ensauvagement des hommes,

C'est le vieux qui avait tout juste ! Il avait justement deviné, que je finirai par m'éprendre de son fils, mon frère circonstanciel. Sa mystérieuse phrase nous concernant le fameux jour de nos noces, m'a plus tard parue plus claire.

Pendant que je faisais la moue et grommelait incessamment, il m'a dit : *« Pour toi comme époux, il n'y a pas mieux ! À défaut de devenir sa femme dans la réalité quotidienne, accepte de partir avec lui. Mon heure a sonné à présent et il n'y a plus personne ici qui pourra prendre soin de toi. Tu pourras toujours t'en aller plus tard. Mais sache-le, au contraire de tes pensées, cet homme pourra te rendre heureuse. Tu finiras par l'aimer, personne ne peut lui résister, aucune femme ne peut lui résister. Si ton projet, c'est d'être*

avec lui le temps de t'en aller, je te comprendrais. Dans ce cas, méfie-toi de ses manières, sinon... »

Bien que malade, le vieux me prononça cette dernière phrase avec son sourire moqueur, qui me désarmait quelle que soit ma colère. C'est finalement lui qui avait raison ! **J'aurais bien** aimée, qu'il soit là en ce moment pour le lui dire, et aussi pour qu'il me console. Il me manque le vieux, il nous manquait le vieux, il nous manque notre père.

Nous l'appelions tous les deux *le vieux*, c'était notre père. *Homme de terre*, c'est ainsi qu'il se définissait. Quand je le pressais de me dire ce que cette formule signifiait, avec son sourire moqueur il me répondait : *« je suis un homme de terre, comme il y a des hommes de lettres, des hommes de chiffres etc. Il faut aimer la terre de toutes ses forces, elle ne fait jamais d'infidélités et à bien l'observer, elle une sacrée maitresse de vie et porteuse de vertus. Elle vous enseigne tout : le travail, la fidélité, respect, logique, amour... »*.

C'est peut-être la terre qui l'avait rendu si sage, gentil, humain, altruiste. J'avais bénéficié de toutes ces qualités, dont était faite son argile. Moi, il m'avait redonnée vie. Moi et mon époux, il nous avait refaits. Il m'avait fait renaitre.

Avec moi, tout a commencé par les gueulements féroces des kalaches cette nuit du 19. Papa tué, maman tuée, animaux domestiques eux aussi suppliciés. Rien n'a échappé à la furie patriotique, tous passés au fil de l'épée patriotique massacreuse. Tous sauf moi ! Il paraît que, j'étais trop belle pour être tuée. J'étais riche de postérieur, et mon camp des seins était densément peuplé. Voilà qui changeait tout, qui changeait patriotiquement tout.

D'abord, je reçus des sacrés coups de hanche. Des coups de hanche patriotiques, d'une patrie muette qui n'a jamais rien demandée. Je fus violée par un régiment entier de libidineux guerriers-amants patriotiques. Laisée pour morte cette nuit de vengeance, sotté, la seule question qui me vint, et ne m'a jamais quittée était de savoir : le lien entre le viol d'une adolescente innocente, et une cause patriotique.

Il ne faut peut-être que des arguments aux hommes, des bribes d'arguments pour exposer et faire exploser leur bestialité, qui, il faut s'en convaincre n'est qu'anesthésiée mais jamais morte. Pour la réveiller donc, ils errent, cherchent et finissent par trouver de quoi la faire revivre. Le *Christ* tantôt, *Allah* parfois, un arpent de terre, un amour éconduit, des couches-culottes un jour. Qui sait ?

Ah la guerre ! La guerre patriotique surtout. Radical Pygmalion à l'envers par excellence, elle est tragiquement anti prométhéenne. Ensauvageant inévitablement ses maitres, elle les bestialise, puis les transforme au nom de certitudes patriotiques ; en de joyeux assassins, doublés de dangereux ignorantins. Ceux qui tuent, pillent et violent. J'en suis la preuve, nous en étions la preuve.

La cause patriotique avait suffi à mes bourreaux ce jour-là. Je n'étais tout de même pas la seule, à avoir été victime de folie patriotique. Quelques années auparavant, dans une autre ville un homme, lui aussi innocent en avait subi les affres.

Des soldats tout aussi patriotiques, étaient arrivés dans une voiture de type militaire, avaient enlevé son père et quelques jours plus tard l'ont laissé sans vie, calciné puis empalé dans un matelas.

Du père de celui qui deviendrait alors mon seul et éternel amour, les sanguinaires artistes patriotiques, de leur pinceau d'acier et de feu ; avaient extirpé la gouache rougeâtre et pâteuse dont ils étaient tant friands, quand il était question pour eux d'aimer la patrie, d'opérer pour sa défense, de peindre pour elle, d'occire donc.

Lorsque *le vieux* me narra cette histoire de la libation du père de mon futur amour, j'en ai retenu la seule et unique injonction que la patrie semble donner à ses amants : de votre amour pour moi, vous ferez tableau de chair et sang, de viande et d'âme. Du coup, j'ai cessé de l'aimer celle-là, je la déteste même la patrie. Il en sera ainsi, jusqu'à ce qu'elle se débaptise puis se rebaptise. Quelqu'un s'y est déporté ai-je entendu, j'attends donc. Pour l'instant, j'en reviens à mon histoire.

Détaillons puis résumons. Le père de mon amour, était général d'armée. Ayant perdu son épouse dans des conditions tout aussi patriotiques, il avait tout seul éduqué son fils. Considéré par les amants de la patrie, comme un cacique, défenseur du régime qu'eux vitupéraient et abhorraient, donc viande en sursis à offrir à l'insatiabilité chronique de la patrie ; il a été tué. Quant à mon père, lui député, cacique et homme à abattre aux yeux des adversaires à son régime, il a été lui aussi supplicié, ma mère et nos domestiques avec.

Chacun de nos bourreaux respectifs, prétendait châtier nos pères et **mères des crimes** immémoriaux jusque-là invengés, commis par les régimes auxquels ils appartenaient. Aussi, sans que nous ne les ayons mandé à cette mission, ils prétendaient nous venger. Immanquablement, j'avais donc le bon filon à propos des hommes et leur violence, ils n'ont besoin que d'arguments, que de bribes d'arguments. D'arguties !

Mon homme et moi orphelins de guerre, nous avons tous deux été recueillis par *le vieux*. Lui, dans des circonstances beaucoup trop longues à narrer, moi presque morte, violée et abandonnée par mes bourreaux.

Marquée dans ma chair, ma scolarité écourtée, je devins ce que la patrie voulut que je devinsse : putain à mutin, tapin à mutin, courtisane à soldat, prostituée à soldat rebelle. Hélas ! Je n'étais pas la seule. Le pays ayant été divisé par les guéguerres patriotiques, je fus informée que de l'autre côté de la zone où nous vivions ; existaient des filles à soldats. C'était aussi cela la guerre patriotique.

Le vieux, si intransigeant et plein de principes, ne m'a jamais fait reproche de mon attitude. Il ne s'est jamais plaint, de mon asociabilité irréductible. Bien au contraire, il me couva et m'aima comme père et mère le firent.

Son chez lui, était une auberge pour infortunés, pour victime de guerre, pour gueules cassées. Elle ne désemplassait jamais ! Untel y venait pour la pitance quotidienne, un autre pour des soins. Nombreux bambins n'y manquaient jamais, ils venaient lui soutirer des pièces d'argent. C'est là-bas que j'ai croisé pour la première fois mon homme, et c'est là-bas que je suis devenue son épouse.

-*Madame !*

-Ne m'interrompez jamais, vous avais-je demandé. Vous êtes incorrigible vous !

-Vous avez raison ! Ivoiria me le dit toujours. Mille excuses ! Mais...

-Si, je sais ! Ib n'est-ce pas ?

-Exactement !

Je m'en vais donc de ce pas, rattraper le retard pris sur ma narration à propos de personnage qui la peuple. Peut-être qu'inconsciemment, je ne désire pas dire mot sur ce filou proxénète.

Inconsciemment : s'il avait été là, mon homme aurait souri au prononcé de ce mot. Il me manque, il me manque trop. Il me manque incurablement, et j'aurais tant aimé ne jamais connaître Ib. J'aurais tant aimé, que les seuls souvenirs qui m'habitassent, soient ceux de mon homme. Hélas, je dois parler d'Ib. Je dois placer quelques mots sur lui, dans un récit dont ma moitié est le héros, mon héros. Je dois parler de mon homme, mais aussi d'Ib.

Peut-être sans la ruse du faux, je n'aurais pas connu l'intelligence du vrai. Faux et vrai, sont peut-être tragiquement d'intime liaison. Je dois me faire une raison, et parler d'Ib.

Jusque-là, je parlais d'un *plusqu'homme*, maintenant je dois m'étaler sur l'ignominieuse banalité d'un homme, dire de sa perfidie. Mêler les hongres aux étalons, voilà ce que je ferai, en parlant d'Ib à coté de mon héros. Hélas, mille fois hélas !

La guerre m'avait faite tapin, *Ib* m'avait refaite putain de luxe : une pute haut standing. M'a-t-il jamais aimé celui-là ? J'en doute aujourd'hui, j'en doute fort. Peut-on être le proxénète de la femme qu'on prétend aimer ?

Au fait, je ne doute plus : il ne m'aimait pas. Il ne m'aimait point ! Avec lui, c'était l'amour du turfiste pour son pur-sang, son étalon. C'était un amour comptable et comptant, se déclinant en agrégats jambe écart.

Bref monsieur ! *Ib* m'aimait en réalité, comme les patriotes aimaient la patrie. Pour moi, il m'aimait donc mal. Il ne m'a donc jamais aimée.

Il avait su assez tôt m'embarbouiner, m'a dit qu'il m'aimait, et qu'ensemble, nous devons travailler à sortir de l'enfer de cette guerre, de cette zone. Il nous fallait nous en aller, loin, loin, loin. Il nous fallait aller dans l'eldorado, là-bas tout nous sourira, et nous pourrons recommencer tout à zéro.

Pour cela, il nous fallait de l'argent, beaucoup d'argent, et c'est à moi que revenait le soin de nous en procurer.

C'est peut-être ma détresse et mon envie de fuir cet endroit puant la connerie humaine, qui avait permis à ce loustic de m'embarlificoter avec autant d'aisance.

Ib m'a tout de suite dit que, tous les chefs de guerre rêvaient de moi. Il m'a informée qu'ils étaient prêts à déboursier des fortunes, pour que mes rondeurs démentes habitent leur nuit, une seule fois fût-il.

Je me suis laissée convaincre, et en d'innombrables coups de reins, j'avais fait le tour, et siphonné tous les chefs de guerre. Je les avais tous bu en un temps records. *Ib* a encaissé les dividendes, a trouvé un passeur, s'en est allé pour l'Europe, non sans me convaincre qu'il s'empresserait de tout faire pour que je le rejoigne.

Après son départ, je n'avais plus eu aucune nouvelle de lui. Que d'arguties ressassées pour éviter de me répondre, que de mensonges et de défausses qui auraient dû me convaincre de sa roublardise. Mais, je devais croire, j'avais besoin de croire, et j'ai continué de croire qu'il m'aimait, que si j'arrivais à le rejoindre, nous réaliserions nos rêves.

Pour en finir avec mes fictions, il y a eu le vrai. Le vrai vainc toujours le faux, le vrai le fera toujours quel que soit l'apparent climat du présent. Pour moi, il y a eu donc le vrai amour, celui d'un homme, aimant et amant inatteignable. L'amour dessillant qui m'a permis de comprendre que, jusque-là, je n'avais fait que ruser avec les sentiments. Il y a eu mon homme, mon mari, mon amour offert au départ par *le vieux*, puis par mon cœur choisi, mon cœur nu de tout gangue et haine déposé un soir du 19, par les amants fous de la patrie.

Mon homme ! Mon homme me manque.

Je ne voudrais pas clore ces histoires sur *Ib*, j'en prendrai peine. Je m'en vais alors, avant de mettre un terme à ma narration, vous glisser quelques mots sur mon homme. Et puis, vue votre mission, c'est indispensable que vous en sachiez sur mon homme.

V

Il ne vivait plus avec le *vieux*, il était désormais dans la capitale, la seconde capitale car nous en avons deux depuis le 19.

Il s'empressait néanmoins de s'acquitter de ses visites mensuelles au *vieux*. C'est au cours d'une de ses nombreuses visites que lui et moi nous sommes vus pour la première fois. Je m'en souviens, je l'avais tout de suite trouvé arrogant, hautain, affecté et par-dessus, d'un atticisme qui m'exaspérait.

Le vieux, lui a dit que j'étais sa fille, et m'a dit, que lui était son fils. Il m'a regardée, s'est tenu debout, m'a baisée la joue, puis m'a dit bonjour.

Il avait trop de manière, et je détestais cela. Ça date tout ça, j'étais au degré zéro d'appréhension des manières des hommes vis-à-vis des femmes. J'étais alors sous l'empire d'*Ib*, et son gynécée de prostitués à mutins.

Aujourd'hui, je n'en doute plus, c'est le nec plus ultra masculin et ses manières quasi-princières de me parler, de me traiter, de regarder, de me dire et faire dire, sont les seules manières dont on doit traiter les femmes. Nous sommes au bas mot des princesses, des reines, des candaces, et moi j'étais sa *Nefert*.

Il était à la capitale. Il y travaillait du moins, car il n'aimait pas trop la ville, « *ses bruits et ses abrutis surtout* » c'est ce qu'il disait. Il les trouvait inutilement arrogants, et pleins de fausses certitudes, surtout à propos de la guerre.

La nature lui parlait plus. Son audible silence, son paysage, sa flore et sa faune pleine de généreuses offrandes esthétiques, le fascinaient. Il en en parlait avec un amour à vous contaminer irrémédiablement. Avec lui, un arc-en-ciel, une fleur qui éclot, l'eau qui ruisselle, les feuilles qui bruissent, les gazouillis des oiseaux, cris de bestiaux et tant d'autres

chants de la nature, pouvaient faire l'objet d'une exégèse digne de figurer dans des anthologies.

Ces goûts aristocratiques, l'avaient poussé à vivre dans une bourgade attenante à une de nos capitales. À la ville donc, il n'y allait finalement que pour le travail. Et là aussi, il se distinguait. Il n'était jamais comme les autres, il était mon unique, était unique.

Economiste et psychanalyste, il tenait un cabinet à titre gratuit, et donnait des cours en fac dans ces deux spécialités. Il avait convenu avec la direction de l'université, que ses heures de cours soient réparties sur les trois premiers jours de la semaine. Le reste des jours, il s'attelait à faire de la peinture, une de ses passions, recevoir ses patients et passer du temps avec *Domie* son amie : sa chienne.

Il n'aimait pas trop qu'on dise d'elle, qu'elle est sa chienne, lui préférait dire son compagnon, son amie. Il parlait d'elle en terme humain, la couvait d'un amour surprenant, et m'avouait parfois percevoir en elle, beaucoup plus d'humanité, que dans les piaillards mythomanes, et amants sauvages de la patrie. Ces qualificatifs sont durs, je vous le concède. À propos d'eux, mon homme me disait : « *ce ne sont que mots, rien que des mots. Considère-les comme une légitime offense.* »

Il était psychanalyste et psychologue disais-je.

Il avait décidé d'enseigner ces deux matières, parce qu'il ne souhaitait pas sacrifier le restant de ses jours à travailler contre un salaire de cadre dans une entreprise. Il ne souhaitait être le directeur de personne, et souhaitait que personne ne soit le sien :

« *Ce n'est pas l'entreprise qui me dérange, c'est la logique qu'elle promeut que j'exècre. Quand on s'y trouve, diplômé guettant la banane placé dans les cimes. On ne rêve que de grimper pour la prendre. Et chaque étape gravit vers la banane promotionnelle est parfois une amitié sacrifiée, un honneur bafoué, une scélératesse affirmée, et des ressentiments générés.*»

Je trouvais son jugement sur l'entreprise faux et excessif, je prenais tout de même beaucoup de plaisir à l'écouter.

Effet de la guerre peut être, il avait à dire sur tout, il réfléchissait sur tout. Si l'*étripade* patriotico-guerrière avait ensauvagé nombreux d'entre nous, elle avait été un carburant pour d'autres, pour lui. Je ne me rassasiais jamais de ses réflexions. Je repense encore à celle-là :

« *La psychanalyse et l'économie sont les deux arnaques dont il faudra tenir compte pour comprendre l'homme, pour le cerner et se consoler de sa bêtise. La financiarisation de l'un rendra les hommes fous, reptiliens, guerriers, fourbes, inhumains, spéculateurs, puis la prétention à la scientificité de l'autre l'infantilisera et le consolera faussement* ».

Je lui répondais, que je ne comprenais rien, d'autant plus que lui-même était diplômé de « *ces deux arnaques* ». De ce fait, je tirais légitimité à mon incompréhension. En réponse, il me fixait longuement, souriait et changeait de sujet.

En peu de temps, j'ai immensément appris avec lui. J'apprenais de tout, de ces sourires, de ses propos, de ses principes, postures, il était une école ambulante. De là où il trouve *le vieux*, j'espère qu'il saura que je lui serai toujours reconnaissante de m'avoir épousée de force à cet homme. C'est la meilleure chose qui me soit arrivée ! En effet, le vieux juste avant sa mort, m'a obligée à épouser cet homme.

Il avait pris de l'âge et était malade. Valétudinaire lui, putain de moins en moins moi, il avait fini par être très malade et mourant pour tout dire. Je faisais de moins en moins le tapin, et rêvassait du retour de *Ib* et de mon voyage pour le rejoindre. Son fils, mon futur époux accompagné de *Domie*, avaient aménagé avec nous. Il s'occupait de lui beaucoup mieux que ne le faisaient nos docteurs, ceux que j'ai eus à rencontrer pour être plus juste.

Il nous avait faits convoquer une nuit, nous a fait asseoir auprès de lui. Il nous avait affirmés que ce qu'il s'apprêtait à faire, nous paraissait étrange mais que nous n'avions qu'à lui obéir, et qu'il s'agissait là de sa dernière volonté de père.

Il nous avait faits remarquer qu'il ne nous avait jamais rien imposé, et avait toujours laissé libre cours à nos caprices. Il souhaitait que j'épouse son fils, captieusement soit-il. Il a tout aussi demandé à ce dernier, qu'il m'accepte pour femme, puis nous a affirmés que comme mari et femme, pour chacun de nous il n'y avait pas mieux. Avec une assurance qui m'avait alors interpellée, il nous a rassurés que nous finirions par nous aimer. Il a rajouté, que nous étions la preuve que rien n'était impossible.

Nous nous sommes traditionnellement mariés, il est devenu mon époux et moi son épouse. De haine et de colère au départ, de mépris et d'incompréhension par la suite, voici comment je suis devenue sa femme et lui mon homme. Voici notre histoire, nous deux, tour à tour victime de la guerre, ensuite amoureux l'un de l'autre.

Nous nous sommes enfin remariés avec *Domie* pour témoin, l'hôpital pour mairie, et une partie de son couvre-lit comme alliance.

Voilà *M.* le journaliste-écrivain vous savez tout. Je suis tombé amoureux d'un homme. Je l'ai perdu dans cet accident dont vous savez désormais tout. Néanmoins, je refuse de croire qu'il soit mort, il n'est d'ailleurs pas mort pour moi, il vit et survit.

Je me suis arrangée avec les autorités du cimetière, j'y passe trois jours sur sept à ses côtés. Ensemble, nous prenons de bon repas, puis discutons à n'en point finir. Le plus difficile était de le retrouver, c'est fait. Alors, je sais qu'un jour il reviendra, j'en suis sûre.

Vous savez désormais pourquoi tout le monde me croit folle. Pourquoi, ils me *quolibettent* tous, m'appelle *la veuve folle, la veuve hantée*.

Maintenant, je dois vous laisser M., cela fait déjà cinq jours que je vous narre cette histoire, et nous sommes le Vendredi, je dois donc me faire belle, cuisiner, apprêter *Domie*, et partir au cimetière, ma seconde demeure.

Je sais qu'il m'y attend déjà, lui est parfait, il n'aime pas les retards, il ne m'en fera pas reproche par galanterie, mais je préfère éviter cela. Je ne désire pas perdre une seule seconde de vie avec lui. Je vous dis donc au revoir, je vous laisse la latitude de nommer cette histoire comme vous le voudrez.

-Au fait, une dernière chose, me croyez-vous folle ? Monsieur ! Monsieur ! Monsieur ! Monsieur, c'est à vous que je m'adresse.

-Waouh Madame ! Votre histoire, les bras m'en tombent ! Je n'en reviens pas ! Oh oui, votre question. Le moins du monde madame, le moins du monde. Je ne vous crois pas folle, vous l'êtes moins que nous tous, moins que tous ces fous-malades ignorants de leurs maladies. **Tout** ce que vous voulez, c'est être heureuse, tout ce que vous vivez et voulez c'est le bonheur. Et croyez-moi, vous auriez su mon histoire, vous aurez acquiescé. Le bonheur comme bon nombre de quête de notre siècle, est une douce folie, une folle illusion. Vous avez trouvé la vôtre, vous voilà donc heureuse. Non, vous n'êtes pas folle. Je m'en voudrais, de vous retenir encore longtemps. Allez ! Partez ! Quant à moi, je pars donner forme finale à tout ça et rencontrer d'autres personnes. J'ai d'ailleurs la certitude que nous nous reverrons. Une dernière chose, vous ne trouvez aucun inconvénient à ce que je nomme votre histoire : *folle histoire, fol amour*.

-*Folle histoire, fol amour* dites-vous ? Oui, pourquoi pas ? Je dirai même que j'aime bien. Nommez-la de la sorte, j'aime bien. Cela me convient comme titre, *folle histoire fol amour*. C'est bel et bien une *folle histoire et un fol amour*.

II

PATRICE ~~LA PATRIE~~/LA MATRIE

« Les morts gouvernent les vivants »

Auguste Comte

« On ne conçoit plus à mesure qu'elle s'allonge d'individus suffisamment dégoûtant pour dégoûter la patrie... Elle s'est mise à accepter tous les sacrifices, d'où qu'ils viennent, toutes les viandes de la patrie... Elle est devenue infiniment indulgente dans le choix de ses martyrs la patrie ! »

Céline

« Le patriotisme est la plus puissante manifestation de l'âme d'une race. Il représente un instinct de conservation collectif qui, en cas de péril national, se substitue immédiatement à l'instinct de conservation individuelle »

Gustave Le Bon

I

« Je te le redis, ne te mets pas en avant dans les narrations. Je te sais incorrigible en la matière. Aucun commentaire ! Ou très peu. Que les faits ! Contente-toi de narrer les faits. D'ailleurs, je relirai tous ces témoignages, avant de te dire ce qu'on devra en faire. »

Député par Matrie *Ivoiria*, ma mission était précise : juste retranscrire. Elle insistait encore à ce propos, parce que dans le fond elle me connaissait et avait raison : j'étais incorrigible. Bien que ma grande gueule, et mon style m'avait littéralement ruiné, je n'arrêtais pas. Il le fallait pourtant.

En réponse à son avertissement, je lui ai promis, que j'essaierai.

Pour la première narration, j'avais réussi ! En bon scripte testimonial, j'avais scrupuleusement recueilli les faits, puis les avais couchés sur du blanc. Comme Matrie *Ivoiria* me l'avait ordonné, je n'avais fait aucun commentaire.

Réussirai-je l'exercice pour une énième fois ? Continuerai-je ainsi, pour cette seconde halte littéraire au cœur de notre histoire patriotique ? Résisterai-je à l'irrésistible tentation pour moi, de me mêler de tout ça ? Rechignerai-je encore longtemps à gloser sur le patriotisme, leur patriotisme, le nôtre ? Je l'espérais en tout cas.

Ma mission et mon viatique, littéraire m'y avaient conduit. Ma plume m'avait fait échouer au cœur de l'univers patriotique. Leurs sentiments en valaient la peine lexicale. Leurs colères, leurs rancunes, leurs rancœurs, leurs haines surtout en valaient l'escale. Ressenties à l'endroit ou à l'envers ? À tort ou à raison ? Pisht! Je ne devais pas juger, juste rendre compte fidèlement. Essayer de le faire plutôt.

Nous étions devenus du fait de la politique, un abattoir humainement viandeux. Et dans ce brasier faussement attiédi en lequel nous avons transformé notre pays, j'avais une seule mission : porter aux yeux de tous, les faits et méfaits des guéguerres patriotiques que nous nous menions. Je devais par la plume, faire voyager au cœur de notre bêtise, nos bêtises, notre ensauvagement.

Notre pays avait été scindé en deux lands au patriotisme fieffé et pur ! La première, était *la pachydermie du sud*. Après l'histoire de la veuve folle, c'est là-bas, que je devais littérairement vous transporter. Ensuite, mon itinérance devrait vous faire découvrir la *pachydermie du nord*. Chacun de ces territoires avait ses chefs-patriotes, ses héros, ses discoureurs...

J'y étais donc, j'étais là parce que, je devais voir *Patrice* et *bambin chauvin*, les deux héros principaux de la *pachydermie du sud*.

De part et d'autre, tout était porté à démesure. Amour patriotique poussé à l'excès, bêtises pachydermiques poussées à son pinacle. Il ne fallait surtout pas les contredire ! On ne doit jamais aimer la patrie d'innocence, de virginité et de candeur, mais dans l'enivrement et l'incandeur. Pour elle, ils s'étaient fait fieffés bidasses, et étaient prêts à calancher là et maintenant.

La patrie avait son corps d'amants sincères, pour en faire partie, il fallait lui vouer un amour xxl, tant pis pour les cœurs minces incapables de lâcher du gros amour patriotico-pachydermique comme elle l'aimait. En plus, c'était jour de fête, il aurait donc fallu, que l'on l'aimât plus, beaucoup plus aujourd'hui. C'était le jour de son anniversaire, un nouvel et faux anniversaire : les funérailles de son vrai anniversaire, l'anniversaire de ses vraies funérailles. Le Jour de son indépendance !

En meutes et en ruts, comme *Rambo* et *pablito* leurs amis que vous découvrirez non loin d'ici, en *pachydermie du nord* ; les pachydermes bleus, ceux du sud, étaient enivrés de leurs certitudes patriotiques, sûrs d'être des amants leucocytaires à la patrie en péril.

Prêts pour la sainte castagne patriotique ; sans jamais être las, ils étaient là et tenaient à se distinguer des autres. Eux, phrasaient non-violence, *Gandhisme*, *Thaureauisme*. « *Nous c'est la victoire à main nue* » qu'ils racontaient. « *Nous allons gagner sans armes. Nous, nous sommes non-violents* » que d'autres ajoutaient.

Tout ça n'était que leurre. Il ne faut jamais, jamais s'armer de non-violence à la guerre. La guerre, il faut la faire féroce et dignement pour vaincre ou peut-être finir de façon *Samorienne*². Seconde option, s'en défaire et la fuir radicalement de manière *Célinienne*³, c'est mon option : fuir la guerre quelle qu'elle soit, et peu importe ses motivations. Hélas, ce n'est pas de moi qu'il s'agit ici, mais des patriotes, des amants à la patrie. Ceux qui auraient dû savoir, que l'on ne s'illusionne et ne s'honore de la *non-violence*, que parce qu'on est assuré de notre défaite par les armes. La non-violence n'est donc souvent, qu'une lâcheté qui se nie par impuissance, et s'harnache de dignité.

Les non-violents sont d'ailleurs toujours défaits et dépiteux. Les violents eux sont toujours victorieux, c'est toujours eux les plus malins. Voilà une règle, dont il ne faudra plus jamais se départir.

Pour tout dire, mes *non-violents* à la patrie, ne l'étaient d'ailleurs pas tant qu'ils le vociférassent et crussent. Eux n'étaient que l'appât humain agité et galvanisé pour patriotiquement adouber la riposte ; la guerre, la vraie, la féroce, la sale, la seule vraie guerre qui a toujours existé pour la patrie. Une guerre qui se préparait dans la pénombre de leur naïveté, confirmant ainsi la sempiternelle omophagie de la patrie.

Les hommes l'avaient ainsi faite celle-là, elle ne s'encomrait de rien. Afin que d'autres, les plus rusés puissent la posséder à leur guise ; il fallait toujours que certains de ses mêmes, soient simplement entourloupés pour les moins téméraires, ou offerts en viandes sacrificielles aux dieux anthropophages insatiables de la martyrologie patriotique. Tout

² Samory Touré.

³ Louis Ferdinand Céline.

comme au nord donc, en *pachydermie sud*, le fioul humain allait servir à la traction de l'édifice patriotique lambinant à guerroyer.

Et puis, s'ils me l'avaient permis, je leur aurais bien demandé, qu'ils me montrassent mes chers patriotes, lieu où armé de *non-violence* ; l'on gagnât guerre. Il faut *vite vite vite* le tonner, pour deséborgner les niais patriotes : par-delà l'enchantement narratif et exalté des uns, jamais aucune guerre, ni bataille ne vit *la non-violence* réellement triomphante. Gagner par *la non-violence*, c'est accepter de se faire supplicier, jusqu' à ce que par un sursaut humanité, l'adversaire décide de vous épargner. C'est donc, toujours lui qui vous fait vainqueur. Il ne faut point en douter, la victoire ne se donne pas, elle s'arrache et s'acquiert. Vouloir gagner la guerre par *la non-violence*, c'est comme dévirginer un tapin, y croire ; c'est forcément se faire avoir quelque part, et eux s'étaient fait avoir.

Tous s'étaient donc fait avoir ! Tous je le répète, les bleus, les verts, les violents et les non-violents... tous avaient été abusés. Ils ne manquaient plus, qu'à les en informer. L'heure n'était point à cela, l'histoire devait suivre son cours. Il le fallait, mon voyage et ma frasque en dépendaient. Pour qu'ils puissent revenir et tout réécrire, il fallait laisser les hommes aller à leur crucifix. Le crucifix patriotique.

Me voilà reparti ! *Matrie Ivoiria* m'avait pourtant mis en garde : tais tes commentaires subjectifs et retranscrits !

Je dois vite obéir à *Matrie Ivoiria* et me ressaisir. Je ne dois pas déborder, et m'incruster dans le récit. Tout ce qui précède ne sont que commentaires miens, rien à voir avoir l'histoire de *Patrice* la patrie et *Bambin Chauvin*. N'y croyez pas mot ! Ils sont d'ailleurs tous faux et foireux. Enfin je crois ! Il me faut reprendre ma juste narration et mission.

Je revois de nouveau *Matrie Ivoiria*, me mettre en garde : « toi contente-toi de présenter fidèlement aux miens. Prive-toi de donner des avis ou prendre position. Et même en retranscrivant, tu ne devras point user de ton style polémiste et pamphlétaire. Tout ça, t'a déjà couté assez... Contente-toi juste de narrer ».

Décidemment moi ! Je ne pourrais guère affirmer que, je n'avais pas été prévenu. Revenons-en au plus vite à l'histoire de la *pachydermie sud*, à *Patrice la patrie* et *Bambin Chauvin*.

Moi, je me suis d'abord éloigné des patriotes. Je me suis éloigné de tout ça, puisque les deux autres n'étaient pas là, ceux pour qui j'étais principalement là. J'attendais *Patrice* et *bambin chauvin*, c'est à eux que je devais parler.

En attendant, avec attention, j'observais la soldatesque des pachydermes verts sur leur champ de bataille, l'écorce de la patrie. Sans le savoir et vouloir, comme au nord, ils la piétinaient, mais prétendaient l'aimer, l'entaillaient et prétendaient la débosser de sa lie *contre-patriotique*. Ils lui gerbaient dessus, et trompétaient à tout passant, qu'ils lui portaient un amour sans vibices.

C'était un peu la faute à la patrie tout ça, elle n'avait qu'à pas se taire. Elle n'avait qu'à même pas s'appeler *Patrie*. La patrie c'est martial et masculin, et les hommes ça fait la guerre, ça étoffe les cadavres à la moindre occasion, c'est fait pour ça, ni Dieu, ni ange n'y ont rien pu depuis. Ils le lui rendaient donc bien à la patrie, l'amour sécant au nom dont ils l'avaient affublée. D'ailleurs, elle me l'a confié : elle n'est pas patrie, mais *Matrie*. Voilà qui sonne bien plus beau, paisible et révolutionnaire. Encore, faudrait-il qu'on l'entende.

Me voilà de nouveau digressif : je suis incurable ! Je sais, je suis un tantinet trop dur avec les patriotes et le patriotisme de nos deux lands, mais... Revenons-en aux patriotes du sud !

J'ai fini par me rapprocher d'eux, des patriotes bleus ! Je me suis fondu dans la masse comme on dit, la masse patriotique. Je me suis incrusté, dans la foule de ces amants voluptueux de la patrie. J'étais en eux, sans être avec eux. C'est dans cette foule, que la croute de la patrie était soldée à tout-va. C'était la dernière démarque ! Donc, pas besoin de grande chose, pour en avoir un morceau. Son jarret à la patrie, on vous le bradait à moindre coût. Le mot de passe était assez simple : *j'aime la patrie, les autres non !* Il n'y avait pas d'autres vérités à chercher, on n'aime pas la patrie avec les autres, on ne doit pas l'aimer de

la sorte, c'est toujours dans la pente inverse qu'il faut le faire. Amourer la patrie à exclure le monde s'il le faut, tant pis : notre amour patriotique était vigoureusement exclusif ! L'amour patriotique s'est-il d'ailleurs vêtu d'un autre harnais ?

Je dois arrêter ma glose intrusive dans ce récit. Il le faut ! Je reprends, je me reprends. Je reprends le fil de ma narration sur les patriotes. Enfin, je réessaie.

Je les écoutais parler, piaffer, vociférer, gueuler... j'embastillais dans ma plume, tous leurs mots et maux, impressions et expressions. Hormis quelques bougres échoués à l'endroit par accident, plusieurs chômeurs venus donner une autre teinte à leurs quotidiens amputés d'hivers et de printemps, des *tireurs à mineurs* incorrigibles et *des mineurs à tireurs* ; ils y avaient des Hommes, des hommes et des femmes sincères, victimes et victimisés. Des hommes sincères, qui aimaient sincèrement leur pays, qui refusaient qu'il soit attaqué, diffamé. Tous là et las, unis, réunis et entassés : c'étaient des patriotes. Des patriotes qui avaient des choses à dire et entendre. Je les écoutais :

-(Un jeune) : Moi je vous dis les gars, ceux-là, c'est des assaillants. Ils veulent gâter pays-là, mais ça ne marchera jamais. Nous on est là, calés ! Ils vont marcher sur nos corps s'il le faut, mais jamais ils ne viendront ici. Et puis, est-ce que c'est forcé même ! On dit, on ne vous veut pas, que vous n'êtes pas de vrais éléphants. C'est simple, aller chercher votre vraie forêt. Ce n'est pas de vrais éléphants je vous dis la vérité. Regardez leurs noms et prénoms. Ça là, il n'y a pas ça chez nous. Tout ça vient de la forêt lointaine après le nord là-bas ; donc, ils doivent aller là-bas. Même leurs tailles, vous avez vu ; vrai éléphant ne peut pas avoir taille comme cela. Je dis, les gars ; est-ce que dire à quelqu'un va chez toi c'est injure ?

-(Un autre jeune lui répondant) : Vraiment, ce n'est pas injure ! C'est la vérité ! La vraie vérité ! Je vais vous parler de quelque chose. Vous croyez que ça là, c'est affaire de faux éléphants seulement. Non seulement, ce ne sont pas de vrais éléphants ; mais leur vrai chef, c'est le grand coq tricolore. Et le grand coq tricolore, passe par notre voisin, le petit épervier rouge jaloux de notre pays pour attaquer. Lui, il n'a pas pétrole, ni mers ; donc

c'est pour ça il veut voler pays-là. C'est le grand coq tricolore, qui a monter plan ça là. Dans le fond, c'est à cause de nos richesses. Est-ce que vous savez qu'ici, il y a tout ? Or, diamant, cobalt, phosphate, pétrole, manganèse... On dit même qu'on a découvert uranium et bauxite de l'autre côté là-bas, là où les éléphants verts assaillants sont. Mais eux, ils ne nous connaissent pas ! On va aller les déloger ! On va finir avec eux et ensuite on va s'occuper du grand coq tricolore, et du petit épervier rouge. Dans tous les cas, Dieu est avec nous.

- (Une mère) Mon enfant : Ehhh Mon enfant, donc on a tout ça chez nous ! Eh assaillant laissez-nous tranquilles ohhh. À cause de notre richesse, vous nous attaquez, tuez nos enfants, massacrez nos maris gendarmes, violez nos filles... Vrai vrai éléphant ne fait pas tout ça. En tout cas, l'éternel des armées est avec nous. Ils sont vaincus, ils sont vaincus au nom de Dieu. Ils périront tous au nom de Dieu.

- (Une autre femme moins agitée, presque en pleure) : vous savez, moi je n'aime pas la politique, je n'aime pas tout ça. Mais, j'étais là-bas et ils m'ont tout pris. Mon mari gendarme et mon premier fils, ils les ont tués dans la nuit. Qu'est-ce que, je peux faire maintenant ? Moi je m'entendais bien avec eux, ma meilleure amie même était une d'entre-eux ; mais c'est fini, ils ont tout gâté. Moi aussi, ils vont me tuer avant de commander pays-là.

- (Un autre jeune lui répondant) : Ehhh la vieille mère, il faut te calmer. Nous, on ne laisse pas ça là. On va venger ça grave ! Je te dis assaillant va voir notre pays la louper, tellement on va tuer. La vieille mère, Dieu même ne peut pas accepter qu'on laisse ça comme ça. Tu sais, tu as vécu un peu la même chose que le last : vieux père Patrice. Lui-même pour lui est plus grave. D'ailleurs même depuis là, on l'attend il ne vient pas. C'est lui nous on attend ici. Les hommes de Dieu ont prié, les chanteurs ont chanté, les petites ont bien dansé. Les lieutenants du last ont parlé fatigué, c'est lui nous on veut voir maintenant. Ah voici, son fils Bambin même qui monte sur le podium. C'est qu'il arrive le last arrive.

-(La foule) : Patrice, patrice, patrice. On veut patrice, on veut patrice, on veut patrice...

-(Bambin chauvin) : Camarade éléphants, je vous salue. Le camarade patrice est là ! Il arrive. Est-ce que vous l'attendez ? Est-ce que vous avez envie de le voir et l'entendre ? Est-ce que vous êtes prêts à obéir et écouter ce qu'il va vous dire ? Il a les sons ! Les derniers sons vrais et sans filtres qui viennent de la maison du grand éléphant bleu, le vrai. L'éléphant mâle et viril, garçon complet. Voilà patrice ! Voilà le last.

II

Intervention de Patrice et la suite.

Camarades ! Camarades ! Camarades ! Camarades, je comprends vos joies, je comprends vos peines, je comprends vos cris qui laissent voir plusieurs sentiments, que je trouve normaux. Chers amis, vous devez vous taire et écouter, si vous ne vous taisez pas ; on ne pourra pas s'entendre et se comprendre. Or, j'ai des nouvelles à vous donner. J'ai des choses à vous dire. J'ai des sons pour vous, de vrais sons venus directement de chez l'éléphant Bleu. Le grand et seul vrai éléphant, l'homme-pachyderme, notre éléphant invincible m'a transmis des informations sûres pour vous, et c'est pour cela que je suis ici.

Amis patriotes, avant tout faisons deux minutes de silence pour nos morts, nos enfants tués par les assaillants. Taisons-nous deux minutes pour eux.

Camarades, je dois vous parler de deux petites choses avant de continuer. Vous vous demandez sûrement, pourquoi nous venons de faire deux minutes de silence, et non une minute comme tout le monde ?

Laissez-moi vous dire tout de suite camarades patriotes, c'est parce qu'il faut radicalement se distinguer de l'assaillant. Eux et nous ne sommes pas pareils, nous ne sommes pas même chose. Entre un assaillant qui attaque la patrie et des patriotes qui la défendent, il ne peut pas avoir d'égalité. C'est pourquoi, nous devons nous différencier d'eux en tout. Là-bas, eux ils font une minute de silence pour leurs morts, ici à partir de maintenant, nous on en fera deux. Nos enfants sont morts en défendant la patrie, eux tout le monde connaît les conditions dans lesquelles, ils ont perdu les leurs. Camarades. C'est ça qui est la totalité, à part ça, il n'y a que du mensonge.

Camarades, j'entends beaucoup d'entre vous m'appeler, crier mon prénom et d'autres même m'envoient des lettres. Je suis content, je suis heureux d'avoir une famille comme vous. Mais patriotes, je dois vous dire une autre chose. Dans vos cris, j'entends souvent *Patrick*. Non, non et non ce n'est pas *Patrick*, mais *patrice*. C'est *patrice* comme *patrice L.* Là aussi, c'est ça qui est la totalité.

Maintenant, passons aux choses sérieuses. Pachydermes bleus, vrais pachydermes, pachydermes au sang pur, j'ai de bonnes nouvelles pour vous.

Camarades! Assaillant est foutu dans ce pays-là. Ils sont venus la nuit, nous on dormait et ils nous ont attaqués et ont été vaincus par nos soldats à moitié endormis. Maintenant, nous sommes réveillés, debout. En plus mes amis, le vrai éléphant a donné des moyens à nos loyalistes et très bientôt, nous allons déloger les assaillants.

Vous savez, technique de guerre oblige, je ne peux pas vous en dire plus. Mais sachez que, quand cette fois nous allons nous lever là, on ne s'arrêtera que dans la capitale de notre voisin, petit épervier rouge qui est jaloux de nous. Vous le connaissez tous, donc je ne vais pas le nommer. Je ne vais pas dire son nom pour salir ma bouche. Mais lui aussi est foutu, il a donné son pays comme territoire pour s'entraîner et attaquer le nôtre. Il dit que le pays là c'est pour lui aussi n'est-ce pas ? Eh bien, il nous aura ! Il nous aura, car on ne s'arrêtera que dans sa capitale, lorsque nous allons attaquer.

Camarades, je suis venu vous rassurer, n'ayez plus peur. Il y a des signes qui ne trompent pas. L'éternel des armées se manifestera et *David* vaincra *Goliath* de nouveau. Ça, ça ne ment pas, ça n'a jamais menti et ça ne mentira jamais. C'est la parole de Dieu, et ni le petit épervier rouge jaloux, ni le grand coq tricolore, ni les assaillants de *la pachydermie* du nord ne pourront rien contre ça. Au nom de Dieu, ils sont vaincus ! Ils sont vaincus au nom de Dieu ! C'est ça qui est la totalité.

Camarades avant que je termine, il faut qu'on parle un peu des assaillants et de leurs alliés. Vous savez jusqu'aujourd'hui, ils ne nous ont pas dits pourquoi ils nous ont attaqués. Bien sûr, nous on sait que c'est à cause de nos richesses, notre sol, notre sous-sol, notre pétrole, café et cacao. Mais quand même on veut les entendre, parce que, jusqu'ici, ils n'ont fait que bailler.

J'ai entendu certains, dire que c'est à cause de carte de séjour, c'est à cause de nationalité et autres raisons farfelues. Camarades, est-ce que c'est nous on a mis carte de séjour ici ? D'ailleurs même chez le grand coq tricolore là-bas, il y a carte de séjour. Est-ce que dire à quelqu'un tu n'es pas chez toi ou va chez toi, c'est injure ? Est-ce que c'est une raison pour faire la guerre ?

Je vais vous dire quelque chose pour arranger les palabres. Comme on dit que nous ne sommes pas gentils, et que nous n'aimons pas les étrangers, alors nous on demande à ceux qui aiment les étrangers, de venir les chercher et les envoyer chez eux. Nous on le dit et on le répète : on aime les étrangers, mais on se préfère. Étranger ne peut pas commander ce pays-là, étranger ne va jamais commander pays-là. Si pour cela, on doit marcher sur nos corps, alors ils le feront. Ils nous tueront tous peut-être, mais jamais, jamais nous on acceptera que ce pays-là et ses richesses, la terre de nos ancêtres, nos forêts, nos terres, notre eau, nos sols et sous-sols appartiennent à des étrangers.

En parlant des étrangers, nous on veut poser une question, une seule question : quel est le pays où il y a autant de pourcentage d'étrangers que chez nous ? Il n'y en a pas, nous sommes les seuls en Afrique, les seuls au monde même, alors qu'on cesse de nous distraire. Nous les éléphants quand on est en colère, on est en colère et actuellement c'est le cas, donc on ne va plus se taire, ni se laisser faire.

On dit que nous sommes xénophobes. On nous accuse. Les médias du mensonge, et de la division salissent notre pays avec ces accusations sans fondements. Désormais, nous allons répondre.

Que les autres comprennent une bonne fois pour toutes : nous, ce sont les étrangers qui ne nous aiment pas dans notre propre pays et nous, on ne peut pas accepter cela. On ne va jamais accepter cela ! Quant à ceux qui sont allés se commettre avec nos ennemis pour nous attaquer, qu'ils sachent désormais qu'ils ne sont plus des nôtres. Nous, on les combattra maintenant, jusqu'à ce que le pays soit totalement libéré. Croyez-moi, c'est pour bientôt, bientôt nous finiront avec les assaillants. C'est ça qui est la totalité, et tout le reste est mensonge.

Camarades, je dois vous laisser maintenant ! J'ai un rendez-vous avec quelqu'un pour parler de moi et de nous aussi. Vous savez, tout ce qu'on fait, c'est pour la patrie, la mère patrie et on doit se battre sur plusieurs fronts, donc je dois aller voir un écrivain pour discuter. Je vous laisse donc avec les autres, mais n'oubliez pas : c'est bientôt la fin et c'est foutu pour tous les ennemis de notre pays. Il ne leur reste que quelques jours. Assaillant ne vas jamais gagner ici, assaillant ne peut jamais vaincre ici. Dieu est avec nous, *David* vaincra encore et toujours Goliath. Les assaillants, le coq tricolore et le petit épervier jaloux sont vaincus. C'est ça qui est la totalité !

-M. l'écrivain ! Jeteur d'encre pardon ! Veuillez m'excuser, je ne suis pas habitué à ainsi nommer les écrivains ! Alors, vous voulez donc tout savoir de moi et Bambin Chauvin.

-Exactement !

-Voilà, si je devais me résumer avant de me conter ; je vous dirai que : nous ne sommes que des victimes de ceux que nous combattons aujourd'hui. Vous savez, moi je n'ai jamais aimé la politique, je l'ai même toujours regardé d'un mauvais œil. Profondément utopiste, bien qu'ayant l'âge de le faire, je n'ai jamais voté, ni milité au sein d'une formation politique de la pachydermie. Pour moi, il n'y avait que les études qui comptaient. C'est pour cela que j'étais là où vous savez, quand tout ça a éclaté. Je préparais ma thèse de Doctorat. Ma vie était assez routinière et banale pour tout dire. Je passais mes demi-journées dans mon laboratoire de recherche, ne regardais la télé que passé midi et prenais beaucoup de plaisir

dans la fréquentation des bibliothèques et tout autre lieu de culture. Et puis un jour, il y a eu cette fameuse nuit que vous connaissez et la journée suivante. Moi, j'ai été informé de tout ça que plusieurs heures plus tard.

Mon téléphone était éteint comme à mon habitude pendant la matinée. Une fois rentré chez moi, je l'ai remis en marche. Ma messagerie vocale me signala alors un message de papa, je m'empressais de l'écouter et mes souvenirs concernant ce message sont intacts : « Mon fils ici la guerre à encore repris La situation est assez confuse et je ne sais pas comment tout ça se terminera. Notre camp est actuellement attaqué à l'arme lourde et une trentaine des gendarmes du camp ont déjà été tué. Je crois que ceux qui nous attaquent font la ronde, j'entends présentement les tirs dans la maison du père à Bambin et il sera tué je crois. Bambin a hasardeusement passé la nuit ici, et si mes intuitions se confirment, ça sera bientôt mon tour, je ne serai point épargné sache que je t'aime. Adieu. »

La suite, c'est Bambin, aujourd'hui Bambin Chauvin qui me l'a expliquée. Papa l'avait caché. Il a donc vu lui et maman se faire massacré cette nuit-là. C'est volontairement, que je vous épargne des détails qu'il me donna de ce drame, pour lui double. Lorsqu'il s'est rendu chez lui, il a trouvé son père et sa mère eux aussi tués.

Bambin est mon petit frère de circonstances, et il a fini par devenir mon fils. Son père et le mien étaient tous deux gendarmes et voisins. Mon père était le commandant en chef de la gendarmerie de la troisième ville de notre pays, et celui de Bambin était son adjoint. Ils étaient tous deux considérés comme des caciques militaires du régime en place, et c'est pour cette raison qu'ils ont été froidement éliminés. Je dois vous préciser que ceux qui les ont liquidés, avaient une liste. Bambin me l'a confirmé. Il m'a dit que les tueurs ont prétendu, que nos pères avaient été complices de tortures à leur endroit : ils ne faisaient que se venger, si l'on se fie à leur version des faits.

Vous savez M le jeteur d'encre, bien qu'ayant vécu tout ceci, rien ne me disposait vraiment à devenir leader de mouvement patriotique. Je vous l'ai signifié, je n'aimais pas du tout la politique. Je suis revenu en Pachydermie, pour les obsèques de mes parents et ceux de

Bambin. J'étais là, pour soutenir Bambin et aussi réfléchir au moyen de l'amener avec moi puisque, plus rien ne le retenait ici. Il y a eu peut-être heureusement, peut-être malheureusement cette interview que vous connaissez, où j'ai dit avec allant ce que vous savez. Vous connaissez cette interview désormais fameuse, où j'ai forgé les vocables patriotiquement célèbres de : coq tricolore, épervier rouge jaloux et faux éléphant vert. Depuis, cela m'a-t-on dit, a plu aux foules, et déplu à leurs adversaires qui m'étaient jusque-là inconnus. Il paraît que mon discours a mobilisé et réconforté. On dit que des victimes tout comme moi, et des millions de personnes frustrées pour diverses raisons, ont vu en moi leur leader et frère. J'étais dès lors le symbole de leurs luttes, alors je ne pouvais pas me défausser. C'est ainsi : il paraît qu'il ne faut pas se refuser à l'appel de la patrie et à celui des patriotes. Voilà comment je suis devenu, ce que je suis.

Je crois vous avoir dit l'essentiel, je vais donc devoir vous laisser. Je suis convoqué pour affaire patriotique urgente à la base. Vu tout ce que vous voulez savoir, je crois que nos entretiens se dérouleront à intervalles de plusieurs semaines. Peut-être dans quelques jours, nous nous reverrons et je répondrai aux autres de vos questions, celles relatives au patriotisme, aux assaillants, à leurs revendications, au coq tricolore et à l'épervier rouge jaloux. Au plaisir de nous revoir donc, M le jeteur d'encre.

III

La victoire est au grand coq tricolore, l'échec est au patriotisme, celui à main nue surtout. La force du coq est triomphe, celle des patriotes est défaite. Le coq tricolore face aux patriotes, a été encore invincible et destructeur. Ses balles l'ont été, et elles le seront toujours face aux patriotes, les patriotes *Gandhistes*.

Par échéances successives, séculaires, annuelles, mensuelles, journalières pris à l'échelle du monde cette fois-ci ; l'antipatriotisme armé du coq, comme pour désaguerrir les puceaux patriotes gonflés de fausses certitudes patriotiques non violentes, venait refaire ses emplettes en âmes, hommes, sang, femmes, enfants et chairs. Il ne pouvait point discéder à cette exigence de son essence, son essence aux autres, *son altruicide*. Son essence aux patriotes, aux faibles et non-violents. Il leur revenait donc à eux, de cesser de l'affronter du glaive de la non-violence ; changer d'approche dans son rapport au monstre, ou fuir pour admirer de loin sa marche inentamable et irrésistible. C'était mon option. Je suis Céline, je suis un lâche !

Balles du coq invincibles, les poitrines patriotiques peuplées de colères indicibles. Face à face les deux, patriotes face aux contre-patriotes. Les uns chantant l'hymne nationale, belle ode aimante pour l'occasion chant de guerre. Les autres, positionnant cliniquement leurs chevrotines antipatriotes dans les calibres devant les débagouler ignées au plus haut point, dans leurs joyeux et insoucians caveaux : le corps des patriotes.

J'en pleure encore ! J'en pleure, d'encres et de larmes. Qu'avaient-ils donc, de non-violence armée, à aller affronter l'ogre invincible ? On ne fait pas de victoire à main nue, je le redis. Victoire et main nue sont aussi *oxymoriques* que moralisation et pègre. Celle qui tue, pille et viole. Pourquoi refusaient-ils de le comprendre ?

Je les regardais encore cette fois. Après qu'il nous ait brusquement interrompus, je me suis empressé de suivre le lieutenant de *patrice*. Une fois sur les lieux, je me suis éloigné, pour tout voir, bien voir. Moi j'étais là ! J'étais une fois de plus là, moi le témoin, le jeteur d'encre.

J'étais cette fois avec eux, sans être en eux. Je ne pouvais pas être en eux, parce que moi, je ne suis pas non-violent, je suis lâche, fier de l'être et anti-guerre. Et parole de *Matriote*, si un jour, il me prenait de vouloir aller combattre frontalement l'ogre ; je me parerais d'arsenaux beaucoup moins dérisoires que ceux de la non-violence.

Je sais, je digresse à nouveau. Plutôt que de conter l'histoire de mes patriotes, je me raconte.

Je me reprends !

De toutes parts, des thrènes fusaient dans la foule copieusement débandée, par la technicité meurtrière avec laquelle, les poussins armés du coq tricolore piochaient des âmes dans le troupeau nationaliste sacrificiel.

Frappes chirurgicales avait-on dit. Tirer avec précision et à vue sur des hommes désarmés, relevait désormais d'une opération de chirurgie. Faire des cadavres à mesure de kilomètres, participait de l'art de la guerre : sacré monde, il était beau son progrès ! Pauvres, fiers et braves patriotes ! Ehontés, meurtriers, et lâches antipatriotes.

Et revoilà, Je digresse de nouveau, je transgresse les interdictions de ma mandante.

Retournons sur le théâtre de l'action !

Un cortège funèbre s'était subitement formé, brandissant dans une civière instinctivement improvisée, un corps décapité embrassant le ciel bleu de son rouge. Cette procession *pavloviennement* formée, insistait pour présenter, puis offrir au ciel silencieux, l'un des leurs que les balles avaient refroidi. Sa tête avait été explosée par le tir d'un sniper, et le ciel refusait d'accueillir en son sein, ce corps désormais sans tête. Il semblait dire aux patriotes, que lui l'avait rendu à la terre tout autre, il ne l'accepterait donc qu'intact et

immaculé. Le laid tableau qu'en avaient fait les poussins du coq tricolore, inspirait dégoût même au ciel pourtant d'une clémence épousant parfois l'infinitude.

Bambin chauvin avait été touché. Couché, son âme avait rejoint le panthéon des martyrs à la patrie en péril. Son assassin avait été mansuet, il lui avait laissé son corps et avait juste pris sa tête. De celle-ci, il avait fait une bouillie pâteuse de sang et de chair, en avait offert une portion en souvenir au chemin emprunté par la procession, puis avait conservé l'autre partie sur la civière.

Ce reste de corps gisant dans la civière, indignant légitimement les patriotes qui le brandissaient en offrande, et en témoignage de la cruauté de leurs adversaires au ciel muet ; était la victuaille journalière du multiséculaire et invincible coq tricolore, des coqs impériaux. Hier le laid chef-d'œuvre en lequel il avait refait *Bambin*, aurait été appelé *Patrice, Ernesto, Thomas, Amilclar, Eduardo, Samora, Medhi, Malcolm, Martin, Kimpa...*

Je venais de comprendre enfin l'allant avec lequel, mon second entretien avec *Patrice* avait été interrompu par l'un de ses lieutenants : « *C'est gâté là-bas Patrice, c'est gâté mal même viens vite. Tu es convoqué au...* »

Il n'y avait que cette phrase que j'avais retenu de son interpellation, après il avait ânonné quelques banalités relatives à une riposte, revanche, contrattaque, puis s'était effondré. Il s'agissait de la mort d'un jeune, d'un bambin aimant son pays, de *Bambin, de Bambin chauvin*. Comment tout ça avait été possible ? Comment tout ça avait commencé ?

Le drame a commencé par les appels incessants de dieu ! Il faudra s'en faire, au XXI^e siècle tous les carnages et toutes les boucheries humaines, s'origineront immanquablement en dieu. Non pas le vrai Dieu, le Christique, mais le dieu borgne, le dieu cathode : la télé et sa sœur l'internet. C'est pour cela que, tout sain homme devra dangereusement s'en méfier. Ils seront les outils par excellence d'arasement des intelligences, l'esquif des patriotes se livrant insouciamment à Thanatos. Aussi, il faudra même parfois violement la pourfendre, parce que, brisant la culture comme censure à l'information, ils nous feront préférer la seconde à la première.

De surcroît, ils ne pourront prospérer que sur la ruine des livres, sur la mort de la culture et le triomphe de l'information, *l'in-formation, l'a-formation*. Il faudra donc veiller à vitupérer de temps en temps la tété, car au prétexte de distiller de la culture populaire, et tout autre formule *oxymoriques* prisée par les modernes ; elle volera définitivement la vérité aux bibliothèques, y substituera un succédané qu'elle enfermera en elle, travestira en l'esthétisant d'ignareries sanctifiées et d'inscience, puis nous la débagoulera à flots ininterrompus.

Que les lecteurs me pardonnent mes excursions hors du champ littéraire fixé par *Matrie Ivoiria*. J'ai une nouvelle fois échoué, non sans avoir essayé. Le drame dont je fus témoin, en est la cause. Ce drame, dont sûrement par excès, je rends dieu télé en partie responsable.

Je vous y transporte à nouveau.

Ce jour-là, la télé a ordonné et ils ont obéi. Les patriotes ont obéi !

Dieu-télé avait sonné le tocsin ! Il avait tyranniquement ordonné. Dans son œil, s'étaient tour à tour succédés : politiques, journalistes, médecins et hommes en robe, donc sans culottes. À la bouche, la phrase-arnaque lâchée opiniâtrement : *Descendez dans la rue*.

« *Descendez dans les rues* » qu'ils piaillaient : faux. « *Descendons dans les rues* », auraient-ils dû dire : c'est plus vraie, plus *Matriotique*.

Le commandement patriotique, si vrai était-il, n'aurait pas dû être celui lâchée ce jour-là. Il aurait dû être un appel de jonction, et d'adjonction d'hommes à d'autres hommes quels qu'ils soient, et non cette injonction fourbe, excluant de facto certains de l'effort de sang, du devoir de mourir pour la patrie. À mourir pour la patrie, il fallait y aller tous, ou ne pas y aller simplement. Mon choix à moi, il est connu. Donc...

Je sais ! Je continue mon procès à charge contre la guerre, le patriotisme et la télé cette fois. Soyez-en sûrs, mon mandant corrigera tout ça. Elle retoquera la narration, et l'expurgera de moi, de mes digressions d'alter-patriote.

J'avoue, c'est irrésistible pour moi : je dois en remettre, et la ramener. J'en étais aux patriotes, et à l'injonction qui les mobilisait : descendez dans les rues !

Les patriotes, eux ne le comprenaient pas de mon oreille. Obéissant au commandement itéré par la caste patricienne patriotique, ils sont massivement descendus. On leur a dit, qu'il fallait être debout pour mourir. Je réponds qu'il ne faut tout simplement pas mourir pour son pays, mais vivre le plus longtemps pour lui. Voici la vraie maxime selon moi. Hélas !

À untel faisant l'amour à sa jouvencelle, on a enjoint d'interrompre l'acte. À cet autre mendiant à Dieu un clin d'œil, on a demandé de mettre Allah ou Christ en attente. À l'affamé profitant d'une pitance journalière méritée, on a rappelé la supériorité de croute patriotique. Descendre dans la rue, il n'y avait que cela qui avait de l'importance.

Armé de Gandhi et de Thoreau, il fallait descendre affronter l'ogre impérial et ses poussins tricolores armés jusqu'à l'ergot. Il le fallait car, ces derniers venaient d'interrompre jalousement, l'opération de libération totale de la patrie, qui avait été entamée pour chasser les *antipatriotes*, qui étaient réfugiés en *pachydermie du nord*.

Non contents d'avoir interrompu la guerre libératrice des patriotes bleus contre les *antipatriotes* verts, les poussins tricolores qui les soutenaient, tentaient de renverser le champion des bleus, au profit de celui de verts. Ils voulaient en finir avec le grand éléphant bleu, l'éléphant-type, l'éléphant-père, celui à la grande trompe qui barrissait beaucoup plus que tous les autres. Pour cela, ils avaient occupé nos ponts, nos ports, aéroports, routes, nos hôtels ...

Un de leurs avions de guerre, avait même pris la maison du grand éléphant bleu comme cible : ils tentaient tout simplement de l'assassiner. Vrai ou faux, du vrai dans du faux, du faux dans du vrai, peu de faux et tant de vrai, tant de faux et peu de vrai : peu importe, la télé l'avait dit et c'était le plus important.

Les patriotes étaient donc sortis massivement, non-violents ils avaient vaincu, gagné, battu et abattu à moitié le grand coq tricolore. Ils l'ont empêché de leur ravir la patrie, l'ont affronté à main nue, devant ce grand hôtel symbole de notre fierté.

La chair victoire patriotique n'avait pas été gratuite néanmoins, elle ne l'était jamais, et ne le sera jamais. Soixante-quatre patriotes, avaient été décimés. Soixante-quatre patriotes, contre zéro tricolores : les patriotes avaient été vainqueurs tout de même, ils le clamaient en tout cas.

Quelques semaines plus tard, l'on avait fait bâtir un monument aux martyrs, puis une fondation pour le patriotisme. Trois jours de deuil national avaient été décrétés, un quatrième jour spécial, avait été ajouté à ces journées de deuil et décrété journée chômée, fériée et doublement payée : *la journée Bambin chauvin*.

Au cimetière national des martyrs de la patrie, lors des funérailles nationales organisées pour les patriotes ; une tombe spéciale avait été bâtie pour *Bambin Chauvin*. Faite d'ivoire, elle a été royalement décorée, sertie d'or et verdie d'une rutilance inégalée. Sur la pierre tombale était marquée épitaphe suivante: *Immortel Bambin, mort pour la patrie reconnaissante à jamais*.

Patrice, avait été absent de toutes les cérémonies organisées pour célébrer l'héroïque mort des patriotes, dont celle de son "fils et frère" *Bambin*, héros de tous encensé. Des rumeurs déplaisantes, commençaient d'ailleurs à courir à son propos. Moi, j'avais rendez-vous avec lui, le lendemain des journées de deuil national. Contrairement à notre première rencontre, c'est lui qui m'avait fait appel cette fois-ci. Nous avions notre entretien à clore et il désirait me parler.

« *Moi aussi, comme lui j'aurai voulu le contraire, j'aurai souhaité que David vainquît Goliath. Hélas, tout le contraire fût, Goliath avait terrassé David. Je commence à croire, qu'il en sera toujours ainsi, tant qu'il sera question de réalité. Inversant ainsi la vérité*

biblique, la vérité christique ; le grand cop tricolore, défît soixante-quatre David, soixante-quatre patriotes. De quelques coups de fusils, il en fit une victuaille pour Azraël. Peut-être était-ce là aussi, la nature indéniable de notre monde, une fois débarrassé de l'esthétisme dupeur dont on l'harnache. Du coup, j'avais l'impression d'avoir découvert le synonyme implacable de notre monde : l'anti-bible, l'antéchrist.

Dieu se mêle-t-il de nos histoires et guéguerre patriotiques ? Dieu nous avait-il abandonnés ? Avait-il été jamais été notre bras armé ? Existe-il, ce Dieu Davidique dont nous nous croyions être les enfants tant aimés ? Peut-être, Dieu lui-même aime-t-il les forts, le grand coq tricolore et méprise les faibles, les vaincus, éternels vaincus ? David vaincra-t-il Goliath ? David a-t-il jamais vaincu Goliath ? Et s'il n'y avait que dans la littérature sainte, que cet affrontement aux configurations sans issue favorable pour le faible, avait un dénouement Davidien ? Et si dans le fond, ce monde-ci n'était que celui de l'ordre impérial ? Et si la réalité que nous refusions de voir, était celle-là : l'ère des patriotes vainqueurs, n'est pas de ce royaume, mais de tout un autre. Et si, notre destin était de nourrir l'anthropophagie impériale, afin d'être des obtenteurs de la droite du père ? Et s'il nous fallait nous désencombrer, de ce patriotisme jactancieux ? Et s'il nous fallait une déprise, de ces discours non-violents, mais exclusifs des nôtres, que nous éructions ? Et si les armes, dont nous nous étions aguerris, n'avaient été qu'un bataclan qu'il nous fallait définitivement déposer à la déchèterie du patriotisme, pour nous appareiller d'armes de toutes autres natures ? Et si...

En attendant toutes ces questions, la gauche du père était triomphante. Elle en avait momentanément fini avec nous, et s'en était allée tout aussi temporairement, pour peut-être bouffer du patriote dans d'autres contrées. Il n'en manque jamais, il n'en manque jamais des patriotes prêts à mourir pour la patrie.

Ne me faites pas si vite reproche, de mon incorrigible manie d'interférer dans le récit. L'auto-questionnement radical, à quelques giclées d'encre au-dessus était celui de *Patrice*. Hérésiarques en apparence, prenant par moments des allures d'acte d'accusation de prodiction à l'encontre de Dieu ; il était fruit de l'acédie profonde dans laquelle il vivait, depuis le carnage infligé par le coq tricolore aux patriotes.

Comme en *pachydermie* du nord chez les verts, en *pachydermie* du sud chez les bleus, *Dieu* était l'outil de légitimation des raisons patriotiques. À juste titre donc, lui, son royaume, ses narrations et actions, furent les premiers destinataires des tutoiements de l'acédie de *Patrice*.

Moi, je le partageais avec lui bien sûr, mais je le rappelle, il n'était pas mien : le préciser en vaut la peine. Moi, je n'étais ni de la pachydermie du nord, ni de la *pachydermie* du sud. Je n'étais d'aucune couleur, ni vert, ni bleu, encore moins *verbleuté*.

Moi, je n'étais qu'un jeteur d'encre député par mère *Ivoiria*, afin de retranscrire tout ça. Moi, je n'étais qu'un *Matriote* convaincu, qui se devait de vendre l'amour *Matriotique* selon le vœu d'*Ivoiria*. Et en dernier ressort, je demeurais viscéralement anti guerre. Mais, tout ça m'a déjà créé assez de problèmes, et cela appartenant à une sphère autre que celle de notre narration. Il me faut pour en finir, exposer les derniers propos de *Patrice*.

Lorsqu'il eut fini avec le ciel, il en revint aux abîmes, à ce qui lui paraissait être désormais des abîmes de son patriotisme et ses nouvelles résolutions à ce sujet. Seul, pâle, d'humeur contristée, voilà ce qu'il me tint comme discours : « *soixante et quatre morts, soixante et quatre patriotes assassinés, par des balles d'alliés apparents de mes frères que, je qualifiais d'assaillants. Où étais-je d'ailleurs d'ailleurs, lorsque ces frères m'ont tourné le dos, se sont faits de nouveaux amis, sont devenus mes ennemis, leurs nouveaux amis avec ? Qu'ai-je diantre fait pour éviter la fin de notre fraternité, et pour empêcher que se forme cette alliance contre-nature meurtrière avec nos bourreaux ? Non, ne m'interrompt point jeteur d'encre ! Je n'ai besoin ni de consolation, ni de désapprobation à mes propos. J'ai juste besoin de parler et être écouté.*

Soixante-quatre morts dont Bambin Chauvin ! J'ai tué soixante et quatre patriotes, j'ai laissé tuer soixante et quatre patriotes. C'est un peu de ma faute tout ça, peut-être aurais-je dû agir autrement ? Peut-être, n'aurais-je pas dû affronter le bourreau, pendant que mes frères et moi étions devenus ennemis ?

Tu sais, j'entends, j'entends aujourd'hui comme certains m'anathémisent. Toutes les accusations de trahison et de fourberie à mon endroit, je les entends. Je suis dorénavant victime, de l'amour patriotique intégriste et tyrannique, dont j'ai été le promoteur. Me voilà donc missionner de la nouvelle tâche d'aller dégaoutiser les miens. Leurs dire, qu'il y a peut-être une autre manière d'aimer la patrie, peut-être la Patrie comme tu l'appelles si amoureusement.

Tu penseras à raison, que j'ai des regrets. Oui, j'en ai ! Je me dois de te le préciser, les regrets qui m'habitent ne sont pas de l'ordre, de ceux qui nous étreignent, pour nos mauvaises actions ; mais de ceux qui nous hantent, parce que nous avons mal mené une bonne action. Soyons clair, je ne regrette que la forme, pas le fond.

Sache aussi que je les ai vus, les patriotes élitistes qui ne daignent jamais venir aimer la patrie de feu et de sang avec nous ; mais nous enjoignaient de le faire. Désormais, d'eux je me défie.

Maintenant, je dois m'isoler longtemps. J'ai besoin de disparaître. Nous nous reverrons peut-être bientôt, ou à jamais. »

Persuadé du bien-fondé de sa démarche, j'avais laissé Patrice partir. Je n'avais aucun doute sur le fait, qu'elle déboucherait sur un état adjuvant à la mission dont *Matrie Ivoiria* m'avait fait député. Aussi, j'avais mes réseaux à moi, je demeurerai en mesure de le contacter, au moins, par lettre. Moi l'excessif, j'avais trouvé *Patrice* assez dur avec lui-même ce jour-là. Pour l'instant néanmoins, je devais le laisser : c'était beaucoup mieux.

IV

Salut l'ami Matriote !

J'espère qu'au stade actuel de notre relation épistolaire, le qualificatif d'ami dont je me prévaux pour te répondre, ne te paraîtra pas précocé. Car, si l'amitié est cette tension douce d'un cœur engageant tout entier avec lui l'être qui le porte, vers un autre être, dont la présence ou le souvenir apaise, rassure, reconforte et distrait même parfois ; alors, il faut s'en convaincre : tu es devenu un ami.

En effet, dans cette solitude devenue mon inséparable compagnon, tes incessantes et plaisantes lettres à moi destinées, pour t'enquérir de mon état, m'ont lié d'amitié avec toi.

Tu excuseras j'espère, mon silence têtue en réponse à toutes tes premières missives. J'en avais besoin pour renaître, et en la matière il ne faut se faire aucun doute, un silence monacal et les pérégrinations tant physiques, qu'intérieures doivent impérativement être les alliés des renaissants ou des candidats à cette ardue et salvifique métamorphose.

Mon cher ami, il me fallait aller loin, très loin tant en moi, qu'avec moi. Il me fallait m'éloigner de moi-même, le champion des patriotes. Fuir les manifestations tintamarresques d'un patriotisme tous azimuts et incontrôlable, équilibré par le dilettantisme festif des uns, et le bellicisme des autres : tel était mon devoir et je m'en suis acquitté.

De cette réclusion à moi-même imposée, je suis sorti tout autre. C'est toi qui avais raison. Je me suis débaptisé, et désormais, je ne suis pas *Patrice la patrie*, mais *Patrice la Matrie*. Je ne suis plus un patriote, mais un *Matriote*.

Mon cher ami, je te l'apprends au moyen de cette lettre, j'adhère dorénavant à ton évolutionnisme sémantico-actanciel dans l'expression de notre amour pour le pays. À présent, je suis refait d'un nouveau tissu, et j'ai une toute autre complexion : celle de la *Matrie Ivoiria*, et celle d'un *Matriote*. C'est terminé, je dis à bas le patriotisme et vive le *Matriotisme* !

Notre patriotisme était insolvable, il était en unité de soin intensif et il fallait l'achever : je l'ai fait. Mon patriotisme rigide, inutilement fougueux, guerrier, fratricide, automutilateur, infanticide, *patricide*, foiresque, ensanglanté et ensanglantant, désordonnant les priorités ; il me fallait le jeter dans les armoires des idées nobles, mais subverties et perverties par le mal-agir dans son application.

J'ai réalisé cette action et mon exuvie d'amant dangereusement voluptueux à la patrie, je l'ai incinérée afin de ne plus jamais la voir, ni songé à y revenir. Maintenant je dis *Matriotisme* d'abord, ensuite en rang très serré combat s'il le faut contre l'ennemi, si tant est qu'il en existe.

Je dois te l'avouer, si les assauts coriaces et répétées de tes lettres, et l'argumentaire solide qui y siège m'ont aussi décidé à choisir le *Matriotisme*, tu me demeures redevable quant au mode opératoire qui sera le tien, donc le mien aussi, afin d'agir et vulgariser ta philosophie d'un sain rapport à la patrie.

Je compte donc sur toi, pour m'instruire à ce propos, lorsque je te rejoindrais. Car, telle est la seconde nouvelle de cette lettre, je te rejoindrais à très brève échéance, dans ton itinérance pour la paix. La tâche est beaucoup trop grande pour tes seules plumes et encres, elle ne doit absolument pas être laissée à un homme ou à un corps de citoyens, quels que ceux-ci fussent.

De surcroît, j'ai dans cette affaire une responsabilité personnelle, qui m'oblige à moralement agir avec toi, pour remettre de la raison dans le désordre dont je suis à raison ou à tort- cela est sans importance-acteur. Ensemble, nous ramènerons la paix ici ! Nous devons bien cela à la *Matrie Ivoirienne*, je lui dois bien cela.

Puisque les présentes lignes, sont à mettre au crédit des aveux ; j'aimerais bien m'acquitter d'un second, celui-ci plus intime.

Pour tout te dire, une des raisons de mon acceptation de te rejoindre est que *Capo Rambo* et *Papblito* me manquent indescriptiblement. Je fus incommensurablement heureux d'apprendre qu'à mon endroit, tout comme moi vis-à-vis d'eux, ils ne nourrissaient plus aucune haine.

À cette joie démesurée, il faut ajouter la fierté de découvrir qu'eux aussi ont abandonné le patriotisme brouillon de canonnière, duquel patriotisme, ils avaient mis les feu, et répandu larmes et sang dans notre paradis commun : *la Matrie Ivoirienne*.

Dis-leur que la demande de pardon de l'ainé que je suis croise la leur, et qu'ensemble nous formerons à n'en point douter, avec d'autres et vous-mêmes la nouvelle armée de chérubins chargée d'apporter la paix dans la *Matric* Ivoirienne.

J'ai ri, beaucoup ri d'apprendre que *Capo Rambo* prenait avec une comique indignation, ce que la guerre patriotique à fait de lui : un handicapé patriotique, une gueule cassée, un abusé. Lui, l'ex l'enfant soldat-cet autre oxymore de la bêtise patriotique- n'a aucune volonté de vengeance. Bien au contraire, il se rit de lui-même et de son handicap.

Aussi, je fus encore plus fier de lui, et impatient de le revoir lorsque tu m'informas, que *Pablito* qui est à *Capo Rambo*, ce que *Sancho Pansa* fut à *Don Quichotte de la Mancha*, s'était mis au rap. Un rap *Matriotique* écrivais-tu ! « *Un rap dans la forme drôle et maladroite à ses dépens, mais à juste titre urticant et sensibilisateur* », C'est ce que tu en dis ! Heureux, le jour où je pourrai enfin l'entendre. Cela ne saurait tarder j'en suis sûr, car bientôt, je rejoindrai votre joyeuse bande *Matriotique*.

J'impatiente de rencontrer la si lucide veuve folle et en savoir davantage de sa passionnante histoire. J'impatiente aussi de voir *Capo Rambo*, *Pablito*, et enfin ce beau couple victime de la tragédie patriotique, qui porte sur ses épaules, comme toi de ton encre, la lourde mission de nous diriger dans le sauvetage de *Matric Ivoiria*.

Mon cher ami, pensant à *Capo Rambo* et *Pablito*, il m'arrive d'être meurtri car responsable-du moins partiellement- de leur sort actuel. Hélas !

Néanmoins, le reste de ma vie et j'en fais un sacerdoce, j'ouvragerai à chercher la paix ; afin que, plus jamais aucun enfant ne soit victime d'aucun amour de la patrie. Imposer la paix *Matriotique*, voilà désormais mon devoir.

Avant d'affranchir cette lettre, il me faut te transmettre une autre confidence bien heureuse à ton endroit : tu as très bon effet sur moi. Ton insistance à redonner ses lettres de noblesse aux correspondances, m'a fait reprendre goût à l'écriture. Je crois d'ailleurs que, j'écirai un récit autobiographique ou une fiction à propos de tout ça. Ainsi, je laisserai peut-être, un témoignage aux futures générations, si d'ici là ; elles ne se laissent définitivement engloutir par la dictature de l'image.

Je te le confie là aussi, l'*iconophilie* et *iconocentrisme* d'une obséquiosité quasi religieuse, des générations présentes et de celles d'avant, qu'elles vérolent de ses manies m'inquiètent fortement. De fait, comme prophétisé il ne fait plus aucun doute : l'image a eu le dernier mot.

Désormais, nous sommes sous le règne impérial et sans partage de *l'iconosphère* et *l'iconocratie*. Et c'est toute une génération qui s'y amênie au moyen des écritures et baragouins, tant assassins que slavistiques secrétés par elles. Son attraction semble irrésistible, et l'auteur de ces lignes quand bien même critique vis-à-vis de ces moyens, doit te l'avouer : il en fait usage. Moi aussi, j'abrège souvent et tronçonne les mots.

Je sais déjà ce que tu en penses, mais j'aimerais bien que tu me l'explicites dans ta prochaine lettre. Ai-je tort ou raison d'être inquiet et critique ? Ne suis-je pas trop exagérément alarmiste et inutilement conservateur ? Tu me pardonneras au détour de cette lettre, cette digression interrogative qui est loin d'être l'objet de nos échanges. Je reviens donc à un l'un de ceux-ci : toi.

Mon cher ami *Matriote*, me répondre que sur toi, il n'y a rien important à dire ou savoir, n'a fait qu'aggraver ma grande curiosité à en savoir un peu plus sur ce rien, qui pour moi est à n'en point douter beaucoup et tout.

Se définir comme écrivain-journaliste déchu et situé, mandé par la *Matrie Ivoiria*, ne m'apprend, ni me dit toujours pas grande chose de toi. Or tel est mon brulant désir : tout savoir de toi et sur toi. Cependant, en espérant que cela soit possible bientôt ; je bride temporairement les élans énergiques de ma curiosité. Je crois fermement que tout fini par se savoir, et que ta personne si énigmatique en bien de points, ne fera aucunement échoué cette règle.

Te concernant, cette ombre qui m'intrigue malgré la forte curiosité qu'elle fait naître en moi, n'engendre aucune stries quand à ma volonté de vous rejoindre et suivre. Quand les téléologies sont vertueuses, nobles et humanistes ; il ne faut parfois point se faire des questions ou se donner sujets à lambiner.

L'immensité de la tâche à accomplir prise comme échelle, mes questions sont d'assez loin secondaires. Il faut les confiner aux instances qui sont les leurs, et aller au plus vite à notre mission : guetter et quêter la paix, pour pacifiquement l'imposer et la sauvegarder. Il est de plus en plus impérieux de s'y mettre, d'autant plus que ; certains semblent ne point avoir tiré leçon du passé, et à coup de discours nous préparent à un nouveau *populicide*. Nous les devancerons et dirimerons, vous pouvez compter sur moi.

Je pense en avoir assez écrit pour aujourd'hui ! Tout en te remerciant de m'avoir dessillé, je te dis à très bientôt. Mes salutations *Matriotiques* à tous et particulières à *Capo Rambo* et *Pablito*.

Matriquement, Patrice.

III

CAPO RAMBO GUEULE CASSEE

« La poésie héroïque possède sans résistance ceux qui ne vont pas à la guerre et mieux encore ceux que la guerre est en train d'enrichir énormément. C'est régulier. »

Céline

« Kik regagna la concession familiale et trouva son père égorgé, son frère égorgé, sa mère et sa sœur violées et les têtes fracassées. Tous ses parents proches et éloignés morts. Et quand on n'a plus personne sur terre, ni père, ni mère, ni frère ni sœur, et qu'on est petit, un petit mignon dans un pays foutu et barbare où tout le monde s'égorge, que fait-on ?

Bien sûr on devient un enfant-soldat, un small-soldier, un child-soldier pour manger et égorger aussi à son tour ; il n'y a que ça qui reste »

Ahmadou Kourouma

« Ce que nous appelons folie commodément folie meurtrière, c'est cette propension de nos semblables à se muer en massacreurs lorsqu'ils sentent leur tribu menacée. Le sentiment de peur ou d'insécurité n'obéit pas toujours à des considérations rationnelles, il arrive qu'il soit exagéré et même paranoïaque ; mais à partir du moment où une population à peur, c'est la réalité de la peur qui doit être prise en compte plus que la réalité de la menace »

Amin Maalouf

I

Ça a recommencé encore cette nuit⁴, c'était le même film, le même épisode, le même rêve. Au départ c'est miel parce que je suis un guerrier plein, et puis ça devient vinaigre, citron, piment. Non, ça dévient *gnangnan* ! *Gnangnan* rouge, rouge avec beaucoup de viande et de sang, viande de l'homme, viande et sang de l'enfant, sang de l'enfant soldat capo *Rambo*. Capo *Rambo*, c'est comme cela qu'on m'appelait, petit, teigneux et tueur.

Wahou ! Je dis que : ils nous ont eus mon petit *Pablito* plus moi. Ils nous ont pris comme lunette anti soleil, soleil est parti et ils nous ont jetés mal. Je les attends aussi mal !

Aujourd'hui, tout ça c'est fini, il ne reste que rêve. C'est cauchemar et pas rêve, ou bien c'est cauchemar-rêve, *cauchemarêve*. Et le *cauchemarêve* là, ça, ça peut pas finir, ça veut pas finir, ça vient toujours, ça me réveille et ça me fatigue.

Ça m'a réveillé encore de mon lit, ça m'a réveillé fort même comme d'habitude. C'est normal, c'est bruit de *kalache*, d'obus, grenade et rotative. *Ça blaguent pas ces bruits-là ! Ça canonnet fort, C'est pas chaton qui miaule, c'est lion qui rugit, rugit mal et haut*. Quand ça commence, on n'entend plus rien à part ça ! Que des *boum et reboum*.

Il faut dire la vérité, souvent aussi *c'est pas trop fort*, c'est moins violent et brutal, il n'y a pas trop de *Boum*. Ça fait alors des *pan pan pan pan* ! Ce sont des petits *boum*, de très petits *boum*, de trop petits *boum*. Ça on appelle ça échauffourées ou escarmouches. C'est échauffement entre nous-mêmes, ou échauffements avec d'autres petits soldats d'autres groupes.

⁴ Les solécismes qui pourront être observés à juste titre par les lecteurs de ce texte, sont volontaires. Ils ont pour but de tenter de retranscrire, *le parler* d'un enfant soldat ; donc forcément un peu négligent des règles du Français en général, syntaxe et de grammaire en particulier.

La guerre c'est comme cela, c'est comme concert, c'est musique. Mais musique et concert spéciaux. Musique et concert de balles, balles qui chantent, qui tuent, pleurent et fait pleurer. Parce que si c'est concert, il y deux cas. Si c'est *dj*, il y a beaucoup et beaucoup de bruits, ça ce sont les grands *boum*. Quand c'est *Francis Cabrel* c'est doux, très doux et même amusant, c'est ça qui est échauffourée et escarmouche là.

Ce que moi j'ai vécu, était mélangé. Mais il y avait beaucoup de concert dj. Il y avait beaucoup de *Boum* fort, *boum* encore plus fort, *boum* très fort, *boum* trop fort, puis silence. Or, quand il y a silence, c'est que tu n'entends plus. Si tu n'entends plus c'est que c'est foutu, c'est que ça t'a eu. Tu es touché, touché évanoui donc pas grave : un. Blessé grave : deux. Ou bien mort : 3. C'est *le last*, ton terminus. Ton terminus dans la guerre.

Moi ça m'a eu, ça choisi le deuxième ; ça m'a blessé. Pas blessé Ht hin ! C'est blessée Ttc. Quoi tu ne comprends pas ? Gaou ! Gawa ! Gnata ! Brezo ! Blessé c'est soit hors taxes ou toutes taxes comprises, c'est comme cela nous on dit. Quand c'est hors taxes, c'est blessure que docteur peut soigner, sinon quand c'est toutes taxes comprises, là c'est encore plus foutu ; on doit couper quelque chose de toi, te rendre demi, homme et demi, soldat et demi, enfant soldat et demi, capo *Rambo* demi.

Moi capo *Rambo*, c'est mon pied que ça a emporté, mon pied et mon petit pied. Pied-là, c'est pas grave ; mais petit pied si, et ça me fait pleurer ! Pleurer comme essence qui coule de véhicule militaire bombardé, essence de la guerre, essence volé. Volé comme mon petit pied, mon petit pied volé et disparu. C'est donc foutu et je suis un peu mort.

J'étais enfant, je suis devenu *capo Rambo* enfant soldat, maintenant je suis de retour ni enfant, ni capo *Rambo* puisque la guerre est finie. En plus je n'aurai jamais de gosse parce que petit pied est parti, la guerre l'a emporté. Il a fait voyage, petit pied a fait voyage, voyage sans retour, voyage de la guerre.

Tout ça a commencé, avec la télé et la politique, il y a pauvreté aussi. Pauvreté parce que, si j'étais enfant riche ; je n'allais pas faire enfant soldat. J'allais étudier, bien étudier à l'étranger peut-être, puis quand la guerre sera finie, j'allais devenir ministre ou député. Quand même, ce n'est pas grave, c'est déjà fait.

Ils restent télévision et politique. Si j'ai pouvoir, je vais interdire politique et télévision. Si j'ai les armes, je vais faire ça. Je peux plus faire ça d'ailleurs, je suis demi maintenant, enfant soldat demi. Enfant soldat demi, depuis que pied et petit pied sont partis.

J'allais interdire télé et politique seulement, parce que je ne peux pas interdire pauvreté. Pauvreté-là, c'est pas maintenant ça a commencé, on peut pas interdire. On peut combattre. D'ailleurs, ça c'est autre sujet même.

J'allais interdire télé et politique, parce que c'est eux qui m'ont mis dans tout ça !

Je regardais beaucoup télévision, j'aimais film de guerre, film de guerre avec beaucoup de sang et bazooka. Rambo et Schwarzenegger étaient mes héros, c'est pour cela qu'on m'appelle capo *Rambo*. *J'aimais Schwarzenegger que Rambo*, mais le premier-là était trop long, et je ne savais pas bien prononcer, mes chefs et mes amis aussi donc, j'ai pris *Rambo*.

À la télé, je voyais la guerre comme film, on voit toujours la guerre comme film à la télé et les enfants aiment ça. La guerre, c'est pas jeu, c'est pas du tout jeu, c'est sang. On doit mettre, avant le début de chaque film de guerre cette phrase : *la guerre, c'est pas jeu, c'est pas du tout jeu, c'est sang*. C'est sang et chair, beaucoup de sang et chair. Sang et chair de l'enfant *Rambo*, sang et chair du capo *Rambo*.

À cause des films de guerre, je voulais être soldat, militaire, gendarme, aller en mission et être le brave, faire le brave comme *Rambo* mon jumeau. Je voulais faire gendarme-militaire, à cause de papa aussi.

Avant qu'on parte à l'intérieur, on était dans la capitale ; c'est là-bas, ils ont tué papa. Un matin, on a rien compris ; on a entendu beaucoup de coup de feu, puis on nous a dit que c'était tentative de coup d'état. Ils sont venus prendre papa, et on l'a retrouvé plus tard dans placard renversé de la morgue. Son corps était comme grillage. On nous a juste dit que papa était assaillant.

C'est bizarre, mais moi j'avais oublié tout ça. Peut-être parce que, j'étais encore bébé quand ça s'est passé. Les frères de papa, maman et ses sœurs, eux ils parlaient toujours de ça, ils disaient qu'un jour, il y aura match retour.

Moi, tout ce qui m'intéressait, c'était de devenir soldat. Moi, je rêvais en secret de devenir soldat. J'étais encore trop enfant pour devenir ça ! Je devais donc attendre et j'étais pressé. C'est là que politique a tout arrangé, arrangement gâté !

Politique et politicien-là, je ne vais pas trop parler, ça sera trop long et trop dangereux. En plus je vais devenir triste, très triste et je vais faire beaucoup de vilaines choses. Me venger, ou encore, recommencer la guerre.

Politique et politiciens sont venus nous dire qu'on s'aime pas, que le pays doit être gâté, qu'on doit prendre les armes pour faire la guerre sinon les autres n'allaient pas nous rater, qu'ils allaient nous voler, violer, tuer, tuer nos parents, qu'ils n'aimaient pas notre ethnie, notre religion, notre région. Après ça, l'affaire-là a commencé.

Quand la chose là a commencé, les frères de papa, ses sœurs et maman m'ont appelé et ont fait sortir les gris-gris *foufou*, faux et mauvais gris-gris dans quoi ils avaient mis leurs confiances. Ils m'ont dit que, c'était le moment qu'on attendait qui était venu.

Moi, j'attendais aucun moment, donc j'ai rien compris. Maman a chialé, ses frères ont crié sacrilège. Comme, j'aimais pas voir maman pleurer ; j'ai fini par accepter et après j'ai compris tout ce qu'ils m'ont expliqué. Je devais devenir tueur. Un tueur patriotique.

En plus de tout cela, il n'y avait plus école, école était gâtée, finie, pourrie... donc, ils restaient que la guerre et l'infanterie. Pour nous, puisque on était tous enfants soldats, et que ça tuait mal les gosses dedans ; ce n'était pas infanterie mais *enfanterie, enfanticide*.

J'étais devenu *Rambo* ! Mais *Rambo*, c'est comme père Noël, ça existe pas, c'est vrai qu'à la télé. Moi enfant soldat, ce que je voyais dans film, j'ai jamais vu ça sur le terrain. D'ailleurs même, quand on est enfant, on n'est pas soldat. C'est quoi ce surnom ? C'est bête ! Il n'y a que les grands, ces bêtes en costards qui inventent ces appellations pour faire les intelligents. Soit enfant, soit soldat. Soit rameau, soit kalache ! Moi je refuse maintenant qu'on m'appelle comme cela, sinon je m'énerve. Quand je m'énerve, je peux faire beaucoup, beaucoup de mal, je peux tuer.

Enfant soldat, on m'a mis sur le terrain. Rapidement on nous a drogués, la drogue dure. On a violé aussi, violé beaucoup. Au début moi je voulais pas ! Mais on m'a forcé, et après j'aimais ça fort. C'était chic, femme cadeau ! Enfant soldat, devient toujours enfant-voleur-soldat ; ça ment pas.

C'est Commandant chef qui nous a montrés tout ça. C'est lui aussi qui nous a tous donné grande-chérie. On a tous pris grande-chérie. On appelait la drogue grande-chérie ou grande-*Mama*, parce que sans grande chérie ; on ne pouvait pas prendre petite chérie.

Petite chérie, c'est kalache. Croyez-moi, Il faut droguer les enfants, pour qu'ils puissent prendre petite chérie, c'est aujourd'hui que je comprends ça. Aujourd'hui, je suis plus drogué ! Petite chérie est laide, trop vilaine gondolée, avec beaucoup de bosses. En plus ça fait mourir, beaucoup mourir, c'est trop simple pour quelque chose qui fait mourir. Petite chérie fait pas ça radine, il suffit de... et *tatatatatatatata* c'est parti et ça tue mal et grave.

Quand enfant soldat est drogué et qu'il a pris petite chérie, on peut plus le contrôler, il devient comme lion dans bergerie, faut qu'il mange, et saigne. Quand enfant soldat a pris petite chérie, ça devient plus mauvais que les grands, ça tue sans pitié, c'est mauvais et c'est malade. C'est comme s'il n'avait plus cœur, normal il n'est plus enfant... Son cœur qu'on a pris là, il cherche ça dans poitrine des grands qu'il a en face de lui, il tue et tue très mal.

Il tue très mal, mais on le tue lui aussi très mal, il est pas invincible, même avec montagne de *grigri*. C'est faux même, *grigri* protège pas. Balle de blanc-là, ça fait *grigri grillage*. C'est dans ça moi, j'ai perdu pied et petit pied.

On nous a dits ce jour-là, qu'on devait attaquer une grande ville le soir.

Comme moi capo *Rambo*, j'étais chef de bataillon des chérubins de la mort ou encore walkyries ; on m'a demandé de tout diriger. Ça aussi c'est bête, encore des bêtises de grands en treillis. Quand on est chérubin on n'enlève pas vie, on protège vie. Soit chérubin, soit assassin ! Soit ange soit démon !

Attends monsieur, je vais te parler maintenant de pied et petit pied.

Ce jour-là c'était concert dj, il y avait donc beaucoup de grands *boum*. Mes amis criaient mon nom et m'applaudissaient, j'étais content. J'ai causé à mes *grigris*, et j'ai enfourché petite chérie.

Avant, grande chérie et moi on a fait l'amour fort. Je me suis mis en avant, on était aux portes de la ville, je courais dans tous les sens. Je tirais sur tout ce qui bouge, j'ai fait du mal à l'ennemi, beaucoup trop de mal. J'ai tué méchant, comme *Rambo*.

À cause du mal que je leur ai fait, leur chef a dit, qu'il devait me descendre car à moi seul, je représentais la moitié des chérubins.

Les chérubins avançaient, petit *pablo* avait été touché par balle, ça pissait son sang grave. Commandant chef a dit de le laisser là et d'avancer prendre la ville. Moi j'ai dit non ! Comment ça ? *Pablo* c'est mon gars, en plus moi je peux pas laisser mon chérubin là comme cela, *Rambo* laisse jamais ses soldats.

Je suis allé chercher petit *pablo*, je faisais dos au front, personne me couvrait, ça faisait des grands *boum*, et j'ai plus rien entendu. Or je vous ai dit, quand tu n'entends plus, c'est que, ça t'a eu, tu es touché Ht, ou Ttc. Voilà comment je suis devenu Capo *Rambo*, enfant soldat et comment je suis revenu homme demi sans pied et petit pied.

M. l'écrivain, il y a beaucoup à parler sur enfants soldats, mais je vais m'arrêter là. Je voulais même pas parler, mais comme tu dis on t'a envoyé, et que le rêve vient et vient toujours, c'est pour cela, moi et *pablito*, on est venu faire notre témoignage.

Moi, actuellement, je revois toujours la scène, le *cauchemarêve* ne me laisse pas, je crois qu'il sera mon ami pour toujours, mon seul souvenir. Je vois toujours dans les yeux fermés, comment j'ai perdu pied et petit pied.

Petit *pablo* va peut-être vous expliquer le reste ou beaucoup encore, moi je vais m'asseoir, j'ai plus de force et de courage. Je suis fatigué avec ma béquille. Petit *pablo*, va vous parler de la ville qu'on devait prendre et de commandant chef.

La ville-là, c'était ville minière et diamantifère. Depuis, commandant chef a tout géré là-bas grâce à nous, il est devenu milliardaire et pense plus à nous, nous les gueules cassées.

Les gueules cassées ! C'est comme cela qu'on nous appelle, maintenant. C'est mon nouveau nom : capo *Rambo* gueule cassée.

II

Petit Pablo parle c'est à ton tour. Petit Pablo, faut pas tu vas avoir peur, c'est déjà gâté. C'est pas nous on a demandé à parler. C'est M l'écrivain, qui nous a demandés de parler donc, il faut parler. Il faut même pas avoir peur. Petit Pablo, je dis que où on est là ; il ne faut pas avoir peur, on ne peut plus rien nous faire d'ailleurs. Moi, j'ai perdu pied et petit pied, toi aussi. Et puis si quelqu'un s'amuse même actuellement avec nous là, ça va canonner fort, très fort même donc parle petit Pablo, parle.

Petit Pablo, petit Pablo, petit Pablo... Ah M l'écrivain, on dirait petit Pablo veut pas parler deh ! Il a voyagé encore ! Dans tous les cas c'est comme cela depuis un moment M, petit Pablo voyage trop. Il va loin, loin et loin. Il voyage dans sa tête trop et puis après, il pleure

Moi, je lui ai déjà parlé que tout ça, ça sert à rien. J'ai dit à Petit Pablo, que même s'il pleure comme lagune qui coule, cela changera rien donc il doit se taire. Personne nous écoute, on sert plus à rien. On était un peu comme, bonbon contre la toux des gens, ou bien même mouchoir. Ils ont essuyé leurs fronts maintenant, sueur à séchée et ils sont dans climatiseurs et ventilateurs, nous on souffre.

Monsieur, vous voyez petit Pablo a commencé à pleurer encore, parce que je parle. Moi aussi, quand c'est comme cela je pleure et aujourd'hui; il y a personne pour nous dire de nous taire. Avant, c'était Maman Marie qui le faisait. Maman Marie, c'est une dame-là. Nous, on la connaît pas ! Elle nous a vus, elle a dit qu'elle nous aime et elle nous nourris cadeau. Elle a dit aussi, qu'elle va raconter notre histoire et c'est elle qui nous a conseillés de venir tout vous dire M l'écrivain.

Bon petit Pablo, comme Maman Marie n'est pas là, moi je vais pas pleurer avec toi. Je vais plus être ton grand frère Rambo, mais je vais être Maman Marie. Petit Pablo cesse de pleurer, c'est pas grave, c'est déjà fait et ils nous ont déjà eus petit Pablo.

Attendez M l'écrivain, je vais serrer petit Pablo dans mes bras, c'est mon petit frère, je l'appelle Pablito même souvent. C'est moi seul, qui l'appelle comme cela. Moi seul, sinon il se fâche. Pablito sèche tes Larmes ! Pablito !

Maintenant que Pablito à cesser de pleurer, je vais parler à sa place. Je sais, qu'il peut pas parler. Il peut rien dire, sinon il va pleurer encore. Or, je veux pas qu'il pleure. M, voilà histoire de petit Pablo là. Voilà histoire de Pablito...

* * *

Pablito ou petit Pablo, lui il est pas comme moi. Lui, il était pas sur terrain de guerre au départ. Pablito, c'est un demi-enfant de la rue.

Je dis demi-enfant de la rue, comme j'ai dit pour blessure hors taxes et blessures toutes taxes comprises. Enfant de la rue simple c'est comme blessure toutes taxes comprises et demi-enfant de la rue, c'est comme blessure hors taxe. Petit Pablo, lui souvent il dormait avec la lune, souvent il dormait avec le toit chez son papa, donc c'est un demi-enfant de la rue.

Petit Pablo, dormait souvent avec la lune parce qu'il était dans cour commune. Dans la cour commune, ils étaient trop beaucoup. Papa de Pablito, avait quatre femmes et beaucoup beaucoup d'enfants. Beaucoup d'enfants comme souris, Pablito lui-même m'a dit un jour qu'il connaît pas le nombre de ses frères et sœurs. Ses frères et sœurs étaient beaucoup comme enfants-soldats, on connaissait pas le nombre. Ils étaient beaucoup comme enfants-soldats et dormaient coincés comme enfants-soldats aussi. Enfants-soldats qui dorment coincés, dix dix dans hangar de surveillance.

Petit Pablo, ses frères et ses sœurs vivaient dans un studio de la cour commune-là. Studio, c'est comme deux boîtes de sardines collées, avec un mur pour séparer les deux. Quand c'est comme cela, il y a une partie de la boîte de sardine pour vieux père de la maison et ses femmes et l'autre devient salon-chambre des enfants. Quand c'est comme cela aussi, ça veut dire que ; avant même que coq dise son *cocorico*, tout le monde doit être débout, manger sa bouillie de riz, s'il y en a et sortir pour aller se chercher.

C'est en se cherchant que, *Petit Pablo* s'est retrouvé demi-enfant de la rue. Dans la rue même souvent c'était mieux, car là-bas, on n'est pas coincé et les chambres sont trop grandes. Il y a même pas mur ou porte pour limiter. Des fois, il dormait aussi, dans voiture gâtée, maison inachevée.

Pour aider la famille, *Petit Pablo* faisait petit boulot, beaucoup de petits boulots. Lui et son ami *Bob Trottard*, son ami *Bob* qui lui manque beaucoup aussi.

Pablito était cordonnier, maçon, vendeur de cigarette, mécanicien, cireur. On l'appelait *Pablo multifonction*. Mais vraie vérité, son vrai boulot même, c'était apprenti chauffeur, *balanceur*. C'est dans ça, il gagnait plus pour la petite famille.

Affaire de petit *Pablo*, c'est gâtée aussi à cause de *politique*. Sinon *petit Pablo*, lui voulait pas faire soldat comme moi. Lui, il avait beaucoup de rêve. Il voulait économiser et *couper*, il voulait aller au *States*.

Les states, c'est le *last*. C'est là-bas, Dieu regarde matin d'abord et puis vers la nuit-là, il pense à nous les blacks. Là-bas, forcé tu feras *pierre*, beaucoup de *pierre*. Il n'y a pas de pauvres aux *States*, les *States* c'est vraiment le *last*.

Quand la chose-là à commencer, tout s'est compliqué dans la vie de *Pablo* et sa famille.

Attendez M, je vais bien vous expliquer l'affaire-là.

Pablo et sa famille, étaient dans une commune qui avait couleur bleue. Or tout le monde dit que papa de *Pablo* et ses enfants-souris eux tous, femmes comme garçons ils étaient en cachette pour les verts. Personne, ne sait si c'est vrai, en tout cas c'était comme cela.

Là, où nous on était aussi, les gens disaient que les bleus là, n'étaient pas bons, qu'ils étaient des tueurs, des sanguinaires, qu'ils disaient que nous, on n'était pas de bons éléphants. Genre on est des éléphants qui viennent d'une autre forêt quoi ! Chacun avait son discours, et tout le monde accusait tout le monde.

Aujourd'hui, on comprend que tout ça, c'étaient discours de chat pour blaguer souris.

Donc, il y avait un jeune dans la commune de *Pablo* là, on l'appelait *Patrice* ; *Patrice* la *patrie*.

Il allait tuer, lui il était chef des jeunes bleus, les vrais éléphants quoi. Pourtant, il était doux avant la chose-là, doux comme agneau qui vient de naître. Il était même le bon vieux père de *pablito*, il l'aimait beaucoup et lui donnait même des cadeaux. Moi-même, il m'a déjà donné cadeau aussi.

Patrice et les éléphanteaux, marchaient, courraient, menaçaient tout le monde. Ils ont menacé un jour la famille de *Pablito*, parce qu'il y avait un jeune dans leur cour que tout le monde connaissait comme le bon petit de papa de *Pablito*, qui était devenu *canonnier* avec nous là-bas. Tout le monde dans le quartier, s'est dit alors que papa de *Pablito* était recruteur.

Moi, j'ai demandé à *Pablito*, je jure il m'a dit que lui il sait rien. Je sais que c'est vrai, *Pablito* ne me ment jamais, il me dit tout. Le jeune-là en tout cas, je ne sais pas s'il savait ; mais il avait mis *Pablito* dans la merde.

Toujours, ils y avaient des petits palabres dans quartier de *petit Pablo*. Beaucoup de petits palabres entre les jeunes bleus et les jeunes verts.

Les jeunes bleus, commençaient à avoir des soupçons. On disait, qu'ils y avaient des cellules *Casper* dans leur ville. Les cellules *Casper*, c'est les cellules dormantes. Pour contrecarrer les cellules *Casper* là, les politiciens ont donné comme chez nous, *petite chérie* et *grande chérie aux jeunes bleus*. Ils ont reçu beaucoup même. Donc, ils ont créé, cellules *Batman*. C'était combat *Batman* contre *Casper*.

Et comme *petite chérie* et *grande chérie*, c'est pas pour danser sauf si c'est danse de la mort, mais pour tuer, effrayer, et menacer ; ils ont dit qu'ils se défendaient, menaçaient et effrayaient tout le monde dans le quartier. Ils n'avaient pas encore tué quelqu'un ; mais, ils criaient, frappaient souvent et disaient que : « *si affaire-là est gâtée, nous on va gêter ici on va pas attendre. Si c'est gâté, c'est gâté !* »

Un jour, ils ont menacé *Papa de Pablito*. Il a eu peur et il a appelé son fils. *Pablito* est vite rentré à la maison, il a vu son papa pleurer, il n'aimait pas ça. Il n'a pas aimé ça, son cœur lui a fait comme montagne qui se soulève, hélicoptère qui décolle et qui s'en va tuer.

Pablito et son papa ont pleuré ensemble, ils se sont rappelés du passé, le passé que tout le monde dans pays-là fait semblant d'oublier. Or personne n'a oublié, tout le monde à rancune et attend l'occasion pour tout gêter, tout le monde a quelque chose dans son cœur et attend le bon moment pour tout gêter ici.

Tout le monde à quelque chose à dire, mais fait semblant comme cabri qui à couteau sur son cou. Tout le monde a quelque chose à reprocher, tout le monde a perdu quelqu'un, tout le monde dans pays-là dit qu'il a raison. On ne sait même plus qui a raison ou tort dans affaire-là, chacun dit que pour lui date de depuis *mathusalem*, avant même naissance de Dieu. C'est pour cela bientôt, ils vont gêter encore, bon je ne sais pas. Je dis ça comme cela ! En tout cas, je sais que tout le monde fait semblant. Tout le monde fait semblant, comme pauvre qui dit il ne rêve pas de richesse.

Papa de *Pablito* et son fils ont pleuré, pleuré, pleuré encore, pleuré comme citerne percé par balle et qui lâche essence. Ils ont pleuré jusqu'à, leurs larmes sont finies. Finies comme, chargeur de *petite chérie* après plusieurs rafales.

Après, papa de *Pablito* a dit : « *Mon fils, il y a quelques années ton grand frère est mort, on l'a retrouvée dans gros trou là tu te rappelles. On n'a pas mené enquête, on n'a pas trouvé coupable, et on ne sait rien. Mon fils, je ne veux pas que tu meures aussi, ou que je meure un jour devant toi. Tiens tous les grigris là, il faut mettre sur toi et puis, il faut partir l'autre côté-là. On dit, que c'est là-bas notre camp, notre forêt. Dans tous les cas, les gens là-bas vont t'accueillir, ont dit eux-mêmes cherchent soldat. Si tu vas là-bas qu'on me tue ici, au moins je ne vais pas mourir gratuit. Va Mon fils ! Va tout droit devant, et ne te retourne plus jusqu'à ce que, tu arrives de l'autre côté.*

Voilà M l'écrivain, ce qui s'est passé pour *Petit Pablo*. C'est cette histoire que j'ai expliqué à *Maman Marie* et c'est ça qui est la vérité. C'est comme cela, que *Pablito* est arrivé dans ma zone. C'est comme cela, que je l'ai adopté, et on est devenu amis, frères.

* * *

M l'écrivain ! M, toi aussi tu pleures. Maman Marie, elle aussi a pleuré fort et grave. Ah mais Mr, toi tu dois nous écouter et puis tu pleures. Il faut te taire vite vite même ! Si toi tu pleures, moi je vais me rappeler de pied et petit pied. Pablito va penser à sa main, que obus a enlevé et surtout à son papa, car il n'a plus nouvelles de son papa. M si toi tu pleures là, qui va nous écouter. Si toi tu pleures là, je peux plus t'expliquer affaire de la ville là encore. La ville minière, aurifère et diamantifère là. M l'écrivain écoute-moi. Tu veux que je te parle de tout non ? M l'écrivain ? M l'écrivain!

III

Eh ça suffit ! Je dis ça suffit ! M l'écrivain, ça c'est pas normal. C'est pas normal du tout, du tout. Toi tu es là, pour nous écouter et non pour pleurer tu comprends non ? Il faut arrêter de pleurer. Je savais pas, que toi aussi tu allais pleurer. Si tu pleures, Pablito va pleurer aussi, et si Pablito pleure, moi cette fois-ci je vais pas pouvoir le consoler, je vais pleurer aussi.

M l'écrivain ! M l'écrivain ! M l'écrivain, je dis il faut arrêter, il faut faire stop sur tes larmes. Tu as vu Pablito pleure, il pleure tu as vu. Il a commencé à pleurer encore, tu as vu il pleure. Voilà, c'est gâté encore je peux plus faire quelque chose. Je ne peux plus rien dire, il a recommencé. Moi, peut-être avec petit Pablo, j'ai l'habitude de faire taire les gens. Mais avec toi M l'écrivain, moi j'ai pas solution. Il faut te taire, moi j'ai pas encore fini de te parler. Ou bien, tu vas faire comme Maman Marie. Elle, elle a pleuré jusqu'à, pleurer, pleurer, pleurer jusqu'à... après, elle a arrêté elle seule. Peut-être, elle était fatiguée, peut-être il y avait plus de larmes.

M l'écrivain, quand vous pleurez ; moi ça me rappelle beaucoup de chose. Ça me rappelle, quand Maman a chialé comme hibou qui pleure la nuit. Maintenant, je vais pleurer. Je veux pleurer.

Ok, Là c'est bon ! Tout le monde a arrêté, je vais recommencer mon discours. Ah Mr l'écrivain, il faut bien écouter et écrire. Il faut écrire tu as compris, parce que, pleurer ne sert plus à rien. Ça sert plus à rien comme gris-gris devant hélicoptère kakamou, MIG 24. Donc il faut écrire !

Bon moi, je recommence mon affaire-là. Je recommence mon discours sur l'affaire-là et petit Pablo. Peut-être aussi, que je vais changer, parce qu'on sait jamais. Ça peut devenir dangereux, bon je continue. Je continue mon discours.

* * *

Pablito est arrivé, commandant chef était content. Il a souri, il a souri beaucoup. C'était toujours comme cela avec lui ; quand il voyait nouveau soldat, il était content. Je sais pas pourquoi, mais il était content, content grave. Content, comme enfant soldat qui vient de faire l'amour avec *grande chérie* et à qui on a remis *petite chérie*. Nouvelle *petite chérie*, *petite chérie* qui tue, tue mal et tue trop.

Quand *Pablito* est arrivé, je l'ai vu et, en même temps j'ai compris qu'il allait être mon partenaire. Mon petit frère que je cherchais, et que je n'avais pas. Quand j'ai vu *Pablito*, moi aussi j'ai ri et j'ai pleuré après. Je n'ai pas ri comme commandant chef, mais j'ai ri comme un grand frère qui retrouvait son petit frère.

J'ai pleuré après parce que, quand tu voyais *Pablito*, tu savais en même temps qu'il n'avait rien à faire dans notre coin. *Pablito* était trop innocent ! Quand je l'ai vu, j'ai compris qu'il n'était pas à sa place entre nous. Nous on était tous mauvais, trop mauvais, très mauvais même. On avait déjà fait beaucoup de mauvaise chose avant l'affaire-là même, donc nous on continuait. Mais *Pablito*, lui avait encore rien fait. Il n'était pas à sa place, il avait encore lait de sein de sa vieille sur ses lèvres, il était comme colombe, ou bien comme tortue, mais tortue sans carapace. *Pablito* était, comme chaton au milieu d'hyènes. Je savais qu'il allait changer. Je savais qu'avec ou sans le oui de son cœur, il allait changer. Il allait forcément changé. Moi aussi, j'allais l'aider à changer forcément. Avec la guerre, les enfants changent, ça ment pas, comme roquette bien tiré détruit chars.

Pour une fois, j'ai été d'accord avec commandant chef. Commandant chef et moi, on a pensé à la même chose au même moment. Il a dit en même temps : « eh *Capo Rambo*, lui il sera avec toi dans les *Walkyries*. Tu t'occupes de lui et tu le formes ».

Former un enfant-soldat dans la guerre, c'est le déformer, le transformer, le mal former. Le faire comme chien sauvage, une hyène qui aime sang, cadavre de l'homme. La guerre c'est comme cela, ça transforme, ça fait enfant chien. Ça fait ange démon et ça transforme colombe en vautour.

La guerre ça déforme trop mal, ça déforme très mal ; ça fait verre de terre python, ça fait biche taureau et ça fait souris porc-épic. La guerre, c'est pas pour les hommes, ça transforme les hommes en bête. Tout le monde doit voir que j'ai raison, parce que ; quand tu n'as plus cœur, tu n'es plus homme. Or dans la guerre, on mange cœur des autres, et on a plus cœur, donc on est plus homme.

Après ce que je dis on doit mettre au début de chaque film, je crois qu'on doit ajouter ça là aussi, sur les murs de notre pays-là. Partout, on doit écrire : « *la guerre, ça construit rien. Ça détruit tout, ça détruit les enfants, même les grands aussi d'ailleurs, tout le monde même.* »

La guerre a transformé *Pablito* mal ! Il a mal et vite appris, il est devenu bon ; bon tueur, bon drogué, bon violeur, bon tueur, bon enfant-soldat quoi.

J'ai pris *Pablito* sous mon aile, comme poule prend poussin. Je lui ai tout montré, comme on m'a tout montré. Avec lui, j'ai fait comme javel fait habit de couleurs sur habit blanc ; j'ai déteint sur lui. On a commencé par *grande chérie*.

Pour transformer l'enfant-soldat en chacal, il faut toujours commencer par *grande chérie*. *Grande chérie*, ça mélange tout dans la tête. Ça fait dans la tête, comme feu dans champ, ça brule tout et ça rend tout cendre.

Grande chérie, c'est premier étage pour monter à l'enfer. C'est comme s'asseoir pour un bébé, quand tu finis avec ça, tu peux passer à d'autres choses, aux choses plus mauvaises. Pour bien gâté *Pablito*, je lui ai donné ça fort. Je lui ai donné une boule, il a tiré et hop c'était parti !

J'ai eu peur ce jour-là, je croyais que *Pablito* était mort. J'ai mis mon oreille sur sa poitrine, ça battait encore. Donc, j'ai compris qu'il était évanoui. Ça, c'est normal. *Pablito* c'est réveillé et je l'ai forcé à tirer encore, parce qu'il fallait marier *grande chérie* de force en même temps. Il ne fallait pas laisser de temps !

Pablito a tiré deuxième fois, et est il est tombé encore. Quand il s'est réveillé, il dit : « *Rambo je vole, je vois les anges. Vieux père Rambo, je vole...* ». J'ai répondu : « *Voilà petit ! C'est que, c'est bon maintenant. Tu voles pas petit, c'est pas ange, c'est moi tu vois. Moi Rambo, chef des chérubins. Il faut pas voler, il faut descendre, on va faire la guerre, c'est la terre et la guerre qui ont besoin de nous...* ».

Pablito s'est réveillé, il a tiré troisième coup et hop, tout était bon. Il a couru dans tous les sens, il courait comme zèbre qui a vu tigre. Quand ça s'est calmé dans sa tête, il s'est assis, il riait petit petit, puis il a dit : « Mon vieux, j'ai faimmmmmm ». J'ai dit : « Voilà, c'est ok ! Tu as validé ça. Tu as dompté grande chérie. Allons, je vais te faire manger.»

Quand tu finis *grande chérie*, tu as toujours faim et il faut manger. On avait les armes et quand tu as les armes ; tout ce qui est pour ceux qui n'ont pas d'armes est pour toi, ça c'est loi de la guerre et non vol.

On est rentré dans un petit village, on a menacé tout le monde, et on a pris poulet, cabri et d'autres choses à manger. On nous a fait cuire ça vite, et on a bouffé mal. Le ventre était rempli, on pouvait maintenant continuer éducation de *Pablito*. Continuer avec les femmes.

Quand tu es drogué, tu peux tout faire sans cœur. Et enfant-soldat drogué ça viole comme femme africaine enceinte qui crache, ça viole tout, ça trie pas. Tout peut passer en bas de ton serpent, ton père, tes sœurs, ta tante, cochon, veau, même ta mère. Violer c'est pas dure, au début on refuse toujours et après c'est doux. Femme cadeau, c'est forcément doux !

Des fois, les femmes qu'on viole deviennent après nos chéries. Là c'est plus viol, elles et nous on se rend service maintenant, et tout le monde est content.

Pour *petit Pablo*, c'était trop chic. Mon petit frère là, est trop chanceux. Il a vite eu sa poule, une poule sans œufs sur qui aucun coq n'est jamais passé. Il y avait une petite nouvelle qui trainait, c'était la petite sœur de ma chérie-soldat. C'est moi, j'ai été son premier violeur, et je suis devenu son seul propriétaire. Maintenant, c'est plus viol parce que nous deux on était d'accord. On faisait ça comme on veut, et où on veut comme des chiens.

La petite sœur de ma chérie-là, je l'ai donnée à *Pablito*, elle aussi a chialé, elle a dit qu'elle n'était pas prête. J'ai dit au petit d'oublier la peur et de forcer. Il a pris la petite, l'a trainée dans la brousse là-bas.

Pablito a fait le travail propre, il a violé ça mal et bien. Après ça même, ils sont devenus chéri-coco, donc elle a aimé. Après, on devait faire le plus dur, *Pablito* devait tirer, tuer.

Pablito devait faire ses preuves avec petite *chérie*, sinon personne n'allait le respecter. Avoir *petite chérie* sans faire ses preuves avec, c'est comme avoir lunette avec verre en bois.

Pour faire parler *petite chérie* de mon *petit Pablo* ; on est parti dans petit concert, on est parti dans un *Francis Cabrel*. On a fait échauffourée ou escarmouche ! Il y a avait un petit groupe qui se jouait les forts, et nous fatiguait. On a fait descente chez eux. *Pablito* m'a impressionné, il a canonné, canonné, canonné jusqu'à ; les petits-là ont mis leurs armes en position *bonjour la terre*, ils ont abaissé les armes.

En plus même chez nous les chérubins là, il y avait un petit là-bas qui emmerdait mon petit, il lui faisait jalousie et le guettait. *Pablito* a vite appris, il apprend vite. Il est parti défié le gars-là, il a menacé et l'a mis visage dans terre. Mon petit était devenu homme, fort, vrai enfant-soldat. C'est parce que son maitre était bon, son maitre c'était moi ! Moi, moi *Capo Rambo* chef des chérubins.

Après tout ça, commandant chef a nommé *Pablito* numéro deux des chérubins. Il a fait comme premier ministre, il a fait remaniement. Moi, j'étais content, moi-même c'est ce que je voulais.

Des jours après, commandant a convoqué réunion, il nous a informés qu'on devait attaquer la ville-là, la ville aurifère, minière, diamantifère, pétrolifère et tous fers que vous voulez, les fers qui donnent l'argent.

Ce jour-là, comme d'habitude il y a un gars qui est venu prier pour nous. On a mélangé Dieu et le diable comme d'habitude, après prière, on a pris grigri. J'espère que Dieu va pardonner deh, Dieu n'aime pas ça mal ! Un religieux m'a dit que Dieu pardonne jamais ça, mais ça c'est une autre histoire. Parce que nos gri-gri là, c'est religieux même qui nous a donnés.

D'ailleurs même, je ne comprends pas même affaire de ville-là, ville à cause de quoi moi et mon petit on est devenus demi.

Le pouvoir on devait prendre là, était devant. Donc normalement, on devait avancer vers la capitale, or la ville qu'on devait prendre, était derrière. Peut-être que, tout ça c'est technique de guerre, technique de fausse guerre. En réalité, tout ça, c'est château de coton. C'est aujourd'hui je comprends ça !

M l'écrivain, je crois que ça suffit, je ne vais pas parler de la ville-là. Je crois que c'est dangereux pour toi et moi, c'est dangereux comme grenade qui est prête à exploser. Je ne vais pas parler de ville là encore, mais je vais te dire autre chose.

Je sais aujourd'hui que tout ça, c'était du *blaguero et trompero*. C'était *blaguero et trompero* pour avoir *pablito et capo Rambo*.

Je vois beaucoup de personnes maintenant, je les vois et je les reconnais. Tous ceux qui envoyaient des lettres, nous encourageaient, nous disaient que c'était bien et bon ce qu'on faisait. Ils venaient nous dire de nous battre, que nous, on était des héros, des enfants directs de papa *Guévara*, des vrais guerriers, des sauveurs...

Ces gens-là, moi je les appelle les *Guévaraux*. Ce sont les faux guerriers ! C'est des menteurs et des voleurs et des chefs violeurs.

Maintenant, je les vois ! Ils sont en costume dix pièces, des bolides, et nous ont oubliés. Ils sont devenus riches à cause de nous.

Bon je pense que je vais me taire et arrêter cette histoire sinon...

Voilà, affaire-là est finie. Tu sais tout, tu sais comment *Pablito et moi* on est devenu *demi*.

Et puis toi le monsieur là, j'espère que tu as bien écrit. Il faut bien écrire parce que je sais pas si tu es aussi journaliste, mais vous les journalistes vous mentez mal, vous mentez trop.

Monsieur l'écrivain, aujourd'hui tout est fini, on est plus rien et on a tout perdu. Tu nous as demandés, si on était prêts à discuter avec les autres, parler avec les autres groupes. On est d'accord même ! S'ils veulent, nous aussi on veut. Demain même ! Ce qui est sûr, nous on veut plus la guerre ! La guerre c'est folie, et ça sert à rien, nous on a compris ça maintenant.

Mr l'écrivain, il faut pas croire que nous, on n'est fous ! On n'est pas fou, on va bien, mais on vit mal. On est handicapé. Mon petit et moi, on est demi. Lui il a perdu son bras, moi j'ai perdu pied et petit pied. Maintenant on se complète, lui et moi on fait un. Ça, c'est mathématique de guerre.

Tous ce que nous on veut là, c'est qu'on pense un peu à nous. Je veux qu'on nous soigne, qu'on nous paye, qu'on nous aide, qu'on nous nourrisse. On ne sait jamais deh ! On doit penser à nous, sinon...

Bon Monsieur nous on va partir, on a décidé dès demain, de partir chercher *Maman Marie*. On doit s'apprêter pour cela, car on sait pas où elle est. Il fait tard déjà et on va rentrer. Nous on doit marcher pour rentrer, or on doit pas être fatigué car on doit aller chercher *Marie* comme je dis.

En plus, on est un peu content, elle va nous envoyer chez les « hussards », après toute notre guerre on a fait là, on dit que maintenant on peut aider tout le monde à se réconcilier. Surtout, ont dit qu'on pourra retrouver *vieux père Patrice*. Ça, ça met la joie très mal dans mon cœur, mais beaucoup dans le cœur de mon demi *Pablito*.

Vraiment, on va partir maintenant. Mon demi et moi on se complète et on s'aide pour rentrer, lui il pousse ma nouvelle voiture et moi je le console. Au revoir Mr l'écrivain ! Quand tu vas écrire là ; il faut bien noter : moi c'est *Capo Rambo*. Il faut écrire noir sur blanc : *Capo Rambo, gueule cassée*. Il faut bien raconter la vie de *Capo Rambo, gueule cassée*.

IV

ENSAUVAGEMENT PATRIOTIQUE

I

Leurs gibecières semblaient encore vides, alors qu'il fallait quotidiennement les emplir, de ces curieux gibiers dont nos hommes étaient devenus insatiablement friands. Le grenier des haines et passions de ces hommes, chasseurs d'hommes, réclamait toujours plus de sang et de chairs. Encore et encore plus. Les hommes étaient devenus fous ! Nos pères l'étaient devenus ! Ils réclamaient du gibier, de la chair et du sang humains.

Un homme parlant notre ethnie, priant le même Dieu que nous, et venant de notre région. Voilà de quoi ils nourrissaient leur folie. Papa répondait parfaitement à ces exigences. Ils l'avaient trouvé, et il allait y passer. C'était son tour, comme avant-hier ce fut celui d'un autre des nôtres ; ceux censés être des nôtres.

Désormais fidèles à leur battue nocturne, les hommes avaient encore trouvé de quoi satisfaire leur inextinguible faim. En cette nuit enflammée, la petite porte qui nous séparait d'eux, recevait à répétition de violents coups. Leur bonheur et notre malheur, n'étaient distants l'un de l'autre qu'à mesure d'une porte. Une porte que, leurs coups finiraient par détruire.

Futures victimes, nous étions dans notre enfer de perdants apeurés à l'idée d'une atroce fin. Nos futurs bourreaux, eux dehors, étaient dans leur apparent paradis de vainqueurs. De quoi ? On ne le sait pas ! On ne le saurait jamais ! En attendant affamés, ils vociféraient triomphalement, clamant et déclamant leur catéchisme revancharde et faussement victorieux.

Tremblotants, larmoyants, impuissants, nous étions toujours dedans. L'heure du martyr avait sonné, celui de Papa : « *Sort sale rat ! Sort qu'on t'enfume, comme tu as enfumé notre frère* ».

De quoi Papa était-il coupable ? N'y avait-il pas erreur en la demeure ?

L'explication de sa blessure à la jambe, se trouvait-elle là dehors, avec nos futurs bourreaux ? Et si la raison des tristes silences de Papa, ses épanchements constants de ces derniers jours, se trouvaient derrière le masque de cette phrase absconse ? Je n'y comprenais plus rien !

Moi, je fus pourtant témoin factuel des premiers balbutiements de cette tragédie politique qui, me semblait à présent interminable. Et si Papa m'avait caché quelque chose ? « *Non, Papa n'était pas du sérail des cachotiers. Il me disait tout, il finissait par tout me dire. Il me dirait tout sûrement* » que je me suis mis à penser. C'est ce qu'il fit.

« Fiston ! Arrête de pleurer, apprends tes peurs et écoute ton père. Vaines seront nos lamentations et explications pour ceux qui sont dehors. Ils ne comprendront rien, pas maintenant ! Ils m'abattront bestialement. Vois-tu, tu devras fuir, courir pour être hors de danger. Ne te venge point, on n'en finira jamais à ce rythme. De là où je serai, je t'observerai attentivement. Apprends et reviens pour pardonner et panser les plaies dont nous sommes tous responsables. Quêter la paix, voici désormais ton sacerdoce. Ne l'oublie jamais. Fais tienne cette maxime : Aucun homme ne peut prétendre être innocent des crimes et atrocités de son époque et de sa société. Il y a autant de culpabilité dans le bourreau que dans l'innocent. L'indifférence et le silence face à tout ce qui est claudicant dans sa société, produisent des victuailles empoisonnées dont nous nous nourrirons de gré ou de force. En temps de représailles guerrières et politiques, il n'y a que des victimes et des coupables, mais point d'innocents. Fiston ! Quant à ce qu'ils disent de moi, n'y crois mots. Ton père n'a enfumé personne. En réalité... »

Papa m'avait tout expliqué et m'avait demandé de m'échapper. Il ne voulait surtout pas que, je sois témoin des atrocités dont il serait sous peu victime. L'atrocité à la mode, la mort à la mode : la mort par les flammes. Il a terminé son sermon de fin de vie par une doléance : « *retrouve-la et explique-lui tout ça. Tout à propos de l'histoire, notre histoire* »

J'avais partiellement désobéi à Papa. Je ne me suis pas tout de suite échappé. Un inexplicable sentiment me figea au bas de la fenêtre, afin de voir les hommes à l'œuvre. Comment, les concurrents à ce championnat national d'absurdité politico-macabre, procédaient-ils pour définitivement faire passer leur victime de vie à trépas ?

J'ai vu mon père mourir, et ce spectacle me hantera toute ma vie. Le voir battu, humilié, aspergé d'essence, puis entièrement brûlé, corps ingnéscent passant de chair à cendre restera le spectacle le plus vivant et la preuve intangible de la bestialité de l'homme. En réalité, son humanité profonde qu'il s'est de tout temps employé à amuïr.

Les philosophes avaient tort, ce n'était point la conscience qui séparait l'homme de l'animal, mais le feu. Moussez leurs passions et fanatismes, opposez-les par une catégorisation politique fictive, puis donnez-leur du feu : vous en serez convaincus. Papa était mort et m'avait tout raconté. J'avais tout compris !

« Le frère enfumé » dont parlaient ceux qui avaient assassiné Papa était son véritable ami, ex-ami. Ils formaient une paisible fratrie, jusqu'à ce que la politique les sépare.

Nous étions voisins, mangions, souffrions et jubilions ensemble. Nous formions une famille d'une rutilance à rendre le soleil jaloux. Nos familles étaient réciproquement insensibles aux différences ethniques, régionales et religieuses, qui pouvaient exister entre nous.

Ce fut ainsi, jusqu'à ce que l'ethno-tribalisme foute tout en l'air. De part et d'autre, Papa et son ex-ami recevaient des visites d'hommes se prétendant être leurs vrais frères, alliés et coreligionnaires.

« Les autres-là, ils ne nous aiment pas. Ils haïssent notre région et religion, et nous traitent d'étrangers. Crois-nous, ils nous massacreront ! Ils ont déjà commencé. Il ne faut pas que nous les laissons gouverner plus longtemps, même s'il faut passer par la guerre nous devons les soumettre. »

Ceci est un extrait reproduit verbatim, des propos que ces types, ces sales types, tenaient à nos pères.

Des mois durant, Papa et son ami, ont été gonflés par ce genre de poncifs. Ils avaient fini par se découvrir des différences, se haïr et s'étaient séparés. Ainsi, la propagande politicienne avait anéanti cette amitié sincère, débarrassée des oripeaux suicidaires de l'ethnicisme et du tribalisme.

Papa et son ami, n'auraient jamais dû se séparer. La société a tout faux ! La fraternité n'est pas exclusivement captive du sang, de l'ethnie, encore moins de la région et la religion. Elle est surtout, la résultante des souffrances et joies que nous vivons ensemble. De surcroît, l'ethnie et la région sont des hasards à transcender. La religion elle, relève de l'intimité entre l'homme et Dieu. Ethnie, région et religion, ne doivent donc point servir à nous catégoriser, encore moins à nous faire la guerre, à nous brûler les uns les autres comme le fut Papa.

L'histoire de Papa aurait pourtant pu être différente.

Officier gendarme, il avait été informé par ses supérieurs d'une opération secrète visant à arrêter un passeur d'armes. Sur les lieux, ses amis ont défoncé la porte, puis l'ont informé qu'il devait liquider ledit passeur d'armes, afin de leur prouver sa fidélité. Papa leur paraissait suspect, parce qu'il posait trop de questions.

Papa avait refusé d'obéir. Le passeur d'armes était son ami, celui dont la perte lui avait causé la plus profonde des tristesses. Combien de fois avait-il d'ailleurs rêvé au jour où ils se reverraient, afin qu'ils se pardonnent mutuellement, tournant le dos à la folie humaine pour aller loin, loin, loin de tout ceci ?

Du refus de Papa était né une rixe et un échange de coups de feu. La supériorité numérique de son escadron, eut raison de sa détermination. Il en élimina trois, reçu deux balles dans la jambe et s'enfuit. Son ami, lui fut criblé de plusieurs dizaines de balles, sa maison et sa dépouille incendiées.

Telle était, la vraie histoire. En plus de me battre pour la réconciliation, je devais selon la dernière volonté de Papa, la raconter à la fille de son ami, mon amie, celle que j'espérais secrètement âme sœur.

Mais où pourrais-je retrouver celle qui était introuvable ? N'était-elle pas morte assassinée elle aussi ? J'avais déjà parcouru toutes les morgues de la ville et déposé des avis de recherches sans résultats.

Peut-être devrais-je me faire une raison : elle était morte.

II

Dehors le monde semblait en feu. Le volcan de la haine et de la vengeance, continuait à cracher ses larves insatiables. Tout paraissait s'écrouler autour de moi, la politique avait englouti tous ceux qui m'étaient chers : mon père, son ami et la fille de ce dernier.

J'étais tout seul et je souffrais atrocement, l'enfer c'est la solitude et non le contraire.

J'avais échoué sur toute la ligne : échoué à réconcilier les hommes et retrouver mon amie afin de tout lui dire. J'étais dépressif, et restais reclus toute la journée à pleurer. Même la mort s'était défilée lorsque je l'avais sollicitée : j'avais tenté de me suicider et j'avais échoué.

Tout allait mal ! Tout allait très mal, et ce n'était pas ce rendez-vous matinal à la banque qui allait y changer quelque chose.

Il était 8h 30, et j'étais déjà à l'intérieur de la banque. Je n'aimais pas cet endroit, je le détestais même. À mes yeux, c'était une douce jungle, un endroit d'une froideur de morgue, il n'y avait aucune humanité, on y entrait que pour l'argent et on y ressortait que pour ça. Pas de compassion : l'argent, l'argent, l'argent. C'était d'ailleurs ma deuxième fois d'y aller, la dernière j'espérais. J'y étais allé une première fois avec Papa, et cette fois-ci parce qu'il n'était plus. Un gestionnaire de compte m'avait convoqué.

« Monsieur, détendez-vous. C'est drôle, vous êtes le second héritier triste que je croise cette semaine. Votre père vous a fait héritier, souriez, riez même. Vous êtes riche, vous serez donc heureux. L'argent c'est le bonheur Monsieur ! L'argent c'est le bonheur »

Pendant que tout s'écroulait dehors, que les miens s'ensauvageaient ; le banquier voulais que je jubile, parce que je venais d'hériter de quelque argent. J'ai ordonné avec empressement, que me soit versé tout ce que Papa m'avait laissé, puis je suis sorti.

Diantre ! Que devrais-je faire ? Qu'est-ce que j'allais pouvoir faire avec cet argent que Papa m'avait laissé ? Le jeter, le brûler ? Le donner à un orphelinat ? Telles étaient les questions qui m'assaillaient subitement.

Je ne savais pas quoi faire, je repensais fortement à mon amie. Elle aurait sûrement trouvé une géniale idée comme elle savait le faire. Je repensais à nos promenades, aux habitudes adolescentes que nous avions.

Je me souvenais qu'avec nos pères lorsque nous allions en bordure de mer, nous nous amusions à écrire nos vœux sur des bouts de papier, puis nous les placions soigneusement dans des bouteilles afin de les jeter à l'eau. *Écrire et parler à Dieu*, c'est ainsi que nous avions nommé cette curieuse pratique, suite à laquelle, nous étions inmanquablement exaucés.

Désespéré et impuissant, je m'en allais à la mer, pour *écrire à Dieu* : « *Dieu, me voici souffrant, mourant et terriblement seul. J'ai échoué en tout et je désespère. Les hommes me paraissent irréconciliables. Dieu, si mon amie est morte fasse que je retrouve son corps. Sinon, fasse qu'elle sache la vérité. Dieu en réalité, mon souhait le plus ardent, est qu'elle soit en vie. Peut-être qu'avec elle, je réussirai. Ensemble nous y arriverons peut être...* »

Je vivais dans un taudis en bordure de mer. Je l'avais rigoureusement aménagé, afin de le rendre plus présentable. Je passais la quasi-totalité de mes journées à penser et marcher, contemplant ainsi le jour fatigué, passer le relais à la nuit qui elle, finissait après quelques inutiles résistances à lui céder la place à nouveau. La nature est réglée et fidèle, et je l'aimais. Les éléments qu'elle avait enfantés, étaient *pointilleusement* harmoniques. Ils étaient vraiment beaux ! Tous, au grand plaisir de mes yeux s'affrontaient esthétiquement, et engendraient un panorama d'une splendeur inégalée, me laissant perpétuellement

contemplatif. Dommage que nous ne sachions plus les contempler, et en profiter. Nous nous attelons même malheureusement à les détruire. Décidemment !

Fidèle à mes habitudes, j'avais décidé de longer la bordure de mer, une grande vague transporta une petite bouteille à mes pieds. Elle était semblable à celle dont je m'étais servi, et portait un message à peu près pareil au mien :

« Dieu, me voici souffrante, mourante et terriblement seule. J'ai échoué en tout et je désespère. Les hommes me paraissent irréconciliables. Dieu, si mon ami est mort fasse que je retrouve son corps. Sinon, fasse qu'il sache la vérité. Dieu en réalité, mon souhait le plus ardent, est qu'il soit en vie. Peut-être qu'avec lui, je réussirai. Ensemble, nous y arriverons peut être... »

Elle était donc vivante. J'exultais à cette idée !

Elle et moi avions donc vécu les mêmes drames : l'assassinat gratuit de nos pères. Aussi, nous leur avions, à leurs demandes promis les mêmes choses : nous retrouver, nous raconter la vérité et surtout nous battre pour la paix et la réconciliation.

Je me suis impuissamment affalé, des petites vagues s'échouaient à mes pieds. J'ai repensé à tout ce qui s'était passé, depuis le début de cette guerre qui nous avait transformés en bêtes, tout en faisant de notre pays une grande et riche écorcherie humaine.

Une main derrière moi me sortit de mes profondes pensées, c'était elle : nous nous étions enfin retrouvés. Nous nous sommes étreints, puis de nos yeux avons nourris la mer d'un surplus d'eau.

Une nouvelle vie commençait pour nous : celle de l'infatigable bataille pour la paix. Ensemble sur la plage nous avons décidé de respecter les derniers volontés de nos pères, épouser leur derniers verbes, faire de la paix notre sacerdoce.

EPILOGUE POUR UN RECOMMENCEMENT :
DE GUERRE À PAIX

*Il n'a jamais eu, il ne saurait y avoir de réconciliation par procuration ou par contumace.
Les sujets à réconcilier doivent être tous présents dans l'espace national et libre pour se parler,
s'ouvrir les uns aux autres, vivre personnellement et en direct leur échange de flux humain et
fraternel mis à mal et altéré par la crise.*

Bernard Zadi Zaourou

De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace

Danton

EN QUETE DE PAIX

Il y avait une montagne de travaux à abattre, des tonnes de sueurs à faire pleuvoir, afin de respecter la volonté de nos pères : ramener la paix.

Par où commencer ? Que dire et faire ? Quoi dire et Comment dire ? Dans notre pays tout le monde semblait figé, chacun obombrant la petite étincelle pouvant à de meilleurs, et paisibles sentiments le faire revenir.

Tout le monde voulait avoir raison, personne n'avait tort. Tout le monde se plaisait à geindre, se feindre et peindre innocent. Tous se plaisaient en la position de victime, et faisant remonter sa turpitude en des temps immémoriaux. La concurrence victimaire était à son pinacle. Solutionner les antagonismes des nôtres, nous semblait relever de l'aporie.

Nous devrions pourtant le faire.

Il nous fallait, au préalable constituer une équipe solide, susceptible de mener ce titanesque travail. C'est ce que nous fîmes.

Tout en exigeant que son travail avec nous soit impérativement étendu sur les quatre premiers jours de la semaine, celle que l'on nommait veuve folle, nous a rejoints. Ses weekends étaient pour...

Par la suite, elle a dédié la totalité de son temps à notre cause.

« C'est bon ! Il m'autorise à l'abandonner les weekends, il dit que votre combat en vaut la peine »

C'est ainsi, qu'à notre grande joie, elle nous l'avait annoncé.

Patrice *la Matrice*, faisait aussi partie de notre équipe. À ses côtés, *Capo Rambo* et *Pablito*. Enfin, nous comptons dans rang, notre scribe, cet écrivain maniéré. À nous sept, on nous appelait les hussards de la paix.

D'autres avaient décidé de nous accompagner, et nous avons décidés de recommencer, là où tout avait commencé : les lieux des crimes génésiaques de nos douleurs, les capitales de nos malheurs.

Ensemble, nous sommes allés sur les lieux des restes des maisons calcinées de nos parents, puis avons ramassé des cendres censées être les leurs. Symboliquement, nous les avons répandus sur une vaste terre que nous avons achetée. Ce lieu devint le centre d'accueil des victimes de guerre.

Nous sommes ensuite retournés à notre demeure. Six jours et six nuits durant, nous avons discuté, réfléchi, détruit les apories et ployé tout ce qui paraissait irréductible. Nous avons enfin, notre plan d'action pour la paix

Notre stratégie consistait à clairement identifier nos différends. Ils étaient de deux ordres : ethnique et religieux. Nous ne devrions plus nous les cacher, mais les combattre. Pour y arriver, nous avons une *tryptique* : la sincérité, l'intemporalité, et la liquidation du contentieux de mémoire.

La paix, nous devrions la désirer avec sincérité, telle était la première digue à franchir. Il ne devrait point être question de prétendre la vouloir, tout en actant comme le faisaient les nôtres à rendre évanescents les bribes de lumières agoniques qu'elle nous lâchait. Il fallait plutôt les raviver.

Par la suite, nous conclûmes que la quête de la paix ne saurait être soumise à des impératifs temporels. Des mois, des années, des décennies, ne suffiraient pas à ramener et conserver la paix dans nos murs. La paix, est une nymphe kaléidoscopique, une fois perdue, elle devrait être quêtée, guettée, suppliée. Obtenue de nouveau, nos actions devront être

éternellement tournées vers sa satisfaction et sa conservation. Faute de quoi, elle s'enfuirait de nouveau.

Il nous était tout aussi cardinal, de saborder la difficile question des responsabilités individuelles et/ou collectives des uns et des autres, dans les turpitudes qu'on se plaisait tant à brandir, comme ultime absolution de nos attitudes guerrières et bestiales : tuer, brûler...

Sur cette question, nous étions clairs : tous étaient autant innocents que coupables. Situer les responsabilités de manière infaillible était impossible ! Avait-on tort parce qu'on avait tué quelqu'un, ou est-ce qu'on avait raison parce qu'on avait perdu quelqu'un ? Toute injustice, dont nous avons été victime suffirait-elle à justifier que nous en fassions de même ? Qui avait été le premier injustement supplicié ? Qui en avait été le responsable ? Le vrai responsable avait-il été jamais atteint par la folie vengeresse ? Le pouvait-il d'ailleurs ? Chaque vengeance par une victime accomplie, ne créait-elle pas une nouvelle victime, donc une nouvelle future vengeance ? Ces questions à donner des étourderies incurables, étaient sans issues. La primo-victime, la victime originelle et/ originale était inexistante. Pour la paix, il y avait d'ailleurs péril en sa recherche. Les nôtres, devront être ignifugés contre le poison sanguinairement enivrant, de cette argutie du tort et de la raison.

Telle était notre réponse à cette question. La faire accepter nous semblait homérique. La réussir signifiait que les nôtres acceptaient que tous avaient une raison de se venger, d'espérer se venger. Le mieux était donc de pardonner, pas de pardonner et ne jamais oublier, c'était une formule intellectuellement douteuse. Pardonner et oublier, voilà le vrai gage de la paix.

Les sommes respectives dont nous avons hérités, nous permirent de réaliser les deux dernières de nos trois constructions symboliques. La place du monothéisme était la première. Nous avons fait bâtir sur une même place une mosquée et une église.

Cette sorte de plateforme de dialogues des religions, était un moyen pour nous, de dire aux nôtres qu'ils pouvaient être de religions différentes, tout en cohabitant harmonieusement. Musulmans et chrétiens avaient autrefois adoré le même Dieu, dans un même lieu de culte, en Espagne et ailleurs. Les religions n'étaient que des moyens différents pour atteindre Dieu.

Le but ultime de ces dernières était la paix et rien d'autre, cette paix que nous quêtions tant. Les uns et les autres n'avaient pas à se convaincre, qu'une confession avait moins de droit qu'une autre.

La politique et la religion, devraient être dissociées. Les imams, prêtres et pasteurs devraient plus s'atteler à la promotion des valeurs communes entre religions, plutôt que faire de leurs ouailles une armée de réserve électorale des politiques. Il était de même évident, que nos citoyens religieux guerroyaient et se côtoyaient hypocritement parce qu'ils ne se connaissaient pas. Nous devons donc les aider à mieux se connaître car, on ne guerroye parfois que contre ceux qu'on méconnaît.

Le dernier édifice que nous fîmes construire, fut la fondation pour la réconciliation et la paix. Cette maison de la paix, était l'édifice de tous ceux des nôtres qui désiraient participer à notre effort de paix Herculéen. L'intemporalité de nos actions nécessitait un tel édifice réceptacle de celles-ci. C'est d'ailleurs en ce lieu, que résidaient désormais, *Capo Rambo, Pablito, Patrice la Matrice, et la veuve étrange*. C'est nous qui l'avions rebaptisée *veuve étrange*, plutôt que *veuve folle*. Elle refusait toujours de nous donner son prénom, alors...

Le programme de notre fondation était essentiellement tourné, vers la résolution de nos contradictions ethno-tribales et religieuses. Ces contradictions nous ensauvageaient parce que nous étions démocratiquement adolescents, donc inadaptés. Chez nous, la démocratie et la république avaient été beaucoup plus des dons que des conquêtes, il nous fallait donc un temps d'adaptation.

Nous estimions que l'assurance que les nôtres cherchaient en vain en la république et la démocratie, était logiquement remplacée par un attachement chronique à leur clan, tribu et religion. Conséquemment, on se défiait de la république et des réflexes citoyens qu'elle devait nous imprimer, pour s'offrir dangereusement à nos ethnies, tribus, villages, religions ; et surtout, s'amémir grégairement en leur sein.

La fondation fonctionnait assez timidement, et l'affluence n'était pas à notre goût. Nous continuâmes tout de même à travailler, solliciter des volontés, innover. Nous organisions des conférences, des débats, des concours de pièces de théâtres et d'écriture de genres divers, afin de sensibiliser sur la question de la paix.

Les modules des conférences et des questions débattues étaient plusieurs : L'importance du pardon et de l'oubli en période postélectorale, Le peuplement ethnique de notre pays, la responsabilité du citoyen en temps de réconciliation, Le dialogue interreligieux, la cohabitation ethnique, la richesse de nos diversités, l'unicité dans la diversité.

Nous discussions autour de questions qui étaient les suivantes : Comment échapper au piège des identités substitutives en République ? Qu'est-ce que la République ? Qu'est-ce que la citoyenneté ? L'ethnie et la religion sont-elles solubles dans la République ? Comment appréhender nos diversités ethniques, culturelles et religieuses ? Comment prévenir les conflits postélectorales ? Peut-on pardonner sans oublier ?

La participation aux travaux de notre fondation était exponentielle, mais nous paraissait toujours insuffisante. Nous étions des affamés de paix. Insatisfaits que nous étions, sur proposition de notre veuve et de Patrice, nous décidâmes à décroiser notre message et lui donner une portée nationale.

L'idée était trouvée : La première édition de la tournée pour la paix. Le slogan : *à la reconquête de la paix*. Capo Rambo a exigé que l'on la nomme : *la paix sinon...*

Après des heures de supplication, *la veuve* et *Patrice* ont réussi à le faire plier. Non sans contrepartie. En plus de leurs témoignages, lui et *Pablito*, étaient désignés responsables de notre campagne à venir sur la prévention des crises postélectorales.

Insatisfaits, emportées par des humeurs hasardeuses, et notre indestructible volonté de paix, nous nous sommes envolés vers des horizons par nous inconnus.

Tout ce qu'il fallait, c'était aller vers les nôtres, les écouter, leurs parler, fouler leurs cœurs meurtris de notre verbe cicatriciel.

Partis au départ pour quelques villes névralgiques, nous en avons visités plus d'une quarantaine. Un an et demi que nous avons passé à bivouaquer, à la recherche de la paix. Flétrir à faire disparaître, à coup de volonté et de patience, d'actions et de discours, toute envie de vengeance dans les cœurs. Nous allions chercher la paix pour les nôtres là où, nous l'avions imprudemment abandonnée, apeurée et exilée. Il nous fallait la convaincre de revenir, et la présenter aux nôtres, irisante qu'elle est, pour qu'à jamais ils la préfèrent à cet état d'animalisation squalide qui semblait avoir fait lit en leur sein.

Chez ceux qui nous accueillaient, notre arrivée suscitait toujours étonnement, encouragement, révérence, ironie, colère et découragement pour certains, il faut le reconnaître : ceux que la paix inquiétait pour des raisons multiples. La paix c'est aussi cela, le malheur des uns.

Lorsque nous arrivions, nous expliquions aux nôtres que nous étions deux jeunes dont les pères avaient été calcinés. *Capo Rambo* et *Pablito* narraient drolatiquement leurs histoires. *Patrice* et eux désormais inséparables, les succédait.

Etrangement, la plus célèbre, suivie et écoutée de tous, était notre veuve. Elle fascinait tout le monde. À la fin de chacune de ses interventions, les foules nombreuses venaient la toucher, lui faire des accolades, et lui demander conseils.

Nous expliquions aux nôtres que la paix était l'affaire de tous, donc de chacun. Elle ne pouvait être retrouvée, que si chacun de par son modeste effort contribuait à son édification.

Ces préliminaires une fois portés à leur connaissance, nous leurs disions que nous avions décidés de consacrer le restant de nos jours à la quête infatigable de la paix et que telle était la raison de notre présence. La parole leur était par la suite accordée, chacun à son tour défilait et expliquait les raisons de ses colères, ses haines, et ressentiments. Chacun exprimant librement ses idées, et disait quelles étaient à son entendement, les causes de ce qui nous arrivait. Quelles étaient les conditions auxquelles, il serait prêt à pardonner, à se mettre sur la voie de la paix.

Des jours et des jours durant, nous écoutions infatigablement, les nôtres, leurs plaintes et complaints. Certains tombaient en syncope, pleuraient, hurlaient puis finissaient par se calmer. Nous aussi d'ailleurs : c'était une catharsis lacrymo-discursif. Les hommes se porteraient peut-être beaucoup mieux, si on les laissait dire librement ce qu'ils pensent quelle qu'en soit la forme.

Avec nous, par le verbe, les uns et les autres dégueulaient, les miasmes et fientes de leurs haines les plus profondes. Tous autant que nous étions, après avoir été intervenants, écoutions avec attention et respect, ces jets larmoyants, et affligeants de sincérités et douleurs de nos compatriotes.

Avant de partir pour une autre destination, nous interrogeons toujours ceux avec qui nous nous étions entretenus. Nous leur disions, que nous ne leur demandions pas de faire la paix immédiatement, parce que nous savions qu'il fallait du temps. Nous leurs demandions, juste d'en emprunter le chemin, de mettre sur les sentiers de la paix.

Les réactions étaient positives et nombreux habitants nous promettaient d'y travailler. Certains nous disaient que la vengeance ne les intéressait plus. Une plus grande majorité nous disait que, si nous avions pu pardonner malgré nos histoires, eux aussi essaieraient.

Nous ne quitions aucune ville sans promettre de revenir, et chacun de nos départs plein d'émotions était précédés de l'installation des comités de Consultations pour la Paix, comités permanents pour la paix, ou encore de comités de préventions des crises. Des sections chargées comme l'indiquaient leurs appellations, de promouvoir la paix, travailler à sa consolidation et répandre les idées que nous développions à la fondation pour la paix.

Avant chaque départ des imams et pasteurs, affirmant être séduits par notre démarche et réalisations-surtout la place du monothéisme-, nous faisions des prières d'accompagnement, des chefs traditionnels aussi. Certains nous avaient appelés *les griots de la paix*, et de nombreux jeunes des villes et villages que nous avions visités décidaient de suivre ces griots que nous étions devenus.

Partis à sept, nous sommes revenus à soixante-dix. Partis avec presque rien, nous sommes revenus les mains débordantes de présents et victuailles à nourrir des corps d'armes : ceux de la paix. Nous avons redécouvert, l'antique culture de paix, de bon accueil et générosité dont nos pères parlaient tant à propos de notre peuple, celle que la guerre n'aurait jamais due éventrer.

Que de surprises, nous avions à notre retour de cette inoubliable aventure. La fondation accueillait de plus en plus de volontaires pour la paix. On nous informa que la place du monothéisme ne désemplassait guère, des conférences y étaient hebdomadairement tenues. Nos actions commençaient à porter des fruits, des fruits si mûrs et doux de l'arbre de paix. Son ombre reposante, s'étendait de plus en plus en nos terres. Tout semblait aller pour le mieux et nous étions enfin sur le bon chemin, celui de la paix.

C'était le sixième message que nous recevions. Il était clair. Une enveloppe macérée de sang, à l'intérieur deux balles, des cendres et des gouttes de pétrole. Sur un bout de papier associé à ce cocktail prodromique de notre assassinat était inscrit le message suivant : « *nous n'avons besoin ni de votre paix ni de votre réconciliation. Vous souffrirez beaucoup plus que vos pères. D'abord, nous vous blesseront de nos balles afin de vous faire souffrir. Nous vous pendrons par la suite, puis ça sera les flammes.* ».

Ce curieux message anonyme venait de *Boboyopo*, notre Rome de l'anti-paix. Ces habitants avaient enfin décidé de nous recevoir, après six tentatives infructueuses. La bourgade semblait toujours être sous le règne de la vengeance et de l'intolérance, alors nous devions y aller.

Après des heures d'âpres discussions, les amis à la fondation avaient décidé qu'il était hors de question que nous y allions. Pour eux, l'idéal était que nous continuâmes nos actions, et que la paix finirait par toucher ce quartier ouvertement réfractaire et réactionnaire.

Les regards que nous leurs avons lancés, avaient fini par les convaincre que nous désobéirions.

Le lendemain, nous nous apprêtions subrepticement à nous en aller pour la dite rencontre. Dehors, les autres nous attendaient déjà, ils savaient que nous désobéirions, alors, ils ont décidé que nous irons ensemble.

Nous y étions enfin. Les uns et les autres étaient crispés, apeurés. Par contre, mon ami et moi étions confiants.

Leur exhortation à un renoncement s'étant échouée sur notre intransigeance, Patrice et la veuve nous instruisaient sur des mesures de prudence à observer. Capo Rambo quant à lui, menaçait drôlement de redevenir ce qu'il avait cessé d'être, si quelque chose nous arrivait.

« *Même si quelqu'un touche votre sueur, ou respire mal sur vous ; je canonne* »

Nous les rassurons tous en leur disant que tout se passerait bien.

Pour nous, le procédé était le même, parler sincèrement aux nôtres, tenter de les convaincre, leur dire que la paix reposait avant tout sur eux et que pour l'avoir il suffisait de la vouloir, se donner le temps de se pardonner, se connaître et s'écouter.

Patrice et la veuve, nous avaient contraints à accepter qu'eux prennent les devants de la campagne de *Boboyopo*. Ils nous ont présentés, et eux-mêmes après. Ils ont intervenu, puis ont demandé à *Capo Rambo* et *Pablito* de faire pareil. Question stratégie selon eux, nos interventions devraient être les dernières. Nous avons suivi leurs instructions à la lettre, et elles furent ingénieuses.

Après nous avoir écoutés, les habitants de *Boboyopo* nous ont dits, qu'ils nous attendaient, qu'ils avaient entendus parler de nous, et que nos procédures et messages leur semblaient les bienvenus.

À la fin, ils nous rapportâmes qu'ils essaieraient de mettre en œuvre notre plan d'action. Ils avaient décidé d'installer un comité pour la paix. Certains d'entre eux, nous avaient ouvertement avoué qu'ils ne pouvaient pas pardonner maintenant. Nous leur avons dit que nous les comprenions, et nous nous sommes promis de constamment venir les entretenir. Nous avons quitté la bourgade très heureux, et décidé à revenir encore et encore pour porter notre message.

Tout se passait bien dorénavant. La paix n'était pas encore acquise mais elle était à notre portée. La fondation ne désemplissait plus, les nôtres se parlaient beaucoup mieux, tentaient de se connaître et réglait automatiquement leurs différends, via les comités d'autogestion et de vigilance qu'ils avaient installés.

Les élections étant proches, *Capo Rambo* et *Pablito* avaient lancé leur mouvement anti-guerre postélectorale.

Nous étions à pas de mois des élections présidentielles, et nous sentions une remontée des habituelles vellétés de nos pompiers pyromanes. À la fondation, c'est à Capo Rambo et *Pablito* que revenait la tâche de mener la guerre à cette guerre à venir.

À l'exclusion de *Patrice* qui avait une confiance aveugle à ses *bons petits* comme il les appelait ; nous étions tous à vrai dire assez sceptiques au départ.

« Il ne faut pas laisser votre cœur prendre ceinture. Pour dire la vérité aux gens et ça va dormir dans leurs oreilles ; c'est pas diplômes et costumes : c'est sincérité, et honnêteté. Vous allez voir, comment on va chasser esprit de guerre dans crâne des gens. Vous serez fans de comment on va faire la guerre à la guerre. On va foutre la paix à la guerre ».

Du *Rambo* tout craché !

Patrice les avait préparés et *Capo Rambo* du style qui est le sien, venait ainsi de résumer Victor Hugo. Lui et *Pablito* avaient demandé à *Patrice* comment procéder et ce dernier leur avait donné comme première réponse une citation du grand poète : *« Toute passion est éloquente ; tout homme persuadé persuade ; pour arracher des pleurs, il faut pleurer ; l'enthousiasme est contagieux, a-t-on dit. Il n'y avait rien là que de simple. (...) Et en effet, il est un langage qui ne trompe point, que tous les hommes entendent, et qui a été donné à tous les hommes, c'est celui des grandes passions comme des grands événements, sunt lacrymae rerum ; il est des moments où toutes les âmes se comprennent. (...) Pour imprimer du mouvement, il faut en posséder soi-même. »*

Il faut croire que nos deux ex soldats avaient du mouvement, étaient sainement passionnés et d'un enthousiasme dont l'éloquence originale ne laissait pas indifférent.

Il a suffi d'une seule conférence inaugurale, pour que nos deux ex enfants soldats fassent *buzz* comme on dit. Écoutons-en un extrait :

« Les gars, mes partenaires Matriotes, c'est très bien d'être venus. Moi, je ne vais pas vous parler Français de cravate et costume dix pièces. Ce que je veux dire là, c'est léger comme plume de volaille. D'abord moi je suis Capo Rambo, ancien enfant soldat. Maintenant, je suis soldat Matriote, qui fait la guerre à la guerre. J'étais renard, maintenant, je suis devenu colombe. Bientôt, il va y avoir vote encore. Donc comme on les connaît, ils vont encore faire palabre. Nous ici on a lancé le mouvement, non, la campagne plutôt. Patrice dit on appelle ça campagne. Donc on a lancé la campagne : élections zéro cadavre, et je vote mais je ne suis pas gaou ! D'abord vote n'est pas forcé ! Donc si vous voulez, ne votez pas. Maintenant quand vous finissez de mettre petit papier dans carton, votre travail est fini. Si quelqu'un dit descendez dans les rues, répondez : je vote mais je ne suis pas gaou ! D'ailleurs, on va aménager un grand espace, ceux qui demandent toujours de descendre dans les rues là, on va leur demander de se retrouver là-bas, et se battre. Quand ils vont finir, nous on va suivre lui qui a gagné. Donc cette année, c'est élections zéro cadavre ! »

Le discours drolatique et inhabituel, dont est extrait ces propos faisait mouche au sein de nôtres. Toutes les interventions de *Rambo*, finissait par un rap spécial que lui et *Pablito* avaient concocté. Il était tout aussi drôle que les discours, mais plein de sens comme d'habitude. En voici un couplet :

Moi, c'est l'ancien chérubin Capo Rambo

Ici avec petit Pablito

On a lancé le mouvement, élection guerre et cadavre zéro

Donc maintenant, on fait le travail de la paix

Parce que la guerre, c'est pas affaire : c'est ça la Gbê

Et nous aussi, on veut avoir du djê

Les élections sont passées ! *Capo Rambo* eut raison, nos politiciens sont restés fidèles, fidèles à eux-mêmes. Néanmoins, cette fois, le peuple leur a été infidèle. Effet *Rambo*, sûrement ou en grande partie, presque personne n'a répondu à leurs demandes de résistance. Leurs appels incessants à noircir les rues de nous-mêmes, mais jamais d'eux et leurs parentèles, les rougir de notre sang, mais jamais du leur ; afin qu'ils puissent s'en prévaloir honteusement, pour se jeter dans un concours de délégitimation de l'adversaire, ont tout simplement échoué. Nos cimetières se sont ennuyés d'attente, les fossoyeurs sont rentrés malheureux car, le sacrifice quinquennal n'eut pas lieu. Les promis à l'holocauste patriotique, se sont rebiffés, et ont affirmé eux aussi leur attachement à la vie. La douce vie *Matriotique*.

Fatigués, nos politiciens se sont réunis, ont discuté, puis ont fini par trouver un accord de partage de pouvoir. Depuis le pays vit un peu moins mal, *Rambo* et *Pablito* sont de véritables stars. *Patrice* les *réalphabétise*, et leur fait découvrir les plaisirs de la littérature. Ils s'y adonnent avec entrain, et passeront le brevet cette année.

Pablito adore les citations, dès qu'ils en découvrent au détour d'une lecture, il passe ses journées à machinalement la répéter. Tout le monde en rit ! La dernière qu'il a apprise est celle-là : « La sottise ne plait qu'alors qu'elle est nouvelle ». Il l'a trouvée dans *l'illusion comique* de *Pierre corneille*.

Patrice lui-même enseigne à l'université, et est très proche de notre veuve. Ils sont quasiment inséparables, et tout semble laisser croire qu'ils finiront ensemble, si ce n'est pas encore le cas. Nous en serons d'ailleurs tous très heureux ! Tous ses filleuls et filleules aussi. Elle en a beaucoup, et ils l'entourent inmanquablement quand elle n'est pas, elle-même aux côtés de *Patrice*. Devenue une sorte reine mère, auprès de qui les jeunes, femmes surtout

viennent s'abreuver, elle nous est d'une remarquable aide. Sur la vie, elle ne manque pas de conseils à dispenser. Tous en profitent, et en sont heureux. Elle en retour, prend grand plaisir à le faire.

Tout ceci, ne devrait pas laisser croire que, nous avons cessé nos activités. Nous en avons fait notre sacerdoce, alors nous les continuons et continuerons, jusqu'à ce que chacun de nous rejoigne le grand bleu.

Aujourd'hui, nous célébrons un quadruple anniversaire : la fondation a six ans. Les amis avec à leur tête *Capo Rambo, Pablito, Patrice et la veuve* partent pour la quatrième édition de la tournée nationale pour la consolidation de la paix. Notre livre désormais best-seller collectif a deux ans. Son titre est : *Matrie Ivoiria*.

La quatrième célébration, a une portée beaucoup plus personnelle : nous fêtons le premier anniversaire de notre enfant, *Esperanza*. J'ai fini par avouer mes sentiments à mon amie, nous nous sommes mariés et vivons ensemble.

Les autres s'en sont allés pour la tournée, ils nous ont obligés à prendre un congé. Nous sommes au salon, émus nous regardons *Esperanza* marcher et bafouiller ses premiers mots.

Comme les années passent vite ! Nous pensons à nos pères, ils nous manquent toujours, mais nous sommes heureux parce que de là où ils sont, à n'en point douter, ils sont très fiers de nous.

Lorsqu'*Esperanza* sera grande, nous lui parlerons d'eux. On lui dira, qu'elle devra toujours considérer les Hommes, par-delà leurs ethnies, régions et religions. Nous lui, dirons qu'elle ne devra jamais oublier que la paix dans la société est l'affaire de tous, donc de chacun. Nous lui dirons qu'elle devra toujours quêter la paix, la promouvoir et y veiller comme la prunelle de ses yeux. Aussi, nous travaillerons à ce qu'elle soit une *Matriote* accomplie. Une protectrice parmi des millions de la *Matrie Ivoiria*.

